

30 e



UNE

AGITÉE

Vu PAR

LES ARAGONS

LES FO...
CE...
DE JEF

lage, il vo lut user de son artillerie, et nous envoya une douzaine de coups à mitraille qui n'arrêtaient en rien l'élan de nos soldats. Notre artillerie riposta par des coups heureux qui ébranlèrent tout à fait les colonnes ennemies et les mirent alors dans une déroute complète. Les tirailleurs les poursuivirent au pas de course jusqu'à 2 kilomètres en avant de Robecchetto, et en tuèrent un grand nombre. Le général Anger, en faisant prendre à la batterie quatre positions successives et très-heureusement choisies, leur fit aussi beaucoup de mal.

» C'est dans une de ces positions que le général Anger, croyant apercevoir dans les blés une pièce autrichienne ayant quelque peine à suivre le mouvement de retraite de l'ennemi, se précipita au galop sur elle et s'en empara. Près de la pièce, gisait à terre le commandant de la batterie, coupé en deux par un de nos boulets.

» Pendant que ceci se passait vers Robecchetto, une tête de colonne de cavalerie autrichienne se pré-entait sur notre gauche, venant de Castaro. Je portai un bataillon du 63^e et 2 pièces de canon à sa rencontre. Deux boulets suffirent pour la décider à se retirer précipitamment.

» L'ennemi a éprouvé des pertes considérables. Le champ de bataille est couvert de morts et d'une quantité considérable d'effets de toute nature qu'il a laissés entre nos mains : effets de campement, sacs complets jetés sur le lieu de combat pour faire place à l'agilité. Nous avons ramassé des fusils arabes et fusils, nous avons fait prisonniers un grand nombre de soldats qui s'expliquent par la nature du terrain sur lequel l'engagement a eu lieu.

De notre côté, nous avons eu un capitaine tué (Vauvécourt); 4 officiers blessés, un colonel d'état-major (M. de l'aveau), 10 soldats tués et 58 blessés, parmi lesquels on a tué des volontaires de la garde nationale, des tirailleurs engagés avec nous à l'arrière de Robecchetto.

LE MARÉCHAL RANDON.

Le maréchal comte Randon (Louis-César) qui vient de remplacer au ministère de la guerre M. le maréchal Vaillant, a été nommé à ces fonctions, que lui, sous l'Empire. Enrolé dans l'armée, il a pris part à ses dernières campagnes de Russie, de Saxe et de France, aux événements militaires

ministre la subdivision de Bône, a souvent de la direction régulière qu'il sut imprimer aux affaires.

Il se trouvait à Paris en 1848 et directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre, en remplacement de M. de la Bue, ou plutôt de M. Magnan, de jours avant les événements, au titre de sous-secrétaire d'état, et exerça ces fonctions celles de directeur de l'Algérie.

Il quitta bientôt (juin 1848) cette place pour prendre le commandement de la 5^e division militaire, dont le siège est à Metz.

Lorsque, en janvier 1851, fut formé le ministère en dehors des hommes de la gauche, le ministère dont faisait partie M. Royer, Vaïsse, Girard, M. le général Randon remplaça M. le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély au ministère de la guerre.

Au mois d'octobre de la même année, il remit son portefeuille au maréchal Armand, et fut investi des fonctions de gouverneur général de l'Algérie.

C'est sous son gouvernement qu'eurent lieu diverses expéditions dans le Sahara algérien; nous citerons surtout la campagne de Babers, la prise de Lghouat, la consolidation de la puissance du cherif Moha Abdallah, celle du sultan de Touggourt, la prise de cette dernière ville.

M. Randon ne s'occupait pas seulement de l'extension de notre territoire et de la prospérité des populations; il fut le promoteur de la colonisation sous diverses formes.

On doit à son initiative la création de lignes de télégraphie électrique, tant qu'il était en son pouvoir de faire les travaux préalables des chemins de fer militaires. C'est pendant un court séjour à Paris, voyage entrepris expressément à cet effet, que fut décrétée (avril 1857) la construction du grand réseau des chemins de fer algériens joignant l'est à l'ouest, et plusieurs lignes littorales aux points de la grande ligne vers l'est.

Le maréchal Randon est aussi l'auteur d'une compagnie de forestiers-planteurs, qui ont entrepris et exécutés de nombreux et importants travaux de reboisement dans toute l'Algérie, et particulièrement dans la province d'Oran.

Grand-officier de la Légion d'honneur, en 1850, il a été nommé maréchal de France au même temps que MM. Randon et

Desbois

022

v3

sm25

PQ

2153

-A45

V64

1852

v.3

UNE

VIE AGITÉE

PARIS. — TYP. GATTET, RUE GIT-LE-CŒUR, 7.

UNE

VIE AGITÉE

PAR

JACQUES ARAGO

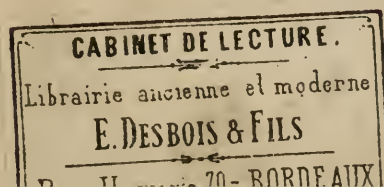
III



PARIS

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR

RUE DES BEAUX-ARTS, 5



AIR LIGHT

LEONARD BARRON

THE
PUBLISHED BY THE
OF THE

XXVII

« Qui primus caram juveni, carumque puellæ
» Eripuit juvenem, ferreus ille fuit. »

(TÉRENCE.)

La bonne harmonie, la paix, avaient fui cette famille, jusque-là si unie, si heureuse.

Madame Guébin était celle qui souffrait le plus, car sa peine personnelle était sans aucune espèce de compensation, tandis que les deux jeunes gens pouvaient pleurer ensemble, se plaindre, et toutefois espérer de l'avenir.

— Cet état de choses n'est pas tenable, se dit la malheureuse mère, après une nuit entière passée dans des réflexions, qui l'avaient fortifiée de plus en plus dans sa manière de voir.

Elle retourna chez le greffier Bonard. Tout était prêt, disposé ; son fils arrivait le jour même ; il allait le présenter à Brigitte, à Zoé ; le mariage pouvait avoir lieu dans la quinzaine.

— C'est bien, dit madame Guébin, attendez cependant un mot de moi, avant de vous présenter au presbytère.

Elle était sûre de Brigitte ; M. Levieux, livré à son scepticisme, à son absence de fermeté, laisserait faire ; Zoé pleurerait, mais, se croyant abandonnée de Victor, elle n'aurait pas la force de résister à la volonté de sa grand'tante.

Elle vit de nouveau Brigitte, la questionna, la tourna. La vieille ne savait rien de l'amour de Victor.

— Je complète de ma bourse, lui dit madame Guébin, les six mille francs de la dot de Zoé ; mais je veux que son mariage

avec le jeune Bonard se fasse le vingt de ce mois. Je regrette de n'y pas assister ; je pars avec Victor pour des affaires indispensables. Aucun obstacle ne saurait survenir. Bonard est un excellent parti pour la petite, et vous savez d'ailleurs vous faire obéir. Nos enfants ne doivent voir que par nous dans ces grands intérêts de la vie.

— Je réponds de tout, reprit la vieille. Zoé ne m'a jamais dit : non, et il y a tantôt quinze ans que je travaille à ce résultat. C'est une fortune pour elle.

Madame Guébin entra aussi chez son oncle.

— J'emmène Victor à Montpellier, lui dit-elle. Nous y passerons un mois chez mon beau-frère. M. Guébin conserve quelque mécontentement de ce que mon fils n'a pas étudié la médecine pour succéder à sa clientèle, et je veux opérer une réconcilia-

tion. Victor n'est amoureux de Zoé que comme on l'est à son âge, de toutes les femmes. La distraction du voyage l'aura bientôt fait oublier. Brigitte a d'ailleurs d'autres projets pour sa nièce, et celle-ci n'y contredit pas. Au mois de novembre, Victor se rendra à son régiment, et tout sera arrangé, réglé dans l'intérêt commun. Adieu, mon oncle.

M. Levieux était peiné, mais il ne répliqua point. Il restait souvent interdit du ton de sa nièce, et cédait à son ascendant.

Il restait à madame Guébin à remplir la partie la plus difficile de sa tâche.

— Mon ami, dit-elle à son fils, ta résolution d'épouser Zoé est-elle bien mûrement réfléchie ?

— Elle est inébranlable.

— Depuis quelques jours seulement, car tu devais te rappeler à peine cette enfant.

Je gage que ton dessein ne supporte pas la moindre épreuve, une légère absence.... Accorde-moi seulement un mois. J'ai des intérêts à régler à Montpellier avec ton oncle, qui t'est fort attaché, qui voulait, tu le sais, te fixer près de lui. Ta présence rendra M. Guébin plus facile en affaires, viens avec moi. A notre retour, s'il ne survient aucun obstacle de la part de Zoé elle-même, tu seras libre.

— Toute épreuve est inutile, répondit Victor.

— Si tu redoutes un mois d'absence, c'est que tu n'es pas bien sûr de toi. Ne dois-tu rien aussi à mon expérience, à ma tendresse?

— Eh bien ! maman, partons à l'instant même.

— Soit.

— Toutefois je vais aller prévenir Zoé de mon départ.

— Tu redoutes donc son libre arbitre? N'es-tu pas aussi sûr d'elle que de toi-même? Dans mes conditions, tu ne dois voir Zoé ni lui écrire.

— Partons, dit Victor. Il est midi. Le quatre octobre, à pareille heure, nous serons de retour à Lucy : vous me le promettez?

— C'est bien entendu.

Madame Guébin écrivit deux lignes à Bonard pendant que Victor faisait sa malle, et bientôt ils furent à Lyon, où ils prirent la voiture pour Montpellier.

Victor fit d'abord bonne contenance et s'efforça de plaisanter sa mère sur son manque de confiance dans la fermeté de ses sentiments, de ses résolutions; mais la tristesse s'empara de lui. Sa montre à la

main, il comptait les heures, les minutes qui le séparaient de son retour à Lucy. Son imagination allait jusqu'à espérer quelque événement qui abrégèrait son supplice, la voiture qui le portait se brisant, et de là, des possibilités à l'infini.

Il s'indignait de la fièvre qui le minait ainsi, et cette fièvre allait croissant.

Madame Guébin et son fils furent accueillis à Montpellier comme des parents chéris; mais Victor ne trouva pas un mot amical pour son oncle; il allait errer, comme un fou, dans la campagne, dès six heures du matin, et deux fois il arrêta sa place à la poste pour retourner à Lucy.

Madame Guébin suivait tous ses mouvements, et se désespérait non moins que son fils.

Elle fut sur le point d'écrire à son oncle, à Brigitte, à Bonard pour tout contreman-

der, puis sa fermeté impitoyable l'emporta.

Le vingt septembre particulièrement, ce jour fatal fixé par elle-même, son agitation fut extrême et remarquable pour tous.

Victor en fut frappé, et il se mit, lui aussi, à scruter les sentiments, les mouvements de sa mère. L'épreuve était terrible.

Il surprit des larmes dans les yeux de madame Guébin.

Il s'en inquiéta plus qu'il n'en fut touché.

— Je devrais partir, se dit-il, tout quitter; l'état de ma mère n'est pas naturel.

Madame Guébin ne put subir impunément de pareilles émotions, et, deux jours après, elle était en proie à une affreuse fièvre cérébrale.

Victor s'établit au chevet de sa mère, vivement affligé, souffrant de son mal,

mais épiait aussi les mots sans suite qui échappaient à la pauvre malade.

Une lettre de M. Levieux arriva à l'adresse de madame Guébin.

Victor se dit qu'elle pouvait contenir quelques nouvelles d'affaires urgentes, et que, dès lors, la délicatesse ne lui défendait pas de l'ouvrir.

« Le sacrifice est consommé, écrivait le bon curé... Tu l'as voulu, ma chère nièce, et tu as bien fait de t'éloigner. Sur les lieux, tu aurais changé d'avis, tu aurais cédé.

» L'enfant a obéi à sa tante, à toi; la victime s'est immolée, et je crains de n'avoir béni qu'une tombe. *Comment fallait-il faire?* Chaque courrier apportait à Lucy une nouvelle lettre de toi, toujours plus impérative.

» Les chants ont cessé autour de moi,

et mes yeux, pleins de larmes, ne me permettent pas de continuer... »

Victor était tombé raide sur le plancher, et ne donnait plus signe de vie.

Madame Guébin recouvra un moment ses sens et jeta des cris effrayants.

Son fils s'était fait une large blessure à la tête, en se heurtant, dans sa chute, contre un meuble. Son sang jaillissait avec abondance.

Revenu à lui, il ne proféra pas une plainte, il ne regarda pas même le lit où sa mère gisait mourante.

— Voilà donc la vie ! murmura-t-il tout bas. Fi d'elle !... Voilà donc le bonheur promis à ma jeunesse, à quinze années de travail et d'études !... C'est ainsi que nos parents nous aiment et président à notre existence !... Honneur à eux ! Je vais agir désormais à ma fantaisie. Puisqu'il faut, avant

tout, faire son chemin, sa carrière, je vais aller en avant, sauf à m'arrêter.

Il échappa aux soins de son oncle, à la surveillance de tous les gens de la maison.

Il arriva, au coucher du soleil, chez M. Levieux à Lucy. La prière sonnait à l'église du bourg, comme au jour de son premier retour, quatre semaines auparavant.

Le vieillard, triste, languissant, était déjà à l'autel. Brigitte avait donné le bras au digne pasteur pour le conduire.

Une jeune femme, pâle, se soutenant à peine, était assise dans la tonnelle du jardin.

C'était Zoé.

— Et toi aussi, ma sœur! s'écria Victor effrayé à son aspect. Ah! déjà... Tu te presses trop, il faut souffrir plus longtemps pour

savoir bien à quoi s'en tenir sur les joies de la terre.

— Je n'ai plus rien à apprendre, répondit Zoé, sans plus s'émouvoir de la présence inattendue de Victor.

— Tu vas donc mourir ici !... Il me faut, moi, aller chercher la mort bien loin. Ma mère me traiterait d'ingrat, si je me brûlais la cervelle sur ta tombe, et les poltrons me diraient un lâche pour n'avoir pas su souffrir. Il faut des procédés avec sa famille, avec les hommes : on a tant fait pour moi !... J'ai voulu te revoir, Zoé, et je savais à peu près comme je te retrouverais. Pauvre fleur ! c'est moi qui t'ai brisée, et cependant je n'ai pas besoin de te dire que je suis étranger à l'indigne trahison, qui nous tue tous deux. Adieu, ma bonne sœur. Le même orage nous aura frappés l'un et l'autre. J'ai-

fligerais mon oncle, je vais partir à l'instant même.

— Tu fais bien, Victor. Moi, je rentre chez M. Bonard, chez *mon mari*... Il est en course, et *sa femme* a mission de lui faire trouver son souper prêt à son arrivée; autrement il serait mécontent, et gronderait bien fort... Adieu.

XXVIII

« J'ai eu un drame terrible dans
» ma vie, et je ne l'ai pas regardé
» en amateur, croyez-le bien !... Et
» je ne suis pourtant ni corsaire ni
» fantôme : je ressemble à tout le
» monde. »

(GEORGE SAND).

Ce ne fut que deux mois plus tard que madame Guébin eut assez de forces pour revenir à Lucy.

Victor était à Alger, à l'état-major du général Berthezène, ancien ami de son père.

Il avait écrit plusieurs fois à M. Levieux ; mais ses lettres étaient si pleines de découragement, d'ennui, que le bon curé n'osait pas les faire lire à sa nièce.

Victor était heureux de la conquête d'Alger, si glorieuse pour la France.

Cette guerre avec les Arabes lui faisait espérer qu'il trouverait la mort sur la terre d'Afrique.

Il obtint de faire partie de l'expédition qui s'empara de Blidah et marcha sur Médéah. Le vingt-un novembre, au passage du petit Atlas, il s'avança en tête de la colonne d'attaque. Il voulait mourir.

— Zoé! Zoé! disait-il, en se précipitant sur les Arabes.

Il tomba dangereusement blessé à la poitrine.

Son courage avait excité l'admiration de tous : il fut emporté à l'ambulance, où les plus excellents soins lui furent prodigués.

Trois mois après, il était encore incapable de reprendre son service; on l'engagea à aller en France pour hâter sa convalescence. « Ce jeune homme a été frappé au cœur, et par une autre arme qu'un yatagan, »

disait l'habile chirurgien qui avait usé, pour le guérir, toutes les merveilles de la science.

— Je ne puis donc mourir, disait Victor, en s'embarquant pour revenir en France.

Zoé n'existait plus. Elle n'avait pu supporter plus de deux mois de mariage avec le greffier Bonard. Elle était morte le jour où Victor invoquait son nom, son souvenir, en cherchant lui-même le trépas.

M. Levieux avait succombé à ce dernier coup.

— Mon Dieu ! pardonnez-moi, dit-il en s'éteignant. J'ai toujours cherché, désiré le bien ; j'ai passé ma vie à m'efforcer d'y arriver, et je crains de n'avoir pas su *comment le faire*.

Victor arriva à grand'peine à Lucy.

— Pardon, maman, dit-il à madame Guébin, j'ai quitté Montpellier, lorsque sans

doute j'y devais rester à ton chevet. J'étais bien souffrant, bien malheureux ! Que veux-tu ? Je n'ai pu voir comme toi.

Madame Guébin ne pouvait lutter contre son affreuse douleur. Elle voyait son fils aller passer de longues heures sur la tombe de Zoé, et il fallait, chaque jour, de nouveaux efforts pour l'en arracher. Il ne recouvrait aucune force, et son abattement moral était extrême.

Sa mère eut l'excellente pensée d'appeler son beau-frère à son aide.

Le docteur Guébin était un homme ferme, stoïque. Il concevait et excusait les passions; il leur avait cédé maintes fois et ne se le reprochait nullement; mais il ne pardonnait pas que l'on fléchît sous le malheur, fût-il le plus affreux.

— La vie est incontestablement une

lutte incessante, disait-il, et l'homme doit remplir sa mission en la soutenant avec courage. Il n'est rien d'éternel que Dieu. La fatalité n'est qu'un mot, et le bonheur renaît, revient, comme le calme après la tempête. Si ma belle-sœur m'avait consulté, je lui aurais conseillé de laisser Victor épouser sa petite idole, parce que l'amour est irrésistible à vingt-deux ans, et qu'elle s'exposait à briser, comme il en est arrivé, la carrière de son fils. Grâce aux absences que Victor aurait été obligé de faire pour son état, cet amour-là aurait pu continuer quelques années, et quand mon neveu en aurait été revenu, comme on revient de toutes choses, nous l'aurions aidé à se consoler, ainsi qu'il faut toujours en agir avec ses amis. D'ailleurs, j'ai vu mille maris se donner au diable, sans toutefois en venir au point de désespoir où est arrivé ce pau-

vre garçon. C'est une justice que je dois rendre au mariage.

M. Guébin voyait en Victor le seul héritier de son nom et de sa fortune, et il l'aimait tendrement. Il aurait désiré qu'il étudiât la médecine, afin qu'il pût lui succéder; mais il respectait plus qu'aucun le libre arbitre, et il avait laissé son neveu suivre son penchant, « Si Victor, disait-il, n'aime que les sciences positives, la médecine n'est pas son fait. »

Il accourut à l'appel de sa belle-sœur, et fut peiné, désolé de l'état de son neveu.

— C'est une existence qui s'en va, si je n'y mets ordre, se dit-il.

Il s'attaqua de front à l'ennemi, à première vue, et chercha de toutes parts s'il n'était pas possible de rattacher Victor à la vie. Il lui parla de Zoé, et le laissa pleurer, épancher sa douleur; il occupa, intéressa

son neveu ; il l'écoutait, le laissait parler. Il ne l'interrompait que pour lui demander mille explications, mille détails. Victor se répétait sans doute, mais on dit bien des choses en causant incessamment, et force était au narrateur de parler de l'Algérie, de sa blessure, et des soins merveilleux dont il avait été l'objet.

Il était naturel que le docteur insistât sur ce dernier article, et il ne tarissait pas en éloges sur l'habileté du chirurgien, qui avait rendu le malheureux jeune homme à la vie.

— Quel art merveilleux ! disait-il.

De là M. Guébin en venait à traiter de la supériorité de la science médicale sur toute autre, et il rappelait à Victor que c'était la carrière à laquelle il l'avait destiné.

— Je t'en demande pardon, mon ami, lui disait-il, mais tu me permettras de te

dire que mon état est aussi propre à élever l'esprit que celui que tu as embrassé l'est peu. Nous cherchons, nous pénétrons les grands mystères de la nature, de la vie; nous ne nous bornons pas à guérir, nous consolons. Tu ne saurais croire à quel point l'étude, la pratique de mon art est satisfaisante. L'humanité tout entière y est intéressée. Si tu me voyais près d'un malheureux, près d'un malade, scrutant sa souffrance pour y porter remède, tu envierais mon sort et voudrais faire comme moi. Tu es dans la force de l'intelligence, ton malheur t'a vieilli de dix ans, tu ferais d'excellentes études. Ton expérience des souffrances du cœur te ferait pénétrer plus loin que l'écorce de l'homme. Ta misanthropie, ton pessimisme trouveraient où s'épancher. Le souvenir de tes peines te donnerait une aptitude particulière à soulager celles d'autrui..... Je

me rappelle que mon excellent maître, le docteur Petit, ce prince des physiologistes, avait une connaissance particulière des passions; il en avait cruellement souffert, et était incomparable par contre-coup pour les traiter... Et puis une étude qui satisfait l'esprit et le cœur, non seulement distrait, mais elle console, elle fait oublier... L'oubli est une loi de la nature, c'est un bien. Rien n'est constant, durable. Nous sommes le jouet de nos besoins de nos appétits. Je mets mes amis les plus dévoués au défi de me constituer un bonheur dont je ne sois pas ennuyé après un mois. Le malheur lui-même est nécessaire, ne fût-ce que pour faire contraste aux faveurs de la fortune et les faire apprécier davantage.

« Il faut des émotions à l'homme, et la femme en est avide. Nous voulons des péripéties, au point de les chercher au loin,

quand elles nous fuient. Vois le riche oisif, fatigué de confort, de bonne chère, de ses maîtresses, il voyage pour se fatiguer, s'exposer à quelques dangers. Je ne voudrais pas avoir été constamment heureux, de même que l'on dit qu'il serait triste, quasi honteux de n'avoir pas d'ennemis, parce que cela témoignerait d'insignifiance. Tu as senti la vie, et par trop fort sans doute. Pour continuer ton rôle ici-bas, il te faut voir le calme plat. C'est la paralysie après la fièvre, et tout est intéressant pour l'observateur. Je me suis examiné fort intimement moi même sur tous sujets, en toutes circonstances, je crois, et mes résultats sont certains. J'en puis conclure ou raisonner tout au moins pour toi. J'avais trente ans déjà lorsque j'étais donnant des soins en Syrie aux pestiférés de Jaffa. Je m'inoculai la peste pour en mieux étudier l'effet. J'étais

tenté de m'en laisser mourir, lorsqu'il me vint à l'esprit qu'il serait encore plus intéressant de m'en guérir, et je l'ai éprouvé... A ta place, je voudrais me voir renaître à la vie par la force de ma volonté; ma tête commanderait à mon cœur, et ce combat intérieur est un spectacle qui nous rapproche de Dieu. Zoé resterait mon idole, aurait mon culte, et je me condamnerais à vivre, pour que sa mémoire ne pérît pas avec moi.

Ce fut ainsi, en ne quittant pas son neveu, que le docteur ranima en lui la pensée. Il le forçait à s'occuper d'autres idées, et il obtint que Victor le suivrait à Montpellier, où il l'obligea à l'accompagner aux cours, aux hôpitaux, et, autant que possible, chez quelques clients.

Victor, toujours sérieux, plein du souvenir de Zoé, devint passionné de la science médicale, et recouvra peu à peu la santé.

Son oncle lui continua des soins paternels, assidus, de chaque instant, et, six mois après, plus heureux encore que fier de son ouvrage, il s'écriait, dans la joie, l'expansion de son noble cœur : « Honneur à mes maîtres, à mon art ! J'ai rendu un fils à sa mère, un enfant à la vie. Désormais Victor est un homme, il peut souffrir impunément. Je mets ses passions au défi. »

XXIX

- « Principiis obsta serò medicina paratur,
- » Cùm mala per longas invaluere meras. »

M. Guébin trouvait sa récompense dans la présence de son neveu près de lui, et il fut forcé de l'éloigner à deux reprises par un motif singulier de délicatesse.

Le docteur était en rapports fort étroits de voisinage et d'amitié avec la famille d'un M. Derval, honnête et fort honorable professeur de rhétorique au Collège royal de Montpellier, sans aucune fortune, mais père d'une fille unique âgée de dix-huit ans, fort belle et méritante, éminemment sage et raisonnable surtout, nullement mondaine, s'accommodant, se contentant de la compagnie de son père et de M. Guébin,

personnages graves et sensés par excellence, écoutant leurs discours, en profitant et y prenant part quelques fois très convenablement.

Victor, qui n'était pas moins grave et moins sensé, tenait bien sa place en société semblable, et, d'autant que ne regardant nullement autour de lui, il était tout aux conversations sans s'occuper des personnes.

Il n'en fut pas ainsi de la jeune Juliette Derval. Le sérieux, au moins actuel, du neveu du docteur, son éducation parfaite, son courage, la profonde blessure qu'il avait reçue en Algérie, et dont il se rétablissait lentement sous ses yeux, son abandon de la carrière militaire et le projet annoncé de son établissement à Montpellier, tout cela frappait au cœur la belle demoiselle.

Elle goûtait fort l'esprit de M. Victor, et

prenait volontiers parti pour lui dans les petites dissidences des causeries communes.

M. Guébin s'en aperçut de suite, dans sa sagacité si exercée, et il en fut extrêmement contrarié. Il savait par M. Derval les intentions d'un jeune confrère de celui-ci, qui devait se présenter très prochainement comme prétendant à la main de Juliette.

— Allons, se dit-il, nos affaires se compliquent de nouveau, et voilà bien une de ces péripéties incessantes, que je disais à mon neveu, inévitables dans les existences les plus normales. L'essentiel est que la sympathie ne soit pas encore réciproque mais l'amour est tout ce qu'il y a de plus contagieux, et je veux couper court à celui-ci à sa naissance. Autant aurait valu marier Victor à sa petite Zoé, si nous ne l'en avions préservé que pour le jeter aux bras de ma-

demoiselle Juliette. Je ne sais pas bien laquelle des deux vaut le mieux ; mais le mariage est un remède violent que je n'administre à mes clients qu'à toute extrémité.

» Mon ami, dit-il à son neveu, je ne suis pas satisfait de l'esprit de notre faculté, je lui trouve quelque chose de petit, d'étroit, d'anti-progressif, je crains moi-même d'être quasi-systématique. Ton obligéante déférence pour ton oncle pourrait te porter à une manière de voir, qui, je le crains, soit d'un autre siècle, et je préfère ta spontanéité, dans l'intérêt de la science et de l'honneur de notre nom. Je ne sais qui me dit qu'il peut y avoir à reprendre à ma pratique : quelques hérésies me sont échappées récemment... Il te faut Paris, un prétexte, il est simple, ta mère qu'il te faut aller voir à Lucy. Tu es en parfaite disposition

d'esprit, et je veux que tu deviennes l'oracle médical de l'époque. Ton doctorat obtenu, nous pourrons discuter de pair, sur un pied parfait d'égalité, et tu me convertiras, au besoin ta contradiction me sera plus supportable qu'aucune. »

Victor n'avait pas encore recouvré l'énergie d'une opposition quelconque aux volontés de M. Guébin, et il n'avait vu dans M. Derval et sa fille que d'aimables relations, que l'on rencontre avec plaisir, mais dont on se sépare sans douleur. Il prit congé poliment, sans explications, sans apologies, et n'éprouva de regrets réels qu'à l'égard de son digne oncle.

Juliette devina, comprit que Victor s'éloignait pour longtemps, et son pauvre cœur se brisa. Elle prit moins d'intérêt, moins de part aux causeries de son père et

de M. Guébin, et n'alla plus aussi souvent dans le jardin du docteur.

Rien n'est pénible comme l'isolement à quelque âge que ce soit, et Victor aurait appelé sa mère à Paris, si le souvenir de Zoé n'avait mis entr'eux comme une barrière de glace. Il se le reprochait, mais il ne pouvait pardonner à sa mère. Tristesse de la vie ! la mort de madame Guébin survint peu après, et ne l'émut que faiblement. Tout a été dit sur ce sujet si pénible à développer.

Il rencontra à Paris un de ses condisciples du Collège de Lyon, Henri Trouvé, jeune homme dont on ne connaissait pas la famille, le pays. Henri était un enfant naturel.

Sa pension avait été payée pour dix années au collège, et les plaisirs tant recherchés des sorties et des vacances lui étaient interdits.

Henri avait l'esprit de sa position. Soit que ces malheureux orphelins s'aperçoivent, à leurs premiers pas dans la vie, qu'ils ne sont l'objet d'aucune affection tendre et vive ; soit que celle de leur cœur se tarisse à sa source, par l'impossibilité de s'épancher dans le sein maternel, ils se montrent aigris, solitaires ; ils semblent accepter leur état contre nature. Ils n'ont pas d'amis naturels, ils manquent des premiers appuis indispensables dans le monde. « Eh bien ! soit, disent-ils, personne ne nous aime, ne nous doit rien, nous ne devons, nous ne rendrons rien nous-mêmes. Nous sommes jetés au hasard dans la société, nous y flotterons à la grâce de Dieu. Maudits soient toutefois les auteurs de nos jours ! Ils nous ont condamnés à une existence négative, à vivre sans aimer. »

Le malheur rend injuste. L'orphelin est

sympathique à tous les nobles cœurs ; pour eux sa position est plus que sacrée : elle est une recommandation. De misérables égoïstes, des sots ou des esprits étroits peuvent seuls le dédaigner ou le repousser. Quel est l'homme assez malheureusement doué pour éprouver un sentiment d'orgueil ou de niaise satisfaction, de ce qu'il doit au hasard, de la régularité de son acte de naissance ? Sans doute il est désirable de se trouver du grand nombre, de faire partie de la majorité, de ressembler à tout le monde ; mais y a-t-il un mérite personnel à cela, et peut-on rationnellement s'en prévaloir ?

En tout cas, l'enfant abandonné de sa famille ne doit-il pas se contenter d'être l'objet des affections, des respects même de ces hommes d'élite, qui sentent plus vivement qu'aucun, et qui professent, parfois jusqu'au fanatisme, le culte du malheur ?

Victor, revenu à un état normal de santé, plein de sens et de raison, était de ces hommes qui portent ainsi aux orphelins, fût-ce à l'insu de ceux-ci, un intérêt désordonné, exorbitant. Il en était à la monomanie, et il lui était, paraît-il, impossible de s'en corriger encore, après plus d'une déception.

Au collège, Henri exerça un charme particulier sur Victor, aussitôt que celui-ci comprit bien la position de son condisciple. Il lui fallut maintes explications détaillées car un enfant ne saisit pas facilement une semblable anomalie.

Il était alors si heureux, lui, de la tendresse infinie de sa mère, et madame Guébin lui rendait ses caresses avec tant d'amour, qu'il ne pouvait pas croire d'abord que la mère d'Henri se fût volontairement privée de pareil bonheur.

Bien instruit enfin, l'infortune de son jeune ami lui sembla inouïe, sans exemple, digne de toute sa compassion, et sa délicatesse lui fit sentir, en même temps, qu'il ne devait jamais en entretenir Henri, non plus que de ses joies personnelles de famille.

Tous ses égards, toutes ses prévenances firent pour le jeune Trouvé; il en fit son inséparable compagnon de jeux comme d'études, son acolyte de tous les instants. Il embrassait ses griefs et ses querelles, et se jetait au devant de tous les dangers. *Pensums* et taloches, Victor voulait les épargner à Henri : il prenait tout pour lui, d'élan, d'instinct.

Henri trouvait Victor bon garçon, il le laissait faire sans y penser davantage, sans apprécier, comme il l'aurait dû, profondé-

ment, un dévouement parfait. Cela ne l'étonnait pas, il avait la tête ailleurs.

La nature avait été marâtre en lui refusant un frère, pensait-il, et il avait le malheur de ne pas voir que Victor en était un excellent pour lui. Henri n'était point exceptionnellement méchant ; mais n'ayant eu personne à aimer au jour de sa naissance, il aimait encore peu ou point à dix-huit ans.

Il terminait à son aise ses études en droit à Paris, car on lui continuait une éducation libérale ; il était même prévenu qu'on lui achèterait une étude d'avoué lorsqu'il aurait l'âge requis. « Mes parents sont charmants, disait-il avec amertume. Me jugeant sans doute d'après eux, ils me croient propre à la chicane, aux roueries, tranchons le mot, aux bassesses des hommes de robe. C'est par intuition qu'ils connaissent mes ins-

tincts, ma vocation. Je les laisse faire, les bonnes gens ! Que je leur sais donc gré de leurs procédés ! Eh ! ils pouvaient me laisser à l'hôpital : je serais devenu maçon ou laquais. Aurais-je été plus malheureux ?... Je n'en sais rien, je ne suis fixé sur rien. On ne m'a enseigné que la science, on n'a cultivé que mon esprit. »

Victor était tout entier à ses études. Henri, qui possédait à fond son quartier latin, parvint à entraîner son ami dans ce qu'on appelle des parties de plaisir, et de là des intrigues et des querelles, où Victor se montrait plus soucieux des intérêts d'Henri que des siens.

Henri n'était pas moins brave que querelleur, et Victor dut, à deux reprises, être son témoin dans des duels extrêmement sérieux. Trouvé en sortit avec bonheur ; mais Victor souffrit tellement du danger auquel

il vit son ami exposé, que, dans une autre circonstance, il fit en sorte de prendre pour son compte un cartel destiné à Henri.

Il se battit et reçut un coup d'épée, qui mit ses jours en péril.

L'étourdi s'informa à peine des motifs de cette fatale rencontre ; il traita son ami de maladroit, et lui prouva, par tierce et quarte, qu'un écolier de six mois de salle aurait paré le coup qu'il avait reçu.

Pendant les deux mois que Victor dut garder la chambre pour se guérir, Henri lui fit ce qui lui sembla un excellent tour.

Victor aimait en homme de cœur une jolie grisette, toute brillante et frivole, et la jeune fille ne pouvait manquer d'aimer elle-même un beau garçon, qui lui parlait d'amour le mieux du monde, et lui prodiguait les cadeaux de toute sorte.

Guébin goûtait fort cette première épreuve

de la vie à deux, lorsque son ami lui attira ce malheureux coup d'épée.

Sans doute Anna se montra compatissante; mais un amant, qui doit passer deux mois au lit, blessé, et dont la convalescence peut être longue encore, a fort à craindre de la constance de la jeune fille la plus raisonnable.

Anna se consola avec Henri, après quelques rencontres au chevet de Victor.

Henri n'était pas lui-même sans une douce liaison de cœur; il savait surtout le juste prix que son ami attachait à l'amour d'Anna; mais l'occasion était irrésistible. « Un sot, lui seul, disait Henri, s'y serait refusé, et il se reconnaissait essentiellement homme d'esprit. Rien de piquant, disait-il encore, comme une infidélité : tel est d'ailleurs le train du monde, et personne ne s'en fâche plus. »

Il fit adopter cette morale par la jeune Anna. La pauvre folle avait fait un premier pas dans une carrière où il est difficile de s'arrêter.

Victor devina tout et en souffrit vivement.

Il fit fermer sa porte à Anna.

Henri le sut, et se présenta, lui, intrépidement, riant, railleur, n'attachant aucune importance à ce qu'il appelait une niaiserie sentimentale.

— Va-t'en, lui dit Victor, je t'en prie, au nom de notre longue amitié. Il me semble qu'un duel est impossible entre nous, et toutefois je ne saurais plus supporter ta présence. Ah ! je t'en prie, va t'en.

— C'est pour t'obliger, lui répondit froidement Henri en levant les épaules, et il sortit en fredonnant.

Il continua à voir Anna, et prit un déplo-

rable plaisir à la perdre, à lui enseigner la vie en mauvaise part. Il la rendit sceptique à dix-huit ans !

Elle était mourante à l'hospice trois mois après, lors de la première sortie de Victor.

La blessure de celui-ci s'était rouverte de la peine que lui avait causée la perfidie de son ami.

Il fit donner des secours à Anna, et s'empressa de quitter Paris, aussitôt son diplôme de docteur obtenu. Sa thèse avait fait grand bruit, et jamais succès ne fut plus grand.

Il se rendit à Montpellier auprès de son oncle, sans aucun projet arrêté, non moins grave et sérieux qu'à son départ. Il avait pris à Paris la passion de la musique, mais il en parlait peu et ne s'entretenait avec M. Guébin que de questions médicales, dont le vieux praticien était toujours avide.

Quoiqu'il eut dit à son neveu, qu'une fois reçu docteur, Victor pourrait discuter avec lui sur un pied parfait d'égalité, M. Guébin était fort absolu dans ses opinions, et il les soutenait avec une énergie juvénile. Victor, lui, n'oubliait jamais les égards dus à son interlocuteur et faisait abstraction d'amour-propre.

M. Guébin, qui aimait paternellement son neveu, changeait de conversation, quand il craignait d'être allé trop loin, et alors il flattait Victor pour se faire pardonner.

— Sais-tu, mon ami, lui dit-il, que je te fis partir à propos pour Paris, il y a quatre ans ? Tu étais ici, sans t'en douter, sur le point de causer une passion, non moins forte que celle que j'ai eu tant de peine à te faire surmonter. Eh ! le vieux docteur est plus fort que toi pour le traitement des maladies morales. J'ai pris celle-ci à temps,

et, une fois de plus, j'ai vaincu. La fille de mon voisin Derval s'enivrait d'amour à ton contact, quelque convalescent que tu fusses encore, et l'éloignement de la cause du mal a produit le remède. Cette cure me fait honneur, sans m'avoir donné autant de peine que telle autre. Aucune maladie n'est mortelle, traitée à propos. La belle Juliette, bientôt revenue de sa velléité à ton égard, est l'heureuse épouse d'un professeur fort distingué de notre collège, et la plus heureuse mère d'un bel enfant de trois ans, qui désormais a toutes ses amours. Je suis sûr qu'elle te verrait maintenant sans danger pour le repos de son cœur.

Nul homme n'est complètement insensible à la tendresse qu'il inspire à une jeune et belle personne, et Victor n'était pas sans avoir regardé Juliette avec intérêt. Il laissa parler son oncle.

Mademoiselle Derval n'avait pas recouvré la tranquillité aussi facilement que le disait le vieux docteur.

Les femmes n'ont pas le meilleur des lots à la grande loterie sociale. Elles doivent se tenir sur un *qui vive* incessant, se posséder constamment; nulle initiative ne leur est permise, surtout celle du cœur. Cet organe chez elles doit être moralement muet. Impossible d'y céder, d'en écouter l'impulsion.

L'impassibilité est peut-être la qualité la plus désirable pour elles. Juliette Derval le reconnaissait, et aussi la conservait-elle précieusement. Il avait fallu toute la perspicacité de M. Guébin pour découvrir ses sentiments pour Victor.

Elle était d'ailleurs recherchée en mariage par un homme de trente-deux ans, aimable, instruit sans pédantisme, et qui ne

lui inspirait ni répugnance, ni appréhension.

Victor éloigné, Juliette se raisonna; elle n'avait plus sa mère, à qui ouvrir son cœur; elle n'osait s'épancher jusque-là avec son père, quelque bon qu'il lui fut; elle accepta sa destinée, telle que Dieu la lui faisait, et elle devint madame Charlet, l'épouse d'un honnête homme, bien irréprochable, aussi dévoué à sa famille qu'à ses devoirs universitaires.

L'oncle et le neveu, dans leurs discussions scientifiques, s'étaient particulièrement trouvés en dissidence sur le traitement du croup. Victor avait adopté une nouvelle méthode essentiellement chirurgicale, mais rationnelle, dès-lors qu'elle présente encore un moyen, ou un moyen de plus, fût-il violent, de curation.

Le vieux docteur y était fort opposé et en

était venu à traiter son neveu de boucher.

Le jour même, Victor était étudiant dans la bibliothèque de son oncle, lorsque celui-ci rentra, ému, désolé, accompagné d'une servante en larmes.

— Mon ami, dit-il à son neveu, hâte-toi, prends ta trousse et suis cette fille. Mon art est impuissant... Va *expérimenter*. Il n'y a pas de danger à recourir à ton système, tu ne trouveras guère plus qu'un cadavre.

Victor arrivait dans la chambre de deuil. Déjà un voisin obligeant en avait fait sortir le malheureux M. Charlet.

Guébin reconnaissait, d'un coup d'œil et non sans trouble, dans la pauvre mère baignée de pleurs et tenant dans ses bras un enfant bientôt inanimé, Juliette Derval, Juliette qui, lui avait dit son oncle, l'avait aimé...

— Madame, lui dit-il, en lui enlevant doucement son fils, permettez-moi de m'assurer s'il ne serait pas encore possible... Ayez foi en moi... Je donnerais ma vie pour la rendre à votre enfant...

Juliette était immobile, incapable de volonté, sans aucun sentiment de son existence. Son âme allait sans doute remonter au ciel avec celle de son petit Armand.

Guébin avait foi dans les doctrines de ses maîtres, lorsque d'ailleurs son jugement lui en démontrait la rationalité, et les jeunes gens ont la main heureuse. Celle de Victor était déjà habile, exercée, et l'art de la chirurgie est porté aujourd'hui fort loin. L'on en voit, l'on en éprouve des merveilles.

— Cet enfant est sauvé, je réponds de sa vie ! s'écriait Victor, heureux, enthousiasmé d'une opération extrêmement délicate, pratiquée avec un bonheur, un succès inouis.

Juliette, seule avec Victor dans l'appartement, ne sortait pas de sa torpeur. Immobile, muette, elle n'entendait rien des exclamations du jeune docteur.

— De grâce, madame, lui dit celui-ci, en mouillant ses mains de ses larmes, revenez à vous : voyez votre cher enfant, il respire, il vivra, je puis en jurer.

Juliette comprit enfin et put voir son fils faire un mouvement; elle en entendit un léger cri, pendant que Victor, en lui pressant les mains, affirmait le retour de l'enfant à la vie.

— Ah! dit-elle en se jetant dans les bras de Victor, qu'elle reconnaissait enfin, vous êtes l'ange sauveur. Oui, c'est bien vous que j'attendais, et je savais votre retour ici. Pourrai-je jamais assez vous aimer!

— Je suis plus heureux que vous-même,

reprit Victor, de plus en plus ivre de joie, car votre fils est votre vie, je le conçois, moi qui vous aime aussi.

Victor ne parlait que par entraînement, que dans l'enthousiasme saint et pur d'avoir arraché à la mort un enfant cher et précieux. Loin de lui la pensée, la possibilité d'un autre sentiment en pareilles circonstances !

Le vieux docteur, ami intime du père et du mari de Juliette, avait cédé à son inquiétude, à son impatience de savoir le résultat de l'opération terrible que son neveu allait pratiquer. Il était venu, s'était approché de la porte, avait entendu les expressions enthousiastes de Victor, et il était au lit du jeune Armand, lui donnant des soins, lorsque Juliette pressait dans ses bras celui qu'elle nommait avec grande raison l'ange sauveur de son fils.

M. Guébin, tout en admirant l'habileté, la hardiesse du fait de Victor, fut frappé péniblement de la vivacité des termes dont se servaient les deux jeunes gens, et d'ailleurs MM. Derval et Charlet allaient rentrer; un domestique leur avait porté la bonne nouvelle.

— Mon ami, dit le vieux docteur à son neveu, retourne à la maison, me remplacer pour mes consultations quotidiennes, l'heure en est arrivée. Ta tâche est remplie ici, et je te prie de croire que je me retrouve le mieux du monde dans les soins à donner ultérieurement.

» Mon cher Victor, notre conduite, nos discours doivent rester chastes comme l'art lui-même, ajouta M. Guébin à première vue. Ce ne sont pas des médecins de notre nom qui font des maîtresses dans leur clientèle. Je sais faire la part de l'enivre-

ment du succès d'une merveilleuse opération; je connais la noblesse de ton cœur, et j'ai aussi à me reprocher de t'avoir appris ce que tu ne devais pas savoir... Quoi qu'il en soit, tu ne reverras pas Juliette de quelques années, et tu vas aller t'établir à Paris. Je t'y ferai dix mille francs de pension annuelle. Tu m'as converti pour le traitement du croup, et je serai ton disciple, à l'occasion. Que cela suffise à ta gloire actuelle! J'ai encore la main sûre, et je te rappellerai près de moi au premier indice de faiblesse. Tu es, à tous les titres, la joie et l'orgueil de ma vieillesse. Tu finiras par te marier, et Juliette ne sera plus jeune... Adieu, mon ami.

XXX

« Le mariage! Oh! c'est une
» belle chose que le mariage!...
» Nous autres moralistes, nous
» le considérons comme la base
» fondamentale de la société. »

(ÉTIENNE, *Une Heure de
Mariage*, comédie.)

Victor prit un bel appartement à la Chaussée-d'Antin, et se lança complètement dans la vie parisienne, se livrant à sa passion pour la musique, ne cherchant nullement la clientèle, qui accourut d'autant plus qu'il n'en avait pas besoin.

Il était avide d'instruction avant tout, et se montrait reconnaissant envers M. Guébin, en traitant, approfondissant dans ses lettres les plus savantes théories médicales.

Doué d'un esprit supérieur, il ne pouvait

manquer d'arriver à la fortune et à la renommée.

Le temps s'écoulait, Victor avait trente-deux ans, et son oncle, qui l'aimait de plus en plus, ajoutait parfois en *post-scriptum* à ses lettres : « Ne penses-tu pas à te marier, mon ami ? »

Le jeune docteur y pensait réellement fort peu ; mais il ne pouvait manquer d'avoir au nombre de ses clients, de ces *mariers* de profession, qui savent par cœur une longue nomenclature de toutes les héritières et demoiselles de quinze à trente ans.

Il était particulièrement le médecin favori de trois vieilles dames, qui possédaient leur Paris matrimonial sur le bout du doigt.

La plus éloquente de ces matrones, auxquelles il avait malheureusement fait part

du désir de M. Guébin, l'entreprit un soir, au coin du feu, appuyée de ses deux acolytes, et lui énuméra longuement les avantages incomparables du mariage, prétendant qu'une femme n'était pas moins indispensable qu'un habit noir à un disciple d'Esculape; qu'elle ajoute à sa gravité comme à la confiance publique.

— Eh bien ! mariez-moi, mesdames, s'écria Victor, beaucoup plus par gaité que par conviction, je suis vraiment disposé à des habitudes simples, paisibles et régulières. Vous pouvez vous porter mes répondantes.

Aussitôt ces dames passèrent en revue leurs relations, et présentèrent un état nominatif très circonstancié des demoiselles à marier les plus notables de leur arrondissement.

Le comité consultatif, après un résumé

général des mérites respectifs, décida d'un accord unanime que la jolie Louise de Bray, fille d'un très honorable avocat, était la perle, le diamant qui devait donner à Victor le bonheur sans nuage de la chanson.

— Louise est si douce ! disait la première des obligeantes patronnes ; si parfaitement élevée ! disait la seconde ; ses sentiments religieux sont si purs , si bien entendus , si bien cultivés ! ajoutait la troisième.

— Puis reprenaient-elles en chœur :
« Louise est charmante : on n'a pas une taille mieux prise , un teint plus pur , un front mieux développé ; c'est la plus habile pianiste de la Chaussée-d'Antin , et sa voix est délicieuse. Ce qui vaut mieux que les dons de la nature et de l'éducation , ce sont les qualités du cœur , et Louise les possède toutes. Comment en pourrait-il être autrement ?

Elle n'a jamais quitté la sœur de son père, sa respectable tante, qui est à la tête de cette excellente pension qu'on nomme *les Dames anglaises*, la première de Paris; elle a puisé près d'elle à la source de ces vertus qui font le bonheur d'un époux; elle ignore le mal : la pensée même n'en saurait arriver jusqu'à elle; elle a à peine dix-sept ans et n'est chez son père que depuis trois mois, afin d'apprendre la direction intérieure d'une maison. M. de Bray ne l'a conduite que deux ou trois fois dans le monde. Vraiment les hommes sont trop heureux qu'on leur ménage ainsi des trésors d'amour et de chasteté. »

Ces dames étaient loin d'être ordinairement du même avis sur tous sujets, politiques, moraux et particuliers, et leur accord anormal toucha d'autant plus le jeune docteur. Il était déjà parfaitement disposé

lorsqu'une dernière raison lui fut décisive , en flattant la marotte , dont les mauvais traits d'Henri Trouvé étaient loin de l'avoir corrigé.

— Sans doute, ajouta , non sans hésitation, la plus hardie des matrones, Louise est enfant naturel ; mais un homme aussi distingué que le docteur ne peut attacher la moindre importance fâcheuse à une position qui ne saurait rendre cette jeune fille ni moins riche, ni moins jolie, ni moins bien élevée. Elle est reconnue par M. de Bray , qui lui a assuré toute sa fortune , et qui l'eût légitimée en épousant sa mère, si celle-ci n'était morte en donnant le jour à Louise.

— Je vous remercie d'avoir ainsi jugé de mes sentiments , répondit Victor. Oui , la position de Louise ajoute, selon moi, à ses mérites personnels. Un pareil ange est un

trésor, et ce n'est pas assez d'un cœur à lui offrir, d'une existence à lui consacrer tout entière.

Pour Guébin, à trente-deux ans, le bien dominait dans l'ordre social, et les haines, les perfidies, les noirceurs dont tant de gens se plaignent, n'étaient que des exceptions. Les gens assez sots pour s'en rendre coupables se trompent et n'entendent rien à la vie. Les méchants sont des dupes, puisqu'ils assument volontairement l'horreur d'une mauvaise action et le poids d'un pénible souvenir.

Il s'était occupé d'autre chose.

Les vieilles dames avaient à cœur de marier leur aimable Esculape, et l'une d'elles le présenta à M. de Bray.

Cet honnête homme n'était tout au plus avocat qu'au Palais-de-Justice. Nul n'était plus franc et loyal, et il concentrait sur sa

filles toutes les affections de son noble cœur.

Il connaissait Guébin de réputation, il accueillit sa recherche dans les termes les plus flatteurs, exprimant le regret de ne pouvoir donner que cent mille francs de dot à Louise, ses espérances personnelles et principales de fortune n'étant pas encore réalisées.

Le docteur n'avait pas même pensé à la dot, un enfant naturel, selon lui, n'en ayant pas besoin. Il n'aurait certainement pas pris l'initiative sur ce sujet, et il regarda les paroles de M. de Bray comme une obligation de plus.

— Permettez-moi, monsieur, lui dit tout gracieusement le tendre père, de vous prévenir que mon consentement n'est pas ici ce qui vous importe le plus. Celui de ma Louise, vous le concévez, doit passer en première ligne. Il faut, avant tout, que

vous lui conveniez , que vous lui plaisiez, si vous me permettez de m'exprimer ainsi. Vous avez à cet égard toutes les chances favorables, et mon appui ne vous manquerait pas, au besoin ; mais la volonté de ma fille doit être spontanée, absolue, sans restriction aucune, et ceci est votre grande affaire. Rappelez-vous toutefois, dans vos entretiens avec elle, que mon enfant ne sait rien du monde, de ses passions ; ménagez sa timidité, son amour-propre même ; ne vous offensez pas d'une ingénuité, dont vous ne sauriez manquer de reconnaître bientôt tout l'attrait.

C'est une position délicate, difficile même que celle de prétendant , de prétendu, dans une famille, auprès d'une jeune fille. L'homme le plus habile, le plus expert du train ordinaire de la vie , y peut être facilement gauche , si ce n'est déplaisant, ne fût-ce qu'en

raison de son extrême désir de plaire, de convenir à tous. S'il se montre à l'aise, on juge ses manières déplacées; il semble, dit-on, trop sûr du succès; s'il est timide, respectueux, il ennuie et n'a pas d'usage, il n'a rien vu, ne sait pas vivre.

Guébin ne savait s'imposer ni un système, ni un maintien plus ou moins raide, ni une manière d'être ou de faire: il se montra dans son naturel, bon ou mauvais.

M. de Bray le présenta à sa fille.

— Mademoiselle, dit-il à Louise, je suis bien heureux, bien flatté de l'agrément de monsieur votre père; mais c'est votre cœur que je souhaite obtenir, en retour du mien! Les charmes de votre personne me touchent plus que je ne puis dire, et je sais que vous ne valez pas moins par votre esprit. Permettez que, sous les auspices de M. de Bray, je m'efforce de vous plaire. Jamais homme

n'en aura un désir plus vif et plus sincère.

Louise rougit et balbutia quelques paroles obligeantes, que Guébin entendit à peine. Il était tellement sous le charme ou de la gentillesse ou de la position de Louise, mademoiselle de Bray lui semblait si complètement la femme qui devait le fixer, qu'il voyait et prenait tout sous l'aspect le plus favorable.

Il en fit voir ainsi à son oncle, et le vieillard écrivit dans les meilleurs termes à l'honorable avocat.

Il avait l'entrée de la maison de Bray et en usait chaque jour. Parfois il rencontrait Louise seule dans le jardin, et il était autorisé à l'entretenir en se promenant avec elle.

M. de Bray n'y mettait pas moins de bonne foi que lui-même.

S'il est une position plus difficile que

celle d'un prétendant, c'est certainement celle de la prétendue. Guébin le concevait, et ne trouvait rien à reprendre au laconisme, à l'extrême discrétion de Louise. Entraîné par son sujet, il était éloquent jusqu'à la prolixité sans doute, il parlait avec chaleur du bonheur auquel il aspirait; il faisait un peu les demandes. et les réponses, et, laissant à peine à Louise le temps de placer quelques monosyllabes, il regardait son silence comme approbatif. La pudeur, suivant lui, ne permettait pas que la jeune fille fût autre; mais nécessairement elle partageait ses sentiments, si ce n'était son impatience, puisqu'elle lui permettait de l'entretenir pendant des heures.

Une fois cependant il s'étonna, il s'effraya, en apercevant des pleurs dans les yeux de Louise.

— Ah! de grâce, lui dit-il, ayez pleine

confiance dans celui qui vous a voué sa vie entière. Mes sentiments peuvent me porter à m'abuser sur les vôtres, et l'honneur ne me permet pas de désirer un bonheur qui vous coûterait une seule larme : je dois, avant tout, rester honnête homme et digne de votre estime. Mon âge, plus que double du vôtre, la gravité de mon état, mille choses enfin qui se sentent mieux qu'on ne les saurait définir ou préciser, peuvent vous déplaire, vous inspirer une répugnance, une répulsion, dont je ne tarderais pas à souffrir, et pour vous et pour moi... Peut-être aussi un autre m'a-t-il prévenu dans votre cœur... Excusez mon indiscretion ; mais, je vous en supplie, évitez le plus grand des maux. Je crains, par dessus tout, de vous voir malheureuse. Si ma recherche vous contrarie en quoi que ce soit ; si elle vous enlève l'espoir d'appartenir à l'homme que

vous aimez, dites-le-moi; écrivez-le moi, si vous n'osez parler. Je prends la responsabilité, l'odieux de la rupture de mes engagements avec monsieur votre père, et, mieux encore, je jure de travailler de toutes mes forces à vous unir à l'objet de vos vœux.

L'émotion de Louise était extrême.

— Je me mets à vos pieds, lui dit le docteur, en s'y jetant réellement. Ouvrez votre cœur au plus sincère, au plus dévoué de vos amis.

— Vos procédés me touchent tout à fait; ils méritent plus que ma reconnaissance, lui répondit Louise d'une voix altérée.

Le bruit de la porte du cabinet de M. de Bray sur le jardin empêcha Louise d'achever sa phrase, et la mit en fuite.

Le futur beau-père se montra, souriant et joyeux, à l'extrémité de la grande allée.

— Eh bien, dit-il à Guébin, en s'avan-

çant et lui tendant la main, l'aspect des grands parents fait envoler les amours; Louise s'éloigne à l'approche de son vieux père. Vos ordonnances, heureux docteur, lui conviennent déjà mieux que mes plaidoyers. C'est l'histoire du genre humain : de nouvelles affections nous enlèvent celles que nous nous efforçons d'inspirer à nos enfants... Mais je ne veux pas vous affliger de réflexions, auxquelles vous êtes loin d'arriver encore... Vous êtes un gendre modèle : je viens de m'occuper de vous avec votre notaire. Je devrais me refuser aux magnifiques conditions que vous nous imposez. Vous agissez avec une délicatesse sans exemple. Vous ne me vaincrez pas toutefois, je m'y efforce, en générosité, et j'ajoute quarante mille francs à la dot de Louise... Je suis tout léger, heureux : vous gagnez incessamment dans l'esprit de mes

amis, dans le mien, dans celui de Louise à *fortiori*; mon cœur nage dans la joie d'avoir rencontré un aussi digne époux pour mon *orpheline*; je n'en dors plus, et je regrette de n'avoir pas ici monsieur votre oncle, pour pouvoir radoter avec lui de mon bonheur.

C'était au tour de M. de Bray de faire les frais de la conversation. Guébin avait épuisé son éloquence avec Louise, et n'avait plus un mot affectueux pour son père.

Le docteur alla passer la nuit près d'un malade, à la campagne.

Hélas ! il avait la main malheureuse, dans ces jours avant-coureurs de son mariage. Soit que ses préoccupations personnelles ne lui permissent pas de voir clair aux affaires d'autrui, soit que les ressources de la science fussent impuissantes, le malade avait succombé, et il revint d'autant

plus triste et inquiet à Paris, au point du jour.

Il avait partagé les soins, les efforts de la famille du moribond ; excédé de fatigue, il se mit au lit en arrivant chez lui.

— Je crains qu'on ne vous laisse pas dormir longtemps, lui dit son domestique Hermann , ancien soldat tout dévoué. Un jeune homme s'est déjà présenté deux fois pour vous parler, et il ne va pas tarder à revenir. Il faut qu'il soit bien souffrant, ou que celui pour lequel il vient vous chercher le soit plus encore, car il a les yeux hagards et semble en proie à une espèce de fièvre chaude. Il change de couleur à chaque instant, au point qu'il m'a effrayé. Il m'aurait volontiers accusé de mensonge, lorsque je lui ai dit, à onze heures du soir, que vous n'étiez pas de retour.

— C'est bien, c'est bien, vous le ferez entrer quand il se présentera.

Le docteur était mal disposé à dormir. Il ne pouvait se distraire du souvenir de la grande émotion de Louise. Assurément sa prétendue avait un mystère qu'elle ne pouvait ou n'osait révéler à son père ou à lui. Devait-il insister, dans l'intérêt commun, pour en être instruit? Ne serait-ce pas déroger à la dignité de sa position, ou plutôt devait il aller si loin?

Hermann était un homme sûr, d'une grande fermeté; il accompagnait le plus souvent son maître dans ses sorties nocturnes.

Ce fut lui qui introduisit le visiteur.

Soit instinct de dévouement, soit que la mine effarée du jeune homme eût effrayé Hermann, le bon alsacien restait dans la chambre, faisant semblant de ranger.

Rien n'exige plus de secret qu'une visite à un médecin. Aussi, sans avoir jeté les yeux sur son nouveau client, le docteur fit signe à son domestique d'avancer un siège et de se retirer.

— Excusez-moi, si vous me trouvez encore au lit à sept heures du matin, dit Guébin au joli garçon. Ce n'est pas mon habitude; mais j'ai passé la nuit en voyage, et j'ai un extrême besoin de repos. Voyons, en quoi puis-je vous être agréable? Vous êtes bien jeune pour recourir déjà à la Faculté. Permettez...

Il se mit en devoir de lui tâter le pouls.

— Vous êtes un homme infâme, abominable, lui dit brusquement son prétendu consultant.

— Oh! oh! dit le docteur fort surpris.

— Vous ne pouvez manquer de deviner le sujet de ma visite.

— Non, sur ma foi.

— Mademoiselle de Bray...

Hermann était sans doute resté près de la porte; il avait entendu l'apostrophe du jeune Oscar (c'était le nom de l'heureux rival de Guébin), et il rentra, furieux, dans la chambre de son maître; il allait se ruer sur l'insolent; mais les derniers mots de celui-ci avaient mis le docteur sur la voie; il comprenait ce dont il allait être question.

— Sortez, dit-il à Hermann. Merci, mon brave, je suis de force à moi seul.

Le bon serviteur sortit en rechignant.

— Est-ce donc un guet-apens? dit M. Oscar, qui avait aperçu le geste menaçant d'Hermann.

— Calmez-vous, monsieur, reprit Gué-

bin, et achevez de vous expliquer. Vous semblez vouloir me parler de mademoiselle de Bray....

— Je travaillais chez son père, en faisant mon stage d'avocat à la cour; j'ai été forcé de m'absenter pour la mort de ma mère, il y a un mois. J'ai la promesse de succéder au cabinet de M. de Bray, qui veut se retirer prochainement des affaires, et c'est l'époque convenue avec Louise pour l'aveu de notre amour et la demande que je dois faire de sa main; je ne me suis éloigné que sur la foi des serments de Louise, et en effet elle est résolue à mourir plutôt que d'y manquer; mais vos odieuses persécutions...

— Mes persécutions !..

— Laissez-moi dire, monsieur, reprit l'énergumène, en s'exaspérant de plus en plus. Oui, vos atroces persécutions sont venues,

troubler mon juste espoir, notre bonheur, et rendre Louise la plus malheureuse des femmes. Hier encore, vous avez insisté sur votre amour, en vous targuant de l'appui que vous trouvez dans la cupidité de M. de Bray. Vous avez vu la répugnance, la douleur de Louise, et vous osez persister dans vos prétentions ; vous avez la bassesse...

— Diable ! s'exclama Guébin, voilà un garçon, tout avocat qu'il soit, bien mal élevé, bien sottisier... Trêve aux non-sens et aux impertinences, monsieur, lui dit-il, impatienté.

— Ah ! vous vous fâchez enfin. C'est ce que je voulais, car il faut que j'aie votre vie, ou que vous ayez la mienne.

— Je devrais vous faire jeter par la fenêtre, tant vous êtes fou ou enragé. Il est impossible que vous me disiez vrai pour l'amour de mademoiselle de Bray.

— Votre doute est une nouvelle injure, et vous m'en rendrez raison.

— Soit... Mais la preuve que Louise vous aime.

— Voilà dix lettres d'elle, qui me sont adressées à Arras ; voilà celle qu'elle m'a écrite hier, à mon retour à Paris, après la scène que vous lui avez faite au jardin. J'étais arrivé le matin même à son appel, résolu à défendre mes droits, à vous donner une leçon, à vous apprendre qu'il est parfois dangereux de contraindre la volonté d'une faible enfant, et que vous pouviez avoir à combattre un autre adversaire qu'une jeune fille. Votre heure et vos armes, monsieur ?

Les lettres étaient sans réplique et parfaitement probantes de l'amour de Louise pour son cher Oscar.

— Ce gaillard-là a le diable au corps, se di-

sait Guébin, en le regardant ; il aurait besoin d'une forte saignée. Louise elle-même est une petite sottise de ne m'avoir pas avoué son amour ; mais enfin M. Oscar me provoque, et il est convenu que l'on ne peut refuser aucun cartel, si inoffensif que l'on soit. Hurlons donc avec le loup, puisque je n'ose en agir autrement. Faisons de la colère et répandons, s'il y a lieu, du sang à froid. Vraiment cela est bien bizarre!... Vous pouvez aller m'attendre à la Porte-Maillet, dit-il à l'aimable Oscar. Quelles sont vos armes ?

— Le pistolet, si cela vous convient.

— Dans dix minutes, je pars pour vous rejoindre.

Il sonna Hermann et lui dit de préparer son cabriolet et de se disposer à l'accompagner.

Il faisait ses réflexions en s'habillant.

— M. Oscar, se disait-il, croit aller me tuer, et j'ai peut-être eu tort de ne pas lui demander le temps de faire mon testament. Il est sans doute fort habile au pistolet.... Eh! j'y étais moi-même assez adroit, il y a quelques années. C'est celui de mes mérites que j'ai toujours le moins prisé. Nous allons voir ce que je m'en rappellerai... Je n'ai pas la main heureuse en fait de duel.

Ils arrivaient au rendez-vous, et Hermann était furieux de voir son maître jouer ainsi sa vie contre un étourdi; il aurait pris volontiers le danger pour son compte.

M. Oscar, lui, était toujours fort agité, et, en même temps, décidé, paraissait-il, à se défaire de son *abominable rival*, de l'*infâme persécuteur* de sa jolie Louise. Il avait sans doute recommandé à son second de ne tenter aucune conciliation.

On se borna à compter vingt pas de dis-

tance, et permis à chacun d'en faire cinq en avant.

Guébin se mit en marche au signal donné avec une vivacité fébrile, ne pensant à rien, rêvant creux, agissant machinalement.

Oscar tira.

Guébin n'avait non plus pensé à s'effacer qu'à autre chose. Il fut touché au haut de l'épaule gauche, mais sans que la balle pénétrât jusqu'à l'os, enlevant seulement, avec la bretelle et la chemise, quelque peu de chair. Plutôt ébranlé que sérieusement blessé, il ne chancela pas même dans sa marche.

Il était, le bout du pied touchant le mouchoir qui fixait la limite qu'il ne pouvait franchir.

— Tirez, tirez donc, Monsieur, lui disait le second d'Oscar; finissez-en.

— Tirez donc, monsieur, lui criait Hermann.

Guébin ne fut nullement tenté de céder à si mauvaises instigations. Une seule pensée lui vint à l'esprit, au moment où il allait lever le bras pour ajuster Oscar. Il est aimé, il est trop heureux pour que je le tue, se dit-il. A dix pas, ce serait un meurtre. Louise le pleurerait, me maudirait.

— Tirez donc, répétait-on de toutes parts.

— Non, mes bons messieurs, je ne tirerai pas, s'écria brusquement le docteur, et vous en direz ce qu'il vous plaira. Que le diable vous emporte!... Je suis bien votre serviteur très humble... Suivez-moi, Hermann.

Il courut à son cabriolet, et rentra chez lui au galop.

Il souffrait cruellement de sa blessure, à la réflexion.

Les soins d'Hermann, bien indiqués, bien dirigés, lui suffirent toutefois.

Il était sûr de la discrétion de son domestique comme de lui-même, mais sa vieille cuisinière avait une langue et une sagacité désespérante.

Ce fut sans doute par elle qu'on connut quelque chose de la visite de M. Oscar, et, par suite, d'un duel.

M. de Bray accourut, désolé. Il paraît que Louise ou Oscar avaient enfin parlé. L'honorable jurisconsulte se confondait en apologies.

La philosophie de Guébin le rassura.

— J'ai tort, lui dit le docteur, je suis arrivé trop tard. Je vous rends votre parole, et vous demande, en retour, votre amitié.

Le procureur du roi eut bruit lui-même

de l'affaire; s'informa, enquêta. On voulut interroger Guébin, et celui-ci, qui ne pouvait pas concevoir qu'il ne lui fût pas permis de se laisser blesser ou tuer impunément, refusa tout net de répondre.

On finit par le laisser tranquille.

Le plus plaisant est que M. Oscar n'épousa point Louise. Le père de la jeune fille, justement mécontent, fit rentrer la belle au couvent où elle avait été élevée.

Victor rendit un compte détaillé à son oncle de sa mésaventure, de ses instances auprès de Louise pour savoir la vérité sur l'état de son cœur, des mille et une impertinences qu'il avait subies très gratuitement de M. Oscar, sans compter sa blessure. Il finit par demander à son oncle un délai de dix ans au moins avant de se marier. « Je ne suis pas mûr, écrivait-il gaîment, je n'inspire pas de confiance; on n'ose pas me dire

qu'on ne m'aime pas, et l'on m'épouserait quand même, à mes risques et périls personnels toutefois. L'hymen me repousse jusqu'à nouvel ordre, et, je vous en demande pardon, mon cher oncle, je me réfugie dans le culte des arts. Je deviens musicien passionné. Ce me sera un moyen de plus de traiter mes malades : un bel air bien chanté peut être tout puissant contre certaines affections nerveuses. Je veux écrire un traité spécial *ex-professo* sur ce sujet. Soyez assez bon pour m'aider de ce que votre pratique vous a appris à cet égard. »

Il ne vint nullement à l'esprit de l'excellent homme de faire des rapprochements entre les procédés d'Henri Trouvé et ce que lui avait valu son bel enthousiasme pour la position de la jolie Louise de Bray. Toutes les déceptions du monde ne sauraient changer un noble cœur ; et s'il en

vient à souffrir par trop de sa bonté, de son dévoûment; si sa tâche instinctive lui devient trop pesante, c'est à lui seul qu'il s'en prend de l'impuissance de la continuer; il va chercher au ciel la récompense qu'il n'a pas trouvée chez ses semblables.

En effet, Guébin avait une dernière épreuve à subir pour accomplir, comme chacun, sa destinée.

« Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature. »

(LA FONTAINE.)

Tel était le digne ami auprès duquel Charles de Surval venait s'établir à Montpellier. S'il pouvait choisir un mentor plus austère, il ne pouvait trouver un appui plus sûr, plus cordial.

Charles se reprochait de ne pas aller voir son oncle à Grenoble, mais il ne se sentait pas l'esprit assez tranquille, et il n'aurait pas osé confier ses inquiétudes à M. de Surval. Il n'en entretenait Guébin lui-même que par boutades et quand il ne pouvait faire autrement. Il s'efforçait de rompre avec son passé, même par le souvenir. Il demandait au docteur quelle dose d'opium ou

de toute autre drogue était nécessaire pour perdre la mémoire.

— La plus mauvaise drogue de toutes, lui répondait son ami, est la plus efficace : le temps est le grand absorbant. Prends y garde avant de l'invoquer : il emporte le bon avec le mauvais, et, si tu y regardais de près, tu reconnaîtrais que tu as plus à perdre qu'à gagner. Je ne connais que tes aventures de Poitiers et de Nice, et ces dames sont fort bien ; puis un bel enfant très vivace existe de par le monde, qui ne te coûte pas même de frais de nourrice. Si tu en es jamais embarrassé, bien que deux mères se le disputent pour l'adorer, je m'en charge et l'adopte. Mon oncle vient de me laisser une grosse fortune et une clientèle incomparable ; je ne crois pas me marier, ma première passion à cet égard m'a valu de cuisants chagrins, et la seconde, un coup

de pistolet à l'épaule ; Madame Jurey, ma cousine, est maintenant lady Sydney.... Je suis homme à t'acheter ton fils une forte somme : je n'ai pas vu de plus joli enfant. Le sang aristocratique domine en lui, je t'en demande pardon, et, pour le légitimer, j'épouserais au besoin madame de Morphine. Je souffre de la position équivoque de ce cher Émile. L'affection et la fortune ne suffisent pas, il faut un nom dans le monde.

— Tu reviens incessamment sur ce prétendu empoisonnement de Nice, c'est une niaiserie.

— Tu es un ingrat : tu ne veux pas que je t'aie sauvé la vie. Ne te plains donc pas de ton étoile. Elle va briller ici d'un éclat d'autant plus lumineux. Nos dames sont toutes des de Luciennes et des Mathilde, et elles dérogent à l'envi ; tu vas avoir la vogue

comme harpiste et comme joli garçon ; tiens-toi bien , et fais un ou plusieurs bons choix. A ce soir ton premier concert.

Le succès de Charles fut très grand. Les élèves se présentèrent en foule.

Il reçut dès le lendemain un billet ainsi conçu : « J'ai beaucoup travaillé la harpe » dans mon enfance. Hier, en vous écou- » tant, j'ai pensé à me remettre à cet ins- » trument, si je pouvais obtenir de vous de » ces leçons longues, profitables, qui font » un artiste en peu de temps. Si vous saviez » combien je serais heureuse d'être ar- » tiste!...

» Me comprendrez-vous, monsieur? Je » l'espère! j'ai vu sur vos traits que vous » n'aviez pas moins de cœur que de talent. » Je vous attends avec impatience. »

» Clarisse Deglon. »

— Ah! s'écria Charles, voilà une demande à laquelle je dois répondre avant toute autre, en première ligne. Ce billet a quelque chose d'un cri de souffrance, et il me touche jusqu'aux entrailles. Je laisserais de côté dix leçons richement payées pour aller en donner gratis à cette femme, que je ne connais pas et qui m'appelle, il me semble, comme du fond d'un abîme.

Il courut à l'adresse indiquée.

Le quartier était désert; la maison avait un aspect singulier.

Une femme, à visage extraordinaire aussi, vint ouvrir à Charles.

— Mademoiselle Clarisse Deglon?... dit-il, le billet à la main.

— Elle est ici.

— Je viens pour des leçons de harpe.

— Je sais, je sais. Je vais vous conduire à mademoiselle Clarisse.

On fit entrer Charles dans un petit salon où se trouvait une harpe de peu de prix, et bientôt la nouvelle élève se présenta.

Clarisse avait vingt-trois ans. Blonde, bien faite, distinguée, sa démarche était pleine de grâce; son visage, blanc et pâle, était d'une douceur infinie, mais manquait complètement de fraîcheur et de vie. Un affreux malheur semblait avoir fané la fleur, à son premier soleil.

Elle salua Charles sans lever les yeux, et lui dit avec un accent, qui pénétra jusqu'au cœur du jeune artiste :

— Le style de ma lettre ne vous a pas déplu, monsieur? Ah! merci de votre empressement. Vous consentez à me donner de ces leçons qui enseignent beaucoup. Je saurai reconnaître...

— Soyez assez bonne, répondit Charles, pour ne pas me parler d'un salaire. Je suis

résolu à n'en pas accepter indistinctement de tous mes élèves. Vous désirez devenir artiste, m'avez-vous écrit : je dois, je veux vous y aider de toutes mes forces. Telle est la première condition de mon programme, en m'établissant à Montpellier... A l'œuvre donc.

Clarisse avait les yeux remplis de larmes ; elle maîtrisa son émotion et prit la harpe des mains de son maître.

Elle avait beaucoup mieux que des dispositions, elle se rappelait parfaitement les leçons d'un excellent professeur, et Charles n'eut qu'à les lui continuer.

Il y mit un intérêt très grand, au point de refuser les meilleures maisons.

Parfois il oubliait auprès de Clarisse ses élèves des premières familles de Montpellier.

Il n'y avait pas d'amour entre Clarisse et lui, elle n'en inspirait aucun au jeune artiste. C'était un sentiment fraternel, amical,

et Charles éprouvait un plaisir toujours nouveau, quand chaque jour, après la leçon, Clarisse le remerciait en lui disant avec un accent indéfinissable : « A demain, n'est-ce pas ? »

Elle semblait lui dire : « Vous reviendrez, n'est-il pas vrai ? Ce n'est pas aujourd'hui mon dernier plaisir, mon dernier bonheur. »

— Je ne vous parle pas d'argent, lui disait-elle après plusieurs mois. J'y ai pensé, il est réellement impossible que vous en receviez de moi. L'or est le mobile tout puissant, on se déshonore pour lui, et il ne saurait payer ce que je vous dois... Vous m'avez fait apporter la harpe que vous tenez de madame votre mère ; celle que j'avais prise à loyer était trop mauvaise... j'aurais pu peut-être en avoir une autre ; mais j'ai horreur d'acheter, de toucher de l'argent...

Que vous êtes heureux d'avoir une famille, des amis ! Que ce bel instrument doit vous être cher ! Je crois que mes progrès sont plus rapides sur votre harpe. Oui, j'apprends, n'est-ce pas ? je peux apercevoir un terme...

— Sans doute. Bientôt, vous aussi, vous pourrez vous dire artiste.

— Mon Dieu!...

Charles, sans voir plus loin, sans aucune pensée, lui prit machinalement la main pour la serrer. Clarisse s'éloigna avec une vivacité extrême.

— Ah ! vous devez éviter de me toucher, lui dit-elle.

Et ses yeux fixés sur le jeune professeur semblaient vouloir scruter son cœur.

— Mille pardons, lui dit Charles, j'étais loin de vouloir vous offenser.

— M'offenser ! vous, monsieur Charles !...

Vous ne m'avez pas comprise. Que Dieu est bon !

Le lendemain, quand il arriva chez Clarisse, il la trouva jouant de la harpe avec une vivacité fébrile, les yeux fixés sur la pendule.

— Je tremblais que vous ne vinssiez pas, lui dit-elle, en réprimant avec peine un mouvement pour se précipiter vers lui.

— Pourquoi ne serais-je pas venu ? C'était à moi seul de craindre de vous avoir blessée par une familiarité déplacée. Nous autres artistes, nous ne savons pas toujours nous arrêter à propos, et vous ne tarderez pas à le reconnaître, une fois entrée dans la carrière.

Un jour, Charles l'attendit quelques instants.

Elle accourut dans un désordre, dans

une exaspération de douleur inexprimables.

Il n'eut pas le temps de l'arrêter, elle se jeta à ses pieds.

— Pardon, pardon, lui dit-elle. Ah! ne me repoussez pas, ne m'abandonnez pas.

— Il n'y a pas un quart-d'heure que je vous attends, répondit l'artiste. Vous attachez trop d'importance à ce qui n'en saurait avoir aucune. Je suis loin d'être aussi susceptible que vous semblez le craindre, ce serait un grand mal dans ma position. Tous mes élèves sont loin d'être aussi scrupuleux que vous. Les belles dames surtout traitent leur professeur de harpe avec beaucoup moins de cérémonie... Reprenons cet air de Godefroi; auquel vous ne donnez pas encore le mouvement, l'expression que je désire.

Clarisse le regarda pendant qu'il feuille tait

le cahier pour trouver le morceau, l'œuvre du maître, et son impassibilité la calma.

Un dimanche, pouvant disposer de son temps, Charles était jouant de la harpe avec elle depuis près de quatre heures.

Cette femme à mauvais visage qui ouvrait habituellement la porte, entra et dit grossièrement à la pauvre fille :

— Il n'y a donc pas de raison pour que cela finisse aujourd'hui ! Mademoiselle doit se rappeler qu'elle est attendue.

Clarisse se leva, pâle comme un spectre, de douleur et d'indignation.

— Sortez, infâme, laissez-moi, dit-elle à la camériste ; venir m'arracher du ciel pour me replonger en enfer !...

La femme sortit, tremblante, et Clarisse tomba sur le parquet, en proie à une affreuse attaque de nerfs.

Charles sonna, appela, et crut devoir se retirer.

Le temps s'écoulait, et, à sa honte ou à sa gloire, Charles n'était nullement sur la trace de la triste vérité.

Plus occupé, plus à la mode de jour en jour, il ne voyait dans Clarisse qu'une élève, plus intéressante qu'aucune autre, en ce qu'elle voulait se faire artiste. Il pensait que les scènes, dont il avait été témoin, n'étaient que de ces événements d'intérieur, de ces choses enfin qui se voient partout. L'extrême frayeur de Clarisse de l'avoir blessé en le faisant attendre, pouvait s'expliquer par sa générosité, son désintéressement envers elle, et la grossièreté impertinente de la domestique n'avait aussi rien d'extraordinaire. Il avait vu dans maintes grandes maisons des faits non moins bizarres ou nouveaux pour lui. Il n'était pas

non plus dans son caractère de s'étonner, de se récrier facilement.

Il n'avait pas même eu la pensée de parler de Clarisse à Guébin.

Leurs occupations réciproques ne leur permettaient presque plus d'entretiens intimes ou du moins prolongés. C'était le plus souvent à table ou dans le monde qu'ils se rencontraient, et le docteur, plus causeur que Charles, prenait volontiers l'initiative et lui parlait surtout philosophie, politique et musique. Il lui demandait toutefois aussi des nouvelles de *la santé* de son cœur.

— Ma foi! mon ami, répondait Charles, mon cœur n'existe plus, paraît-il, ou il est devenu muet, et je lui en sais bon gré. J'ai été tellement surpris à Perpignan de me voir abandonné par une femme qui, la veille, m'avait demandé de lui consacrer ma vie en échange de tout son amour, que je

suis tombé dans une espèce de paralysie morale. Le croiras-tu ! cette belle Ida, qui vient de faire fureur ici pendant un mois et que j'ai accompagnée à tous ses concerts, m'a offert de l'enlever une seconde fois à sa famille, comme je le fis il y a quelques années à Grenoble, car je suis son premier amour... Eh bien ! je n'ai pu oublier qu'elle m'avait délaissé pour un prince russe, à Baden, et je l'ai remerciée. Je deviens susceptible au superlatif.

— Tant pis, tant mieux ; mais tu es trop jeune pour que la fièvre ne te reprenne pas. Maintenant, fais en sorte de conserver la clientèle du *Sacré-Cœur*. J'y ai répondu de toi, et, quoiqu'on ne t'ait accepté que provisoirement et en attendant, on maintiendra le provisoire, si tu ne te conduis pas moins bien qu'une religieuse.

— Je ne troublerai pas le calme de la

sainte demeure : mes élèves ne sont que d'aimables enfants, que je respecte infiniment... Elles me font un peu lever matin cependant, et je m'occupe de procurer à ces dames une harpiste, qui, comme elles le désirent, habitera dans la communauté même. Je ne serais plus que le surintendant, le directeur suprême de la musique de l'établissement, ce à quoi je tiens beaucoup.

Le lendemain, les deux amis revenaient ensemble du *Sacré-Cœur*. Arrivés devant la maison de Clarisse, Charles serra la main du docteur et le quitta.

— Adieu, mon ami, lui dit-il, il est onze heures, j'entre ici : j'y ai une leçon à donner.

— Comment ! s'écria Guébin, c'est sans doute une plaisanterie. Il est impossible que tu ignores...

— C'est la demeure de mademoiselle Clarisse Deglon, ma première, ma plus forte élève.

— Ah! ah! ah! le trait est un peu fort!... Va à tes affaires, mon cher. Je te garderai le secret sur cet article; n'en dis rien toi-même.

Le docteur s'éloigna, riant et surpris.

— Pauvre Clarisse! s'écria Charles consterné, devinant, comprenant enfin quelque chose de la hideuse réalité.

Il allait courir après son ami; il avait déjà fait quelques pas... Il revint, sonna avec force et entra.

— Qu'avez-vous? lui dit Clarisse; votre pâleur est effrayante, vous souffrez évidemment.

— Ne parlons pas de moi, répondit Charles; vous m'avez écrit que vous vouliez être artiste, et c'est pour cela que vous

m'avez fait venir *ici*. Vous ne m'avez pas menti ; ce serait infâme !

— Je le jure, c'est mon but, ma pensée, mon seul désir, et vous ne sauriez croire à quel point j'y suis intéressée. Chaque encouragement que vous me donnez, chaque progrès que je crois faire, est un baume sur mon cœur déchiré, et j'attends, comme le condamné le terme de sa peine, que vous me disiez que je puis vivre du produit des leçons que je donnerais.

— Merci de ne m'avoir pas trompé... Eh bien ! vous êtes très capable d'enseigner la harpe, à votre tour, et je me crois sûr d'obtenir pour vous les meilleures conditions. *Ces dames* sont cloîtrées, vous ne serez point exposée à de fâcheuses rencontres... Vous m'entendez, Clarisse, il s'agit d'une maison religieuse et d'y passer votre vie.

— C'est mon rêve que vous réalisez.

— Madame la supérieure a pleine confiance en moi, et, pour tout au monde, je ne voudrais pas lui causer une déception déplorable.

— Ah! je jure par vos bienfaits, par votre noble cœur...

— Je vous présenterai à elle comme ma sœur arrivant de Paris, et vous allez sortir d'ici à l'instant même.

Clarisse était aux genoux de Charles et mouillait ses mains des larmes de la reconnaissance.

— Viens, ma sœur bien-aimée, s'écria l'heureux artiste, oublie à jamais tes mauvais jours; marche en toute sécurité dans la carrière de l'honneur, mon appui constant t'est assuré... Oui, oui, pleure avec moi : c'est de bonheur, j'en suis garant. Tu souffrais bien, pauvre fille!... je lis dans ton âme.

Tout réussit au gré de Charles. Clarisse fut admise au *Sacré-Cœur*, pour n'en plus sortir, et son maître n'y alla désormais que de temps à autre pour donner encore quelques leçons de harpe et enseigner les œuvres musicales les plus récentes à sa sœur. Celle-ci, heureuse au-delà de toute expression de retrouver une existence digne d'elle, fut bientôt adorée de toute la maison. Rien ne lui rappela son passé au sein d'une vie toute consacrée à la religion, aux arts, au travail.

Charles était sûr de son ami comme de lui-même, il put tout lui raconter.

— Ah! tu me fais pleurer, moi aussi, et c'est de plaisir, lui dit Guébin. Bien, Charles, tu as fait une belle et honorable action. Sot que j'étais, je riais de toi, et tu es mon maître. Tes instincts valent mille fois mon expérience et ma prétendue

philosophie. Je me bornais à mépriser et fuir le vice, et toi, tu rends le vicieux à la vertu. Puis-je, hélas! pénétrer entièrement dans le cœur pour y lire, sous la fange, le regret, le remords déchirant d'y être plongé!... Merci de la bonne leçon que tu me donnes aujourd'hui, j'en profiterai, et les malheureux, et les vicieux eux-mêmes. Fi de la science railleuse et égoïste! Recherchons le mal pour le guérir et non pour en plaisanter. *Res sacra miser*. Tu as su découvrir un pauvre cœur souffrant dans un bouge, et tu l'en as sorti; il t'a fallu mes indiscretes paroles pour comprendre que tu allais quotidiennement dans un lieu que l'on ne nomme pas; la chasteté de ta pensée ne t'avait pas permis de soupçonner le mal. Honneur à toi!

Charles fut justement fier de l'approbation d'un homme aussi distingué que le

docteur. « Mon oncle a eu raison , dit-il, de me laisser essayer de cette existence excentrique, anormale, que l'on nomme la vie agitée, artistique, de l'épuiser même, fût-ce jusqu'à l'abus. On y goûte des joies délicieuses, ne fût-ce que cet épisode, et je dois être meilleur, voir mieux, plus sainement; être tolérant enfin, quand je rentrerai dans la voie commune. »

XXXII

« Tout est colifichet, pompon, plaisanterie :
» Le monde, tel qu'il est, me plaît à la folie. »
(Gresset, *le Méchant*, comédie.)

Charles, tout en sacrifiant aux obligations d'un homme de cœur, jouissait des relations les plus agréables avec la belle compagnie de Montpellier.

Le soir même de son premier concert, il avait fait connaissance avec le colonel de Luxeuil, chef de l'état-major de la division.

Noble, très noble, issu, de l'aveu de tous, de la plus ancienne famille du Languedoc, le marquis de Luxeuil n'avait point hésité à rester au service lors de la révolution de 1830. Il avouait hautement ses obligations envers la branche aînée des Bourbons, et

ne parlait pas moins volontiers de son dévouement à la dynastie d'Orléans.

« Toujours certain charme m'attire

» Malgré moi vers l'autorité, »

disait-il gaîment, en parodiant des vers du vieil opéra de *la Lampe merveilleuse*. Le colonel avait pour principe de ne mal parler d'aucun prince : il louait, même avec exagération, la fermeté et la sagesse dont le duc d'Angoulême avait fait preuve dans la campagne d'Espagne de 1823, et l'esprit et les réparties du duc de Bordeaux; il ne tarissait pas en éloges sur le compte de Louis-Philippe et de ses fils : il avait porté le deuil du duc d'Orléans pendant six mois.

Il avait continué à voir les boudeurs, tous ces légitimistes renforcés, fanatiques, comme il les nommait, qui s'étaient éloi-

gnés du gouvernement de juillet. Il ne laissait pas ses amis pour si peu, disait-il. Seulement, il se moquait d'eux, les accablait de sarcasmes, les traitait de niais, de dupes. Il était en possession à Montpellier d'un franc-parler porté jusqu'à l'excès. Il plaisantait le préfet, le lieutenant général, et jusqu'au grave premier président de la cour lui-même. Il amusait tout un cercle par ses saillies; il s'attaquait aux abus, aux systèmes, aux sots, aux gens qui ne savaient pas vivre. Ce dernier point n'était pas tolérable, disait-il, dans notre état d'extrême civilisation : l'esprit était plus indispensable que le cœur aux gens qui sont quelque chose.

Le marquis était de toutes les fêtes, de toutes les réunions; il chantait au piano, aux concerts de chaque lundi chez le procureur général, et courait de là au bal chez le vieux duc de Lucenay, le plus prononcé

des légitimistes. Si l'amphytrion le raillait sur sa cocarde tricolore : « Eh, mon cher duc, répondait-il, vous la reconnaissez donc? C'est en effet celle que vous portiez, le 20 mars 1815 au soir, lorsque vous allâtes aux Tuileries, féliciter le grand homme sur son heureux retour. Madame la duchesse m'en a fait présent, quinze ans plus tard, lorsque vous hésitez encore sur le parti à suivre; vous l'aviez conservée, m'a dit madame de Lucenay, avec un respect religieux. Vous finirez par la reprendre, et je vous la conserve à mon tour. Quelle folie de tenir à telle ou telle couleur! Est-ce ma faute, à moi, si ce bon Charles X s'est retiré à Rambouillet, devant la canaille de Paris, qu'un seul des régiments de la garde aurait suffi pour exterminer dans les plaines de Coignières? J'en ai eu grand regret, je vous jure, pour l'honneur de l'armée, parce que

vous m'accorderez qu'il ne convient pas que de braves soldats cèdent le champ à la populace, à la lie de l'émeute; mais je vous prie de m'accorder aussi que je n'étais pas dans l'obligation de suivre les trois générations de rois en Écosse, en Bohême ou en Autriche. Mon père fit ainsi la sottise d'émigrer en 1794, et il s'en est mordu les doigts, au moins jusqu'à cette glorieuse loi d'indemnité de 1825, ce chef-d'œuvre de toutes les lois du monde, cette merveille d'une sagesse supérieure à celle de Solon, de Lycurgue et autres, qui sont l'honneur de l'antiquité, et pour laquelle j'ai fait élever une statue, vous le savez, à votre ami M. de Villèle, dans le parc de mon vieux château, où je ne vais jamais.

— Impossible d'avoir votre dernier mot, répondait M. de Lucenay, tout en riant en dépit de lui. Si je vous laisse faire, vous al-

lez me débiter vos quolibets accoutumés sur l'Empire, la Restauration, et voire même la révolution, que vous n'honorez pas plus que le reste, malgré son actualité. Eh ! servez Dieu et le diable !...

— A votre instar, cher duc. Les hommes ont été les mêmes dans tous les temps. Qui n'a sacrifié à Baal ! Je vous concède que l'Empire justifiait mieux l'apostasie que ce que les Parisiens appellent leur *glorieuse*. Militaire, je ne puis me défendre de donner la préférence au Napoléon de la guerre sur son frère le pacifique, quelque peu usurpateur du trône de son neveu, sans compter l'emprisonnement anti-chrétien et tous ses accessoires, de la duchesse de Berry à Blaye. Ce sont là faits de princes, c'est à dire de gens à conscience large, qui voient les choses en grand... Vous êtes témoin que je n'en parle pas, que je m'incline, dans

mon infimité. On ne peut se tromper en si haute position, et j'en pense comme vous... Ah! vous valez mieux que moi. Hélas! je n'ai cueilli que les palmes du *Trocadero*, si un sous-lieutenant peut en cueillir à dix-sept ans. C'est là toutefois ma recommandation auprès de vous : je suis un des restaurateurs de Ferdinand VII, de cet excellent roi, qui n'embrassa Riégo que pour mieux l'étouffer, quelques mois plus tard. Voilà un prince modèle! Il se fut coiffé du bonnet rouge, au besoin, sauf à faire pendre, à l'aide de l'étranger, jusqu'au fabricant de son couvre-chef de circonstance.

— Ah! ah! ah!... vous ne respectez les rois non plus que la canaille.

— Il y a fagots et fagots, comme dit Molière.

— A qui, à quoi croyez-vous donc? —

— Je crois au charme, à l'enivrement

de la jeunesse, au plaisir, à la fortune, aux délices d'être aimé d'une jolie femme; je crois à la patrie, au saint amour du sol, à l'indépendance nationale.

— Occupez-vous uniquement des délices, que je conçois, d'être aimé de la jolie femme... Voilà la belle comtesse de Lorency, qui semble vous attendre pour la valse. Elle doit vous fixer, celle-là.

— Aussi me fixe-t-elle.

— Pour combien de temps ?

- « Tout finit, tout se renouvelle,
- » La peine ainsi que le plaisir ;
- » Et, l'amour, passager comme elle,
- » N'est bientôt plus qu'un souvenir. »

— Allez, vous n'êtes pas digne de votre bonheur.

— Madame la duchesse m'a dit absolument la même chose, mais dans d'autres

circonstances, et il y a déjà bien longtemps, dit à demi-voix le marquis, en s'éloignant du vieux duc.

Le colonel éprouvait le besoin de bien vivre, d'être familier avec les notabilités de toute espèce de Montpellier. Lorsque Charles se fut fait entendre, à son premier concert au théâtre, M. de Luxeuil courut dans les coulisses et marcha droit au jeune harpiste, en lui tendant la main.

— Soyons amis, monsieur, lui dit-il, je vous en prie. Vous avez un merveilleux talent, et je veux que le salon de la comtesse de Lorency soit le premier où vous vous ferez entendre à Montpellier. Ce nous sera un honneur et un plaisir infini à tous, et franchement vous nous devez cela, car vous n'avez pas dans toute la salle de plus fervents admirateurs. Vrai, c'est bien, très bien. Orphée ne pouvait mieux faire : il est impos-

sible qu'il chantât aussi bien que vous, quand il attendrit Pluton et compagnie. Vous trouverez certainement autant d'*Euridices* que vous en désirerez. Nos belles dames viennent de vous applaudir de leurs blanches mains, et je vous félicite en leur nom. Accueillez, je vous prie, leur ambassadeur, et accordez à la plus belle la faveur de diner demain chez elle. Madame de Lorency vous y invite par ma voix, et je suis heureux de ce message auprès de vous. Permettez aussi au messenger d'espérer que vous ne vous refuserez pas à ses avances empressées. Je me pique d'être bon musicien, et je serai flatté de m'exercer avec vous. Nous autres exilés du ciel parisien, nous ne devons négliger aucune occasion de nous retremper dans l'atmosphère du goût et du génie, dont les artistes sont les missionnaires. Le bel état que le vôtre, monsieur ! C'est

la seule, la véritable noblesse. La mienne me fait pitié, et je me refuse à en reconnaître une autre que celle des talents. Il y a bien aussi celle de la beauté, mais la vôtre lui est encore supérieure.

Charles ne pouvait répondre que très poliment à des paroles flatteuses jusqu'à l'exagération. Il accepta l'invitation, et alla de suite en remercier la comtesse, à sa loge.

Madame de Lorency avait à peine trente-quatre ans, et sa beauté n'avait rien perdu de son éclat. Remarquable surtout par une expression de douceur et de bonté incomparable, elle était fort aimée à Montpellier, mais par des motifs tout différents de ceux qui avaient fait adopter le brillant colonel. Celui-ci était étourdissant de gaîté, de saillies ; la belle comtesse était essentiellement inoffensive, et n'avait que d'obligean-

tes paroles, même pour les gens qui lui inspiraient le moins de sympathie. On ne pouvait ou n'osait mal parler d'elle : la médisance se taisait ou n'insistait pas sur son compte. On avait dit bien bas que peut-être un beau général espagnol s'en était fait aimer du vivant de M. de Lorency, et que sa fille ressemblait étonnamment au noble duc de Las Frias ; on disait encore que M. de Luxeuil compromettait l'aimable femme par ses indiscrétions ; mais la comtesse remplissait si exactement ces devoirs de société, qui sont ce qu'on exige des indifférents ; elle trouvait moyen de vivre si bien avec son curé ; son oncle l'évêque l'aimait si tendrement ; elle rendait de si bons soins à la vieille baronne, sa mère ; elle satisfaisait si rationnellement aux convenances, en faisant élever sa fille dans la première maison d'éducation de Paris ; elle tenait son hôtel

avec tant de magnificence ; son château était un séjour si agréable, que toute l'aristocratie s'accordait pour laisser la belle comtesse disposer à son gré de sa personne.

Le monde aurait trop à faire s'il devait entrer dans ces détails d'intérieur, où rien d'ailleurs ne saurait être authentique et certain. Le veuvage a ses privilèges reconnus, et la liberté individuelle est tout ce qu'il y a de plus respectable. A quoi servirait d'avoir un beau nom, une grande fortune !

Sous ce dernier rapport, la comtesse était encore dans son droit. La fortune de sa fille était immense, et elle en avait l'usufruit légal jusqu'à ce que la belle Élise eut atteint l'âge de dix-huit ans. A la vérité, Élise touchait à ce terme, fixé par elle-même, pour sa sortie de la maison des *Dames an-*

glaises, où elle se plaisait, où elle était adorée.

On s'inquiétait à Montpellier du retour de la jeune comtesse. On ne voyait aucun parti qui pût prétendre à sa main, dans toute la province. « Quelque grand d'Espagne viendra nous l'enlever, disaient les mauvaises langues, pour la rendre à sa patrie originelle. On la dit fière, majestueuse, d'une beauté toute solennelle et quasi royale.... Eh bien ! qu'elle s'en retourne par delà les Pyrénées. »

Charles, toujours modeste, sans gauche-rie, parfaitement accueilli chez la comtesse, y sut plaire autant par son esprit que par son talent. La première impression, si décisive en tout, lui fut entièrement favorable. C'était à qui des plus grandes dames chanterait avec lui ou s'en ferait accompagner.

Le colonel en était particulièrement en-
goué. Il lui parlait avec un abandon, ou
plutôt avec une indiscretion singulière. Il
aurait perfectionné l'éducation commencée
par madame de Luciennes, si Charles avait
eu les dispositions d'un roué; mais, loin de
là, en quittant Luxeuil, il allait donner une
longue leçon de harpe à Clarisse, sans autre
pensée que de la faire artiste.

— Vous devez penser que je vous fais ma
cour, lui disait le colonel après un déjeuner
splendide, fait en tête-à-tête.

— Je ne vois pas la moindre raison pour
cela, répondait Charles : je ne suis pas une
jolie femme, et vous ne sauriez avoir besoin
de mes services. Si, par merveille, je pou-
vais vous être agréable, n'hésitez pas à par-
ler, à ordonner : je dois être tout à vos or-
dres, et j'y suis.

— La musique est la reine naturelle du

monde. L'harmonie, c'est-à-dire l'accord de plusieurs êtres, comme de plusieurs instruments entre eux, est quelque chose de surhumain.

« On parle de l'harmonie des puissances de l'Europe, cela ne nous regarde pas directement, et je laisse faire. Parfois j'ai goûté l'harmonie du canon, et à défaut de l'artillerie impériale, dont je regrette de n'avoir pas connu le ton, j'ai entendu avec plaisir celle de la Restauration au Trocadéro, et voire même celle de la révolution de juillet aux deux expéditions de Constantine. Mais je ne fais ici une invocation qu'à l'harmonie que vous pouvez établir à vous seul. Votre harpe est celle de David : elle doit faire crouler des obstacles, au premier aspect insurmontables, de même que celle du saint roi faisait tomber les murs, les remparts des forteresses. Vous ne savez pas

l'empire d'une sonate, la force d'un air varié, et je ne veux pas vous le dire entièrement, en raison du danger possible pour moi-même. J'ai maint exemple d'élèves, qui ont vaincu, surpassé leurs maîtres. J'ai bien été tenté de vous demander un service, comme on s'en rend mille dans le monde, service qui ne se refuse jamais, par l'excellente raison que le bénéfice le plus clair, le plus actuel, est pour celui qui oblige ; mais j'en viens à avoir des scrupules, moi qui ne savais pas ce que c'est, moi qui professais qu'il faut marcher à ses fins par la ligne la plus courte. Je vieillis... L'entreprise, à la vérité, est vaste, gigantesque ; le but à atteindre est infini, le succès me rendrait fou. Je n'ose m'y lancer seul, et vous seul aussi pouvez m'y aider, en raison d'une circonstance particulière.

— Eh ! parlez, monsieur le colonel. Il s'agit

donc de votre fortune, tout au moins ?

— Oui, mon ami, il s'agit d'une fortune épouvantable, que je voudrais faire mienne par le moyen le plus légitime du monde. Elise de Lorency, ou de *Las Frias*, si vous voulez, d'après la chronique, est arrivée hier à Montpellier. La voilà sortie de pension avec une magnifique éducation, une beauté merveilleuse, et l'orgueil inséparable d'une haute naissance. Elle est forte de la tendresse de son aïeule, la vieille baronne ; la comtesse et moi, nous sommes quelque peu tremblants devant elle, soit par le sentiment commun de nos fautes quelconques, soit uniquement parce que madame de Lorency ne s'est pas astreinte seulement aux exigences maternelles, et que moi-même je nourrisse au fond du cœur quelques bonnes ou mauvaises pensées, tout est relatif, qui me mettent mal à l'aise avec la fille et la

mère. Il faudrait donc établir ou rétablir l'harmonie...

— Je vous en demande pardon, dit Charles en éclatant de rire, vous n'êtes pas clair le moins du monde, monsieur le colonel.

— C'est possible, je ne dis pas non; l'affaire est fort compliquée; mais ne m'avez-vous pas dit que vous étiez avocat?

— Ce n'est pas une raison pour que j'aie l'intelligence plus facile.

— Bref, ces dames s'établissent au château de la comtesse, aux portes de la ville, à une lieue à peine. Il faut que vous vous y établissiez avec nous. Vous viendrez à Montpellier quand il vous plaira, dix voitures seront à vos ordres; vous aurez belle et nombreuse compagnie; ne craignez pas l'ennui. En retour, aidez-nous à tenir la reine Élise en belle humeur. Je ne redoute

rien tant que de voir cette majesté froncer le sourcil. Or, sa hauteesse, il m'est impossible de dire : Élise ou Mademoiselle de Lorency tout court, sa hauteesse, sa grandeur, tout ce que vous voudrez enfin, excepté une jeune fille de dix-huit ans ; sa *Majesté*, dis-je, est une harpiste distinguée, passionnée. Il faut l'entendre sur ce chapitre !... Nous lui avons vanté vos talents, et elle nous a signifié qu'elle voulait en juger ce soir même. Je vous proposerai de vous placer seul dans le petit salon, de manière à n'être pas troublé, bouleversé, abattu, confondu, annihilé par le regard de son *Altessè*. Puisque je ne saurais le supporter, moi qui me pique d'avoir vu la guerre d'amour sous toutes ses faces, sans forfanterie ; moi qui ai remporté plus de victoires dans cette carrière que Napoléon lui-même sur les champs de bataille, il est probable que vous aurez la

fièvre au seul aspect de la déesse, vous quasi conscrit, presque à vos premières armes, sans doute.

— Mon cher colonel, mon dévoûment pour vous me donnera du courage, et je jure de ne pas fléchir. Je ne suis pas aussi novice que je vous semble, j'ai même rencontré de rudes adversaires; j'ai lu d'ailleurs dans l'histoire de l'Empire que des conscrits avaient enlevé les redoutés les plus formidables, à leur première apparition au champ d'honneur. Je veux, à mon tour, vaincre ou succomber dans cette campagne, j'y mets ma gloire. Voyons : que désirez-vous? je me sens capable de tout pour *sa Majesté*; que dis-je! pour vos intérêts.

— Bravo! le docteur m'a bien dit que vous aviez du feu, de l'ardeur, qu'il ne fallait qu'une occasion digne de vous... Eh bien, mon ami, je voudrais épouser Élise.

— Vous voulez!... c'est le sujet du drame que l'on jouait hier au théâtre, *la Mère et la Fille*, sujet éminemment moral, disait-on près de moi... Je n'ai peut-être pas tout compris.

— Cela se voit tous les jours, mon cher Amphion, cela est passé dans nos mœurs. Le petit train, si fou, si aimable, du monde galant, est absolument sans importance. Ce sont de légères chaînes de fleurs, que l'on peut réciproquement rompre à volonté. On peut, on doit même vivre ainsi jusqu'à trente ans...

— C'est aussi la manière de voir de mon oncle.

— Monsieur votre oncle est un homme d'esprit, qui connaît et juge bien l'état social. On doit, dis-je, vivre ainsi, tout en regardant autour de soi, et si l'on découvre une occasion de se faire une brillante posi-

tion, de se fixer dans la vie, on laisse le plaisir pour la fortune.

— Il en faut donc beaucoup de fortune?

— Oui, mon cher, après trente ans. Jusque-là on peut à peu-près s'en passer, et l'état, la profession d'homme aimable, a bien ses agréments. On est aimé, et l'on trompe les anciens trompeurs, les vieux roués; on leur joue mille tours pendables, et les plus forts, les plus noirs sont les meilleurs; on a toujours les rieurs de son côté.

— Mais les procédés, l'honneur...

— Rien de semblable, nulle obligation en cette matière: cela est reconnu, passé en jurisprudence mondaine. Je n'ai pas respecté la femme de mon meilleur ami; j'étais dans mon droit, puisque j'étais aimé. Qu'importe, en effet? Je vois dans chaque

salon vingt femmes que j'ai aimées, et je n'en ai que des souvenirs si confus, que je ne pourrais rien préciser de mes rapports les plus intimes.

— Madame la comtesse vous aime de toute son âme.

— Oui, cela est dans sa nature, et il paraît qu'elle n'a pas moins aimé M. de *Las Frias*. Ce premier amour, car le conjugal ne saurait compter, ce premier amour devait même être le meilleur, puisqu'elle n'avait alors que seize ans. On est précoce dans cette famille; on cite encore à cet égard la vieille baronne, sa mère...

— Les procédés, je le répète...

— J'en ai, mon cher; j'en veux avoir, en combler la comtesse. C'est pourquoi j'implore votre aide, votre appui. Vous allez avoir seul du crédit auprès de *Son Altesse*; elle va subir votre joug musical. Elle

ne manque pas du tout de mérite comme harpiste; elle se lance hardiment dans la difficulté; mais, au moindre faux pas, ou si une corde se brise, la tête se perd, et elle abandonne tout. Vous, au contraire, vous avez l'aplomb du professorat. Votre sang-froid dominera la fougue andalouse... *Sa Majesté* n'a rien de sa mère... Eh bien! vous ferez mon éloge, vous me ferez valoir quand je chanterai, quand je dirai, comme souvent, un mot neuf ou spirituel. J'avais pensé à me mettre à la harpe, mais le mécanisme en est assez difficile, et j'aurais peut-être la main un peu raide. Nous verrons.

— La comtesse?...

— J'avais pensé à vous engager à lui faire la cour; mais c'est un moyen usé, indigne de moi; je me fais fort du consentement de madame de Lorency. Il n'y a de

difficulté réelle, redoutable, que de la part de la reine Élise ; c'est là qu'il faut diriger toutes nos batteries musicales, artistiques. A ce soir donc, et disposez-vous à la vie de château.

Charles ne s'y refusait nullement et loin de là. Le colonel l'avait tant entretenu de la beauté d'Élise, qu'il brûlait d'en juger par lui-même, qu'il n'était que trop enclin à la trouver charmante.

Il avait fini par oublier Gabrielle, dont la fuite lui était restée inexplicable ; madame de Luciennes s'absorbait dans l'amour maternel ; Ernestine et Lucette se consolaient ainsi ou autrement ; Ida ne s'était que peu offensée de son refus de la suivre dans sa course européenne ; Mélite Perrier, vieillie, fatiguée, était venue tomber au théâtre de Montpellier et avait été heureuse de recevoir six cents francs de la main de celui de

qui elle avait eu le premier amour, pour aller tenter la fortune sur une autre scène.

Elle avait remercié Charles à sa manière, à son départ.

— Reconnaiss-tu, mon ami, lui avait-elle dit, que j'ai eu raison de ne pas t'épouser, il y a six ans, à Bruxelles?

— Non, ma belle Méлите; je ne saurais t'accorder que notre séparation ait été un bonheur pour moi.

— Merci, mon ami, de ta galanterie, plus encore que de ton or, que j'accepte toutefois sans hésiter, parce que je connais ton cœur; mais mon traître de miroir est plus véridique que toi. L'avenir me rit moins, s'il ne m'inquiète.

— C'est modestie mal placée de ta part; adresse-toi en tout cas à ton ancien ami; tu as failli me faire mourir à la peine ou

de la peine d'amour, mais tu étais adorable; tu as séduit mon vieil oncle lui-même. C'est chez lui, à Grenoble, que tu me retrouveras à l'occasion. La vie artistique m'est sans doute encore enivrante ici, mais la fièvre continue est dangereuse, quoi qu'on en ait. Je dirais volontiers comme toi : mon avenir se rétrécit.

Charles avait réduit sa fortune d'un tiers dans son voyage avec Ida, et par l'achat de sa garde-robe de théâtre; son séjour à Nice lui avait coûté fort cher, et il dépensait toujours beaucoup plus qu'il ne gagnait à Montpellier. Il avait donné une belle harpe à Clarisse, à son établissement du Sacré-Cœur; il craignait parfois les investigations pécuniaires de M. de Surval, à sa rentrée au sein de sa famille.

— Mon portefeuille se vide insensiblement, disait-il à Guébin.

— Cela prouve, à la fois, ton bon cœur et l'invasion de la sagesse ; tu t'es refusé à une nouvelle fugue avec Ida, répondit le docteur, et c'est un trait digne de Caton, sans compter que tu es en train de faire une religieuse de Clarisse, la... harpiste. Ne crains pas de manquer d'argent, mon ami ; si Alfred de Ruillé t'arrache ton dernier billet de banque, pour faire danser Adèle à Madrid, en escomptant la succession de M. de Saint-Aubin, tu me vendras ton fils. J'y tiens par continuation, à cet enfant, dont je suis bien incontestablement le premier ami, puisque je l'ai reçu du sein maternel, alors fort agité d'un fait toxicologique tout récent.

— Eh ! tu es monomane de toxicologie... Je ne sais pas bien comment je pourrais établir mes droits paternels à l'égard de ces belles dames, et je te les céderais, que tu

n'en pourrais, je crois, obtenir livraison. Mathilde m'écrit que sa tante m'arracherait les yeux, et qu'elle-même en vient à dire comme madame de Luciennes.

— Cela promet. Notre ami Jules avait raison : les anges deviennent des démons en vieillissant. Milton explique cela dans son *Paradis perdu*... A propos de Jules, il se félicite de son mariage avec Florestine ; Fouilleul n'est pas moins heureux avec sa Bretonne, et voilà Marie Jollivet qui s'établit aussi à Rouen. Il n'y a plus que nous de célibataires de notre petite troupe à huit, et je jure, pour ma part... à moins que les intérêts d'Emile...

— Moi, je ne jure de rien. Je me surprends l'amour au cœur pour une femme que je n'ai jamais vue. Oh ! c'est un amour royal, une *Majesté*!...

— J'avais bien prévu que ton cœur se remettrait en campagne.

— Oui, je suis fort disposé à battre la campagne, puisque j'aime sur parole.

— Cela a quelque chose de romantique. Pour aimer fort et longtemps, retarde l'entrevue le plus que tu pourras.

— Non, parbleu ! je brûle d'extrava-
guer.

XXXIII

« Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
» C'est un accord charmant, bientôt fait que le nôtre.
» La langue, en peu de mots, en exprime beaucoup ;
» Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup,
» Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
» Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent. »

(P. CORNEILLE.)

On attendait Charles avec impatience chez madame de Lorency. Il salua la comtesse, puis sa fille assise à ses côtés ; il rencontra le regard d'Élise.

— Ah ! se dit-il, en s'inclinant une seconde fois involontairement devant la jeune comtesse, elle est réellement bien belle !

— Au fait, dit le colonel, mademoiselle *sa Majesté*, ajouta-t-il tout bas, désire jouer ce duo avec vous. Aux armes.

Charles s'empessa d'approcher, d'accorder les deux harpes. Le duo était fort joli, très brillant, surtout pour la première partie, dont naturellement Élise se chargeait. L'artiste était heureux de son rôle secondaire et se tenait sans affectation à distance, s'effaçant, se bornant à accompagner.

Le colonel avait bien défini la manière de la jeune comtesse. Elle jouait un peu à l'étourdie, sans tenir complètement compte de la mesure, se dépitant à la moindre erreur, tyrannisant parfois son instrument. Charles souffrait lui-même des petites fautes qui désolaient Élise, et les couvrait avec un art merveilleux. Deux cordes se brisèrent à la harpe de la belle comtesse, et celle-ci s'arrêtait désespérée. « Veuillez continuer, » disait Charles, en lui passant la sienne avec tant de rapidité que l'harmonie était à peine interrompue.

Bientôt les cordes étaient replacées, il reprenait à accompagner avec la même abnégation, et Élise ne s'emportait plus.

— Voici la meilleure, la plus profitable leçon que j'aie jamais reçue, lui dit-elle en se levant et en lui présentant spontanément la main, pour qu'il la reconduisît près de sa mère.

— Ne parlez pas de leçon, mademoiselle, nul ne saurait avoir la prétention de vous en donner. Jamais la harpe ne résonna plus harmonieusement que sous votre main.

— Merci, reprit-elle avec un sourire charmant.

Il y avait peu de monde chez la comtesse, on était en petit comité, les intimes seuls avaient été appelés à fêter l'arrivée de la fille de la maison.

Madame de Lorency se plaça au piano pour faire danser.

Le colonel invitait Élise pour la contredanse.

— Non, dit la jeune comtesse, ce sera, si vous voulez, la prochaine; je danse celle-ci avec *mon maître*. Vous ne me refuserez pas, n'est-il pas vrai? dit-elle à Charles.

— Je m'en garderai bien, répondit l'artiste, ah! c'est trop de bonheur.

Charles savait trop bien vivre pour abuser d'une faveur qui l'étonnait lui-même.

Il parla musique et laissa le plus souvent l'initiative à sa belle partner.

Le bouquet d'Élise tomba vers la fin de la contredanse; Charles le releva avec vivacité pour le lui rendre.

— Je sens que je devrais me mettre à genoux, lui dit-il à demi-voix, mais je n'ose, je crains de mal faire, de vous blesser

en quoi que ce soit, et j'aimerais mieux mourir.

— Vous n'avez rien de semblable à redouter, répondit-elle.

— Eh bien ! dit le colonel triomphant, prenant Charles sous le bras, et l'emmenant au jardin ; je l'avais prévu, prédit, vous voilà tout puissant auprès de *sa Majesté*.

— Je n'ai jamais rien vu de plus beau, reprit Charles, et j'ajouterai que je n'ai jamais été l'objet de procédés plus polis et plus obligeants. Où donc aviez-vous vu que la jeune comtesse était fière, hautaine, d'humeur difficile ?

— Sa conduite, ce soir, est sans importance et ne prouve rien.

— Comment ! comment !

— Allons, que l'orgueil artistique ne se gendarme pas, personne plus que moi, vous le savez, n'estime, n'honore les talents ;

je veux dire simplement que la noble demoiselle peut se permettre à votre égard des manières familières, qui seraient déplacées avec tout autre. Il est clair que vous ne prétendez pas épouser ses cinq cent mille francs de revenu.

— Je ne dis pas...

— Vous n'êtes donc auprès d'elle que mon homme d'affaires. Vous tenez mes intérêts, vous parlez pour moi, et si je ne connaissais votre susceptibilité, je vous promettrais un magnifique cadeau de noce.

— Adieu, colonel.

— Je ne vous laisserai pas vous retirer; soyez assez bon pour accompagner madame de Lorency. La voilà au piano, jouez de la harpe avec elle, c'est une harmonie délicieuse; faites grand bruit. J'ai vu la comtesse s'inquiéter de mes assiduités auprès de sa fille, et cependant, je dois le

dire, Élise m'écoute à peine; vous venez de voir avec quel sans-çon elle me traite. Elle m'a refusé la première contredanse pour aller vous l'offrir!

Charles remarqua en effet l'inquiétude de madame de Lorency, et il en souffrit. Il s'assit près d'elle, et, pour la distraire, il l'engagea à commencer la contredanse, et l'accompagna de fantaisie avec un talent remarquable.

Élise regardait incessamment du côté de l'orchestre, ne prêtant aucune attention aux galanteries du colonel. La contredanse terminée, elle accourut au piano.

— Valsez avec ma mère, dit-elle en passant à Charles, et elle joua de suite une valse.

Charles s'empressa d'inviter la comtesse, qui accepta machinalement, encore émue, agitée.

Élise donnait des ordres ou autant vaut, à l'artiste le plus naturellement du monde, comme si elle l'avait connu depuis longtemps, comme s'il ne pouvait penser à s'y refuser. Charles n'hésitait nullement aussi à céder à l'impulsion. Le despotisme le plus absolu d'une femme jeune et belle est le plus légitime, le plus irrésistible.

Charles encouragea Élise à accompagner le piano sur la harpe, comme il avait fait, et lui donna quelques instructions, qu'elle saisit parfaitement.

— C'est un jeu, lui dit-il, vous allez l'éprouver, livrez-vous à vos inspirations, en partant de ces thèmes tout faciles.

La jeune comtesse y prit un plaisir infini, et fit merveilles : aussi reçut-elle des compliments de tous ; elle était heureuse, flattée.

— Voilà une de mes plus agréables soi-

rées, et c'est à vous que je la dois, dit-elle au jeune artiste. Vous m'en accorderez d'autres semblables, n'est-ce pas ?

— Qui ne serait à vos ordres, à vos pieds !

Il se retirait, le cœur tout plein de l'image d'Élise, fort disposé à extravaguer, comme il en avait prévenu son ami.

— Bonsoir, monsieur Charles, lui dit une femme de cinquante ans, aux vêtements étranges, avec un accent particulier.

Charles la regarda, surpris, et remarqua son regard, à la fois énergique et bienveillant. C'était la première fois qu'il apercevait cette femme chez la comtesse.

— Vous ne connaissez pas encore la vieille Inès, la fidèle nourrice, la gouvernante dévouée d'Élise, continua la matrone ; mais nous sommes appelés à nous voir souvent, et il faudra bien que vous

m'aimiez, car vous me plaisez, et je sens que je vous aimerai.

— J'accepte le pacte d'alliance, répondit gaîment l'artiste, en tendant la main à la vieille andalouse; je conçois et j'approuve fort le dévouement et la fidélité à la jeune comtesse. Elle peut compter dès ce soir sur un féal serviteur de plus.

— J'en étais sûre, reprit Inès, il y a des physionomies sur lesquelles la destinée entière d'un noble cœur est écrite, et je m'y retrouve, m'y reconnais à la première vue.

Adieu, *mon fils*.

— Adieu, *ma mère*, dit Charles en s'éloignant de plus en plus pensif.

XXXIV

- Woman, lovely woman ! Angels are painted fair
- To look like you. •

(EPIQUE.)

La richesse est douce, heureux sont ses favoris ; leur premier privilège est de faire le bien, de soulager l'infortune. Ils en possèdent encore tant d'autres dont ils jouissent très personnellement, et qui sont dignes d'envie. L'élégance intérieure d'une grande maison, cet ordre parfait qui y règne, cette propreté exquise répandent un charme sur l'existence. On veut continuer à vivre ainsi lorsqu'on en a une fois goûté, et ce besoin très réel justifie, s'il se peut, tant de faits choquants ou étranges. Le riche se passerait plus difficilement de fortune que le pauvre ne se passe d'ai-

sance. Celui-ci souffre peu ou moins, puisqu'il n'a jamais joui.

C'était particulièrement à son château d'Aiguebelle que madame de Lorency, vivait et recevait magnifiquement. Née à Paris et ayant passé sa jeunesse en Angleterre, elle avait comparé, choisi le bon, le beau, le confortable, et son train de maison était ce qu'on peut voir de plus noble et de plus distingué.

Elle était restée neuve trop jeune pour savoir qu'elle était peu riche par elle-même, et la fatalité voulut que le subrogé-tuteur d'Élise fût un homme du monde, frivole, insouciant, qui ne tint nullement les intérêts de la mineure. La vieille baronne, l'aïeule maternelle d'Élise, était elle-même d'une extrême faiblesse.

Madame de Lorency aimait tellement sa fille, qu'elle eût prodigué pour elle ses biens

particuliers. Par la même raison, elle n'avait pas compté avec le patrimoine d'Élise : elle avait dépensé tout au moins leurs revenus communs.

Jusqu'au retour de la jeune comtesse, le colonel n'avait nullement pensé à faire quelques observations à madame de Lorency sur ce sujet délicat. Il se douta de la vérité, et s'en assura, lorsqu'il lui vint à l'esprit de se fixer enfin, ainsi qu'il prétendait qu'un joli homme en devait toujours saisir l'occasion. Il se garda bien de prévenir la comtesse que peut-être elle allait trop loin : il était de son intérêt que la comtesse continuât, qu'elle se compromît. La comptabilité une fois compliquée d'un passif, madame de Lorencyne pourrait s'y reconnaître, s'effraierait d'avoir des comptes à rendre, ou du moins n'en voudrait rendre qu'à un ami.

Luxeuil excita donc la comtesse à ne rien épargner pour recevoir à son château avec un luxe tout royal. Les invitations furent doublées, et les fêtes s'y multiplièrent.

Le colonel organisa des parties de chasse pour chaque jour, et les dames s'ingéniaient pour des courses de chevaux, des danses champêtres, des concerts, des sérénades. La jeune comtesse voulut jouer la comédie. Elle choisit *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, de Marivaux, et en distribua les rôles elle-même à ses plus intimes. Elle donna *Dorante* à Charles, *Mario* au colonel, et se réserva *Silvia*.

Luxeuil, railleur aimable, toujours riant et rieur, fut enchanté de son lot; il était dans son élément. Le rôle de *Mario* est d'ailleurs peu long, peu difficile, et le marquis mit de l'amour-propre à le bien apprendre.

Guébin était le médecin du château, invité-né de toutes les fêtes, ami, patron de Charles. Elise exigea qu'il se chargeât du rôle d'*Orgon*.

— La jeune comtesse ne se doute pas, dit-il à Charles, qu'elle nous place là sur un terrain qui nous est familier, qui a même nos prédilections. L'année que nous avons passée ensemble au théâtre est bien certainement la plus belle de mon existence, et il y a plus de la faute des Nantais que de la mienne, si je n'ai pas prolongé la carrière. Je m'y reporte souvent par la pensée. Chaque esprit a sa marotte, chaque homme, je crois, sa vie imaginaire, et, depuis que j'ai reconnu que la vie réelle ou ne valait rien, ou était trop sotte et trop difficile pour ma faillibilité, j'en suis venu à me jeter dans les rêves, dans les nuages. Je le fais sans efforts, presque à volonté, et j'ai parfois beau-

coup de peine à m'en sortir. Il m'est arrivé de répéter en moi-même la scène des médecins dans *M. de Pourceaugnac*, pendant une grave consultation, où mes doctes confrères dissertaient à l'envi sur les différentes maladies qui affectent le cerveau des hommes de cabinet. Hier, je tins un quart d'heure le bras de la duchesse de Lucenay, dont, à la vérité, la peau est extrêmement fine et douce; l'on me croyait absorbé à compter les pulsations de ses artères, et je disais *in petto* la scène du *Distrain* entre Lisette et Carlin, au second acte.... A propos, sais-tu que tu joues ici gros jeu? Tu vas être charmant dans ce rôle adorable de *Dorante*; mais la *Silvia* est plus adorable encore. Madame de Lorency n'y a donc pas pensé! Le théâtre développe trop l'esprit et le cœur d'une fille de dix-huit ans. Cela s'appelle jouer avec le feu. La jeune

comtesse est une *Silvia*, comme on n'en a jamais vu sur les planches, fût-ce aux théâtres royaux; tous les spectateurs auront pour elle les yeux de son *Dorante*; mais si elle-même allait éprouver ce que les femmes savent si habilement feindre.....

— Bon! dit Charles avec vivacité, pour qui donc?

— Eh! mais pour son *Dorante*.

— Cela n'est pas possible.

— Nous sommes, dit-on, dans le siècle des merveilles.

— Pas de ce genre-là. Va, mon ami, le danger n'est que pour moi. Le marquis de Luxeuil m'a ainsi jeté dans une sorte de familiarité, contre laquelle je dois, je le sens, être en garde. Ce qu'il appelle une majesté hautaine, orgueilleuse de sa naissance et de sa fortune, n'a de la royauté qu'une beauté admirable et un esprit charmant. Je ne

connais pas une bonté plus parfaite, une plus grande égalité d'humeur, avec une éducation plus régulière et mieux entendue. Sa tendresse filiale est un culte !... Mes rêves, mes souvenirs ne m'ont présenté, ne m'offrent rien de comparable. Ah ! pourquoi a-t-elle une fortune si considérable ! Pourquoi ne suis-je pas digne d'elle par ma naissance !

— Laisse-moi te tâter le pouls, dit Guébin en lui saisissant le bras. Bravo ! mon ami, la fièvre t'est revenue, tu sens de nouveau la vie, et cela est nécessaire, indispensable à ton âge. Fou que tu es ! Que regretteras-tu, bourgeois ou gentilhomme, riche ou pauvre, si tu es aimé ! Ne seras-tu pas fier, au contraire, et doublement, de tout devoir à ton mérite et à ta jeunesse ? Je ne veux faire de toi ni un fat ni un fanfaron, mais tu vaux mieux que toute cette

niaise aristocratie. Tu as déjà vu la vie sous maints rapports sérieux, et tu es appelé à rentrer dans une position tout honorable, que ton oncle te ménage dans sa bonté paternelle. Tu seras, sois-en sûr, à sa hauteur. J'étais content de toi comme de moi-même, en voyant le rang que nous tenions tous les deux dans le salon, il y a quelques instants. Nous ne parlons pas trop haut, mais nous sommes au diapason de tous, et chacun nous vient, nous recherche, a besoin de nous. Je me suis arraché pour cinq minutes à mon monde idéal, j'ai aperçu la noble et riche héritière les yeux fixés sur toi : je ne me suis pas trompé, elle te comparait certainement avec ton entourage, avec ce fou de Luxeuil lui-même, et elle était rayonnante, parce qu'elle te reconnaissait supérieur à tous. Il lui est échappé un soupir ; puis elle a fait un geste que je ne saurais

interpréter avec certitude.... Charles, si tu le voulais fortement, cette jeune comtesse là serait bientôt madame de Surval. Quel triomphe! quelle gloire pour les arts!

— La Rochefoucault a raison « tout homme est égoïste. » Je suis heureux, mon cher Guébin, de te voir plus fou que moi. Ah! pauvres malades! qui se douterait jamais que l'oracle de la science médicale à Montpellier répète des scènes de Molière et de Regnard, en faisant semblant de réfléchir sur *ce dont est cas*, et en convient à huis-clos avec son ami.

— Beau sujet d'étonnement, écolier que tu es! Le juge bâille, dort à l'audience ou rêve partie de chasse; l'avocat divague machinalement sur le procès qui l'ennuie, et aspire au moment du rendez-vous que lui a donné la maîtresse du président; le professeur, endoctrinant ses marmots, se dit

qu'il fait le plus sot métier du monde et qu'il mériterait d'être flagellé par les enfants qu'il assomme ; nul n'est content de son présent, et n'est où il devrait ou voudrait être ; le plus grave sujet ne saurait nous absorber entièrement un quart-d'heure. Notre saint évêque, l'homme le plus pieux de la chrétienté, s'est confessé à moi qu'il ne pouvait prier Dieu dix minutes de suite sans distraction ; je me surprends à maudire mes maîtresses, dès leur premier rendez-vous, pour peu qu'il se prolonge. L'esprit humain est essentiellement inconstant, frivole, et le bonheur n'existe qu'en perspective ; il s'éloigne, au fur et à mesure que nous en approchons ; il disparaît ou nous succombons à la peine quand nous touchons au but. Tu te récries encore, parce que tu as peu vu ; il t'aurait fallu épouser madame de Luciennes pour expérimenter en

grand, pour connaître à fond jusqu'où la misère ou la patience humaine peuvent aller; son amour t'en a déjà appris quelque chose. Maintenant c'est à Élise que tu aspirer, car la vie se passe ainsi, d'ambition en ambition, d'amour en amour. Tu me diras si ton premier tête-à-tête t'a donné le ciel que tu rêves.

— Tais-toi, tu blasphèmes.

— Eh! tu suis, je crois, le précepte d'Ovide, et cela prouve que tu progresses : tu as fait alliance avec son infernale gouvernante.

— Oui, nous sommes amis.

— Oh bien! tu peux la laisser faire, Elise est à toi. C'est cette mégère qui a perdu madame de Lorency.

— Perdue! ah! j'en jure, nul ne perdra Élise! Je suis sans doute ici pour compléter sous tes auspices, ce que mon oncle appelle

mon éducation ; mais je me refuse, quoi que j'aie déjà éprouvé, à connaître le mauvais côté du monde, comme tu sais, et je retournerais de suite à Grenoble, si je n'étais retenu à Montpellier par un charme, mille fois préférable à ton scepticisme.

— Oui, j'ai tort. Il existe en effet un charme réel, celui de la jeunesse et de l'amour. C'est celui-là que tu éprouves, et je veux que tu le conserves le plus longtemps possible, pour ton bonheur et celui d'Élise... Mais j'entends résonner la harpe de la jeune comtesse. On te cherche, on t'appelle. Alons, à ton poste, jouis en paix de ces beaux jours : chante, danse, fais de la musique. Moi, je retourne à la ville passer la nuit près d'un père de famille qui faisait vivre cinq enfants de son travail, et que rien, je crois, ne saurait rendre à la santé. N'est-ce pas le cas de m'efforcer de penser à autre

chose? Je vais m'occuper de mon rôle d'*Orgon*. J'ai oublié cette sottise de *Marivaux*.... Adieu, heureux *Dorante*, j'en suis aux pères nobles, et toi toujours aux amoureux : de là la différence de nos sentiments et de notre langage. C'est l'histoire du passé et du présent; je vieillis, moi.

Élise exerçait sur Charles l'empire le plus absolu; son premier regard était un reproche s'il se faisait attendre un seul instant, ce qui arrivait bien rarement. D'un coup d'œil aussi, elle lui donnait un ordre ou lui exprimait un désir, et tout était exécuté, saisi avec intelligence et vivacité; elle l'aurait fait se jeter à l'eau, au feu, au moindre signe, que lui seul aurait aperçu et compris. Un sourire bien doux, charmant, était la récompense de Charles.

Les répétitions de la pièce de *Marivaux* furent une suite de moments délicieux pour

les deux jeunes gens. Chacun sait que, dans une comédie de société, les répétitions sont plus agréables pour les acteurs que la représentation même. Il y règne forcément une familiarité, un laisser-aller dangereux, et contre lesquels la présence des parents est impuissante ; il est absurde à une mère d'exposer sa fille à un péril aussi certain, cela est désormais reconnu et consacré.

On n'est pas d'accord sur les qualités nécessaires pour faire un grand, un bon comédien. On prétend que l'esprit et l'éducation ne sont nullement indispensables au théâtre, et l'on cite mille exemples à l'appui de cette assertion. Un heureux naturel, un ensemble agréable, seraient désirables avant tout. Molé, Clairval, Fleury, n'avaient aucune éducation, et leur esprit n'était point remarquable ; Elleviou était bien né et avait fait quelques études ; mais c'était

surtout par la bonne grâce de sa personne , par sa jeunesse et sa distinction sans apprêt qu'il brillait. Il prit tout au plus quelques leçons de madame Dugazon, à ses débuts, et son succès fut subit, spontané; constant. Celui de Molé, de Clairval et de Fleury, particulièrement fut gradué et acheté par de longues épreuves. On naît comédien agréable, charmant comme Elleviou, sans travail, sans efforts; on devient habile et grand comédien comme Talma, comme Rachel, qui, toutefois, ont réuni le bonheur de l'inspiration à la profondeur de l'étude.

La jeune comtesse était prodigieuse de distinction, sans aucune espèce d'afféterie.

Le docteur et Charles, causant avec elle de la manière générale de jouer la comédie, lui avaient dit de ne pas penser à son rôle, de le *débiter*, de le jouer, comme si la prose, plus ou moins naturelle, de Mari-

vaux était la sienne, articulant, accentuant aussi bien, mais pas plus qu'elle ne le faisait dans le monde, et de se mouvoir ou gesticuler, ni plus ni moins aussi qu'elle ne faisait dans son salon.

— C'est ainsi que j'avais pensé, dit-elle, et cela doit être possible, même sans difficulté.

Elle fit ainsi en effet dès la première répétition. Guébin y ajouta les conseils de son expérience, pour les entrées, les sorties et quelques jeux de scène, et Élise saisit et comprit avec intelligence.

Charles était lui-même de l'école d'Élise. Il fit comme elle, et leurs quatre scènes principales eurent un ensemble qui se voit rarement au théâtre.

Le marquis joua de bonne compagnie, portant le mieux du monde l'habit habillé; Lisette et Pasquin furent plaisants sans

mauvaises charges, et le docteur fut parfait de bonhomie dans son rôle de père.

Guébin était réellement plus enthousiasmé que les spectateurs eux-mêmes, qui cependant seraient tous tombés volontiers, avec Dorante, aux genoux de la belle Silvia.

— Au Diable la médecine ! dit le docteur à son ami. Je t'en prie, reformons notre troupe à huit. Je réponds de Jules et de Florestine, même de Fouilleul, qui s'ennuie, m'écrit-il, de la vie casanière ; ma cousine ne pourra non plus nous refuser, et lord Sydney, son mari, soufflera pour se guérir du spleen qui le gagne ; mais il te faut emmener Elise avec nous : elle t'est acquise, vois-tu : tu es pour les trois quarts dans son talent. Elle n'eût pas joué ainsi la comédie avec tout autre que toi. Tu n'as pas pu la voir dire, l'âme sur les lèvres, l'amour, l'amour irrésistible, adorable, tel qu'on l'é-

prouve à dix-huit ans, l'amour, dis-je, dans ses beaux yeux noirs : « *Ah! je vois clair dans mon cœur!*... » lorsque tu lui as appris que tu étais Dorante et non Bourguignon, le valet. Mon ami, tu es aimé!... Partons, va vite la chercher.

— Tu me rendras fou, lui dit Charles.

— Mais tu l'aimes aussi, et non moins passionnément.

— Non, cela ne saurait être, j'espère que non. Veux-tu donc que j'en meure!

— Pas le moins du monde, enfant. Aime-la toujours, à ses risques et périls, aux tiens. L'amour est tout ce qu'il y a de moins réfléchi.

— Mais, je te l'ai dit, espères-tu qu'on me la donne en mariage?

— Aime-la toujours. Si elle te demande autre chose, tu verras ce que tu as à faire; nous nous consulterons. Je serai ton bon

ou ton mauvais génie. Que diable ! la candeur est sans doute fort louable, je ne connais rien de mieux, à vingt ans; mais Adam eut d'autres pensées à l'aspect de la compagne que Dieu lui envoyait. Une belle femme est faite, avant tout, pour être adorée, et si tu n'adores celle-ci, cinq cents l'adoreront pour toi... Tiens : voici l'un des cinq cents, je te laisse avec lui. Rappelle-toi que le roué qui convoite plus la fortune que la jolie femme est tout ce qu'il y a de plus indigne d'Elise. Si tu cèdes le champ au marquis de Luxeuil, je te renie pour mon ami, je t'engage à te faire trappiste ou chartreux, tu n'as pas de sang au cœur.

Guébin s'éloigna à l'approche du colonel.

Celui-ci cherchait Charles pour l'entretenir de nouveau de ses projets.

— Allons, mon cher, épanchez-vous donc,

lui dit-il. Vous êtes de glace, on ne peut vous arracher un mot, vous ne trouvez un peu de chaleur qu'au théâtre, et, je vous rends justice, vous avez été fort convenable dans votre rôle de Dorante. Vous aviez fait faire une livrée, galante au possible ; je vous en jalouse le bon goût. J'espère n'avoir pas été mal moi-même dans Mario : ma raillerie, je crois, sentait son monde, son grand seigneur.

— C'était fort bien.

— Les compliments me pleuvent de toutes parts. La comtesse m'en a dit pour quatre ; cela devient fatigant. *Sa Majesté*, elle seule, a bien la manière d'être la plus extraordinaire !... Elle dissimule nécessairement, car il est impossible que l'engouement général ne la gagne pas. Sans compter les anciennes passions que je viens de raviver, au danger de la mort des trop im-

pressionnables, j'ai certes fait vingt nouvelles conquêtes, et la petite ne saurait avoir, à elle seule, le privilège d'échapper.

— Monsieur le marquis, je suis l'homme du monde le moins digne de votre confiance. La mission est trop délicate pour mon inexpérience, et puis il me répugne, quoi que vous m'en ayez dit, d'aider au malheur de madame de Lorency. Dès vos premières assiduités à Montpellier auprès de la jeune comtesse, j'ai vu sa mère tourmentée, retenant à grand'peine les larmes qui lui partaient du cœur. C'était un spectacle touchant, pénible, et il serait plus généreux à vous de porter vos vues sérieuses...

— Mon cher, vous méritez vraiment le prix Monthyon; votre naïveté est digne de l'âge d'or. Vous avez vécu dans un autre monde. J'avais bien remarqué que vous ne

vous aperceviez pas du bon vouloir de quelques unes de nos dames : c'est peut-être une grâce de votre état, je n'ai rien à y voir, cela ne me regarde pas ; mais lorsque je vous ai mis les points sur les *i*, avec toutes les explications les plus désirables, il est inouï que vous ne me compreniez pas. Je ne saurais, en aimant la comtesse, m'être engagé à ne pas épouser sa fille. Je suis un parti sortable, et dès-lors mon droit est certain. Madame de Lorency peut dès demain changer d'amant, et je sais si parfaitement vivre que je ne m'en plaindrais pas le moins du monde. Par la même raison, je puis aimer ailleurs. Que dis-je ! c'est pour me marier que je change : il y a tout bénéfice pour la morale. C'est ma position actuelle qui est anormale : je serais répréhensible d'hésiter. J'aime, oui, j'aime véritablement. Cette belle enfant me maîtrise, me domine ; et, puis-

que vous n'entendez rien à mon affaire, j'agis par moi-même, je marche droit à la difficulté ; je demande demain l'agrément de la comtesse, et je me constitue authentiquement le prétendant d'Élise.

— O mon Dieu !

— Ne craignez rien, ne tremblez pas pour moi, mon ami. La comtesse versera quelques larmes ; les femmes en sont prodigues. Ma facilité en fait d'audition de comptes de tutelle ne saurait être mise en doute, mon désintéressement est connu ; cela la touchera, et, avant un mois, je vous invite à la noce. Je ne vous garde point rancune de votre timidité, vous êtes ainsi fait. Cela tient, je ne vous dirai pas à quoi... Vous avez vu ce soir comme je joue la comédie ? je vais faire bien mieux, je vais la jouer à huis-clos avec madame de Lorency. Connaissez-vous la grande scène du *Chevalier d'indus-*

trie, celle où Saint-Rémy se jette aux pieds de madame Franval et la menace de se tuer à ses yeux ? Je suis homme à en donner une nouvelle édition à la comtesse. La bonne dame épouvantée (vous ne sauriez croire jusqu'où va la faiblesse d'une femme sensible) la bonne dame effrayée me donnera la main de sa fille, pour m'arracher à la mort. Avant tout, elle voudra que je vive, et ce riche mariage couronnera dignement ma carrière.

— Élise...

— *Sa Majesté* se résignera, si elle ne m'aime pas, ce qui m'étonnerait beaucoup. Les femmes ne sont pas fâchées d'avoir à se résigner, à se poser en victimes. Je suis surpris de vous voir aussi arriéré ; je ne sais, en vérité, où vous avez vécu : il faudra que je m'informe, ce doit être une histoire intéressante. Vous aurez rencontré quelque

Brisette romantique et sentimentale, et vous rêvez de couronner votre roman en l'épousant.

— Vous vous trompez complètement : rien de semblable.

— Vous n'avez pas ma franchise, vous n'y êtes pas obligé; mais je vous ai adopté quand même, et je veux vous enseigner le monde; et fût-ce en dépit du naturel, vous serez, à votre tour, un mauvais sujet, mais un charmant mauvais sujet. On parle mal des roués, et ils gouvernent le monde. Je pourrais vous citer des exemples très haut placés. Nos hommes politiques ne sont pas autre chose. Mon ami, dans ce siècle de lumières, les roueries féminines ne sont que des jeux d'enfants; elles sont, en même temps, les plus amusantes du monde : je vous engage à en essayer. C'est plaisir de roi, et celui qui perd gagne à ce jeu-

là, car le trompé, exalté, excité par un passager dépit, se met à tromper à son tour. Aussi ne se fâche-t-on plus de la rouerie la mieux conditionnée. Enlevez-moi la comtesse, et je vous en remercie.

XXXV

- Quid non mortalia pectora cogis,
- Auri sacra fames! •

(HORACE.)

Le marquis tint parole ; mais la comtesse ne fut pas aussi facile, aussi résignée qu'il l'avait pensé. Elle eut la migraine, des maux de nerfs, et ne se montra pas au salon pendant tout un jour.

Guébin soupçonna la vérité et engagea madame de Lorency à quitter la campagne, sous prétexte de l'humidité de la saison. Le premier novembre approchait.

Le docteur avait un double but en conseillant le retour à la ville : il voulait enlever au colonel l'occasion incessante de marcher à ses fins, en persécutant sans relâche cette

bonne comtesse ; il voulait aussi empêcher Charles de s'absorber de plus en plus dans une passion dangereuse , à la manière dont il comprenait l'amour.

Élise semblait avoir entrepris de se faire impénétrable ; elle s'oublia toutefois un instant par une question à Charles.

— Faites, je vous en prie, lui dit-elle, un appel en ma faveur à vos souvenirs de la science du droit. Je voudrais savoir s'il est possible à une mineure de transmettre , de faire passer de suite et irrévocablement la moitié de sa fortune à sa mère.

— Non, mademoiselle, je ne le pense pas , répondit Charles.

— O mon Dieu ! comment donc faire !

L'étonnante étourderie du marquis se chargea d'expliquer la question d'Élise.

— Mon ami, dit-il à Charles, l'affaire était plus scabreuse que je ne l'avais cru. Cette

pauvre comtesse est de l'espèce la plus dangereuse des femmes, en ce qu'elle pleure à désarçonner un Richelieu ou un Lauzun. Il m'a fallu une fermeté stoïque : cette négociation est la plus honorable de ma vie. En jouant le sentiment, en lui jurant que c'était elle-même que j'adorais dans sa fille, et que je maudissais l'esprit sordide de mon oncle, le vieux commandeur, qui m'imposait d'épouser une riche héritière et non pas la femme selon mon cœur, je l'ai amenée à reconnaître la nécessité de se sacrifier. Elle n'a nullement été touchée, j'en conviens, de cette circonstance, sur laquelle je comptais, de la brèche faite à la fortune de *Son Altesse*. Il s'agit à peine, dit-elle, de cinq à six cent mille francs, et elle est sûre de son Élise. Enfin elle a parlé à *Sa Majesté*.

— Eh bien, celle-ci ? dit Charles avec vivacité.

— C'est ici le plus extraordinaire, et vraiment mon aplomb, mon savoir-faire sont quasi en défaut. Au premier mot de mes sentiments, de mes projets, *Son Altesse* m'a interrompu, en me disant, les yeux fixés sur les miens : « Monsieur le colonel, épouseriez-vous ma mère, si elle avait trois cent mille francs de rentes? » Le mot était dur et m'a d'abord décontenancé; mais j'ai vu le piège, la portée du discours, et j'ai répondu avec l'esprit de mon âge et la chaleur du vôtre, que je ne pouvais pas avec délicatesse épouser madame de Lorency, lorsque j'aimais ailleurs, lorsque sa fille avait elle seule tout mon amour..... Mon cher, cette scène a fini d'une façon encore tout à fait étrange « Je suis reconnaissante, je me tiens fort honorée, m'a dit *Son Altesse*, avec un accent singulier... Eh bien! j'aviserais... » Puis elle s'est retirée, et je l'ai

aperçue, cinq minutes après, en grande conférence avec son atroce gouvernante, cette créature maudite avec laquelle je suis en inimitié déclarée, et que je ne saurais faire chasser par madame de Lorency, en raison d'un secret qui existe entre elles, un secret que chacun sait, mais que la comtesse ne peut avouer. Cette affreuse Espagnole sait aussi mes tentatives impuissantes pour l'éloigner d'Élise, et elle m'a juré une haine mortelle. C'est de ce côté que je redoute le plus d'obstacles.

Charles, le cœur plein d'amour pour Elise, sans oser le lui déclarer, n'avait plus d'autre pensée. Quelle que fût sa bonne foi, les discours du colonel ne laissaient pas de lui faire impression, et il commençait à concevoir qu'il lui fût permis de lutter, surtout si Élise se refusait à épouser l'homme qu'elle ne pouvait ignorer être l'amant de

sa mère. Quoi que lui eût dit Laxeuil, cette alliance devait inspirer à Élise au moins autant d'horreur qu'il en avait ressenti, au premier mot du marquis.

Par instants, Charles croyait voir briller une lueur d'espoir pour son amour, et il en éprouvait une joie qui éclatait malgré lui dans ses yeux ou même dans ses discours. Il avait soin de se contenir, mais Élise ne perdait rien de ses mouvements, de ses inquiétudes, et elle y était de plus en plus sensible. Rien de plus touchant pour un cœur honnête et pur que cet amour timide, discret, qui n'ose élever les yeux jusqu'à l'objet aimé, le regardant comme un ciel auquel il ne saurait atteindre.

Mademoiselle de Lorency avait pour se bien tenir et se conduire dans sa position difficile, lors de son retour chez sa mère, en outre de ses bons et sûrs instincts, les con-

seils et le dévouement sans bornes de sa nourrice.

Inès était la filleule de M. de Las Frias, le riche et puissant protecteur de toute sa famille et de son mari. Lors des guerres de l'Empire, l'époux d'Inès avait deux fois dû la vie à son colonel, le noble espagnol. Le sergent Murviedo succomba enfin, et M. de Las Frias attacha Inès à madame de Lorency, un an avant la naissance d'Élise. Sûr du dévouement à toute épreuve de sa compatriote, il fit jurer à la comtesse qu'elle ne la séparerait jamais de sa fille. M. de Las Frias était mort en Espagne depuis plusieurs années.

Inès, veuve et sans famille, avait porté toutes ses affections sur la petite comtesse, et l'avait accompagnée aux *Dames anglaises*. Si la tendresse maternelle pouvait être surpassée, Inès aimait Élise plus que si elle lui

cût donné le jour. Souvent elle s'était privée de sommeil pour regarder, pendant de longues heures, dormir son enfant, ainsi qu'elle nommait mademoiselle de Lorency. Pieuse ou fanatique comme les femmes de son pays, elle faisait des vœux à toutes les chapelles, et brûlait des cierges devant toutes les madones en l'honneur de sa fille.

Pendant les sept années qu'Élise passa aux *Dames anglaises*, sans presque revenir à Montpelner, la tâche d'Inès fut simple et facile; mais, à l'entrée de la jeune comtesse dans le monde, elle regarda autour d'elle avec une perspicacité à laquelle rien n'échappa. La malignité des domestiques n'eut rien à lui apprendre. Elle devina d'un coup d'œil le secret de madame de Lorency et du colonel, et bientôt le projet de celui-ci. « Oh ! se dit-elle, c'est là une infamie que la religion réproouve, à défaut de la morale du

monde, et je ne la dois pas souffrir. Il me semble que cela entre dans le serment que me fit prêter M. le duc, quand il s'en alla mourir à Séville. Non, monsieur le marquis, vous ne pouvez plus être l'époux de mon enfant.»

En outre de la répulsion que lui inspiraient ses sentiments religieux, elle avait aussi éprouvé pour M. de Luxeuil une antipathie de première vue.

L'extrême légèreté du colonel avait blessé sa gravité espagnole. Par la même raison, la beauté régulière et presque solennelle de Charles de Suryal, son air sérieux, ses manières dignes et réservées lui avaient gagné le cœur de la vieille andalouse. Identifiée complètement avec Élise, elle avait rêvé un mari pour elle, et c'était Charles que ses rêves lui avaient présenté.

Elle ne pouvait renoncer à ses illusions,

et lorsque madame de Lórencey eut porté l'abnégation ou la faiblesse jusqu'à tenir les intérêts du marquis auprès d'Élise, la fidèle nourrice ne put encore en croire la triste réalité, et elle se répétait à elle-même : « Il est impossible que mon enfant épouse ce brillant colonel, c'est ce jeune Charles qui lui plaît et lui convient. »

Sa persuasion était profonde au dernier point, car le charme des grands noms était tout puissant sur elle, et elle ne professait, au contraire, que peu d'estime pour les artistes. Elle se faisait même un singulier raisonnement, fort erroné, pour justifier ce qu'elle éprouvait à l'égard du marquis et de Charles : « On prétend méchamment, se disait-elle, que ma petite comtesse pourrait bien n'être pas étrangère à mon noble maître... Peut-être y a-t-il aussi quelque chose de semblable dans la naissance de ce jeune

Charles. Il est bien distingué pour un modeste professeur de harpe ! »

Élise aimait tendrement sa mère, et, ne pensant pas que la comtesse put insister pour l'engager à épouser M. de Luxeuil, elle ne souffrit d'abord nullement pour elle-même ; elle versa des larmes, lorsqu'elle vit madame de Lerency se jeter à ses pieds et la supplier de consentir à ce mariage incroyable.

— Il y va de mon bonheur, de mon repos, disait la comtesse, abusée, subjuguée par un ascendant déplorable.

Les instances de la comtesse devinrent incessantes. Luxeuil avait l'adresse de lui persuader que l'abnégation qu'il exigeait d'elle était ce qu'il y a de plus sublime dans l'amour, et qu'il serait odieux, sans exemple, de se refuser à laisser faire la fortune de l'homme qu'elle disait aimer.

Élise était sûre de l'amour de Charles ; mais elle hésitait à s'avouer à elle-même ses sentiments personnels ; sa fierté combattait encore, et l'extrême réserve de l'artiste la contrariait parfois. Les femmes pardonnent plus volontiers la témérité que la circonspection ; il faut progresser dans les affaires de cœur, comme en toutes choses ; rien ne doit rester stationnaire.

Mademoiselle de Lorency avait aussi été élevée dans les principes d'une obéissance passive envers ses parents ; enfin la comtesse parvint à lui arracher, soit surprise ou abus de pouvoir maternel, un consentement tacite aux désirs du marquis.

La jeune fille était désespérée. Elle rentra en larmes dans ses appartements et ouvrit son cœur tout entier à sa gouvernante.

Celle-ci n'était pas moins désolée, mais

elle éprouvait autant d'indignation que de douleur. « Voilà, dit-elle, des événements, à la possibilité des quels je n'ai jamais pensé. »

Élise l'étonnait surtout, en lui disant éprouver un sentiment de répulsion absolue pour le colonel, et en même temps, l'impossibilité non moins absolue de résister aux larmes de sa mère. « Ah ! que cet homme prenne ma fortune entière, ajoutait-elle ; je consens encore à porter son nom, à passer pour sa femme aux yeux de tous, mais qu'il me laisse ici près de ma mère, jeune fille sans avenir, étrangère à lui sous tout autre rapport.

— Peut-être est-ce possible, dit la bonne Inès, qui ne savait plus quels moyens, quelles paroles de consolation employer auprès de la pauvre enfant ; cependant j'attendais mieux de ta fermeté, ajouta-t-elle, comme en dépit d'elle-même.

— Moi aussi, dit Élise, je me proposais une résolution inébranlable, et, chaque fois que je vois Charles, je jure de n'être qu'à lui; je repousse la pensée de tout autre hymen; mais quand je sens mes mains brûlantes des larmes de ma mère, je ne suis plus qu'une faible enfant.

— Laisse-moi tenter un dernier effort; je veux voir M. de Luxeuil. N'arrête rien, ne résous rien avant mon retour.

La vieille femme s'arma de résolution et arriva chez le marquis, au moment où il finissait de lire le billet de la comtesse, qui lui annonçait la promesse d'Élise.

Le colonel était triomphant.

— Eh! c'est notre belle andalouse, dit-il à l'aspect d'Inès. Vous voulez, matrone de mon cœur, être la première à me féliciter, et vous venez me solliciter de vous laisser continuer votre charge près de la marquise

de Luxeuil ; c'est espérer beaucoup de ma longanimité, car je connais votre mauvais vouloir ; mais je suis trop heureux pour ne pas pardonner. Allons, prenez cette bourse, et que le diable vous emporte !

— Gardez votre or, monsieur, vous n'êtes pas encore mon maître. Je ne sollicite rien, je traite d'égal à égal. La jeune comtesse n'a pu éviter votre poursuite au prix de la moitié de sa fortune, vous la voulez tout entière... Soit, puis que mon enfant est assez faible pour ne pas savoir résister à sa mère... Ne pourrait-elle, du moins, préserver sa personne ?

— Pas de mauvaise plaisanterie, duègne d'enfer. Vous ne sauriez être chargée par la comtesse de cette impertinente proposition ; je vous nommerais trente femmes charmantes qui se sont prononcées dans un sens fort opposé. Trêve à tout fâcheux

discours. Je suis désormais le fiancé de celle que vous avez élevée bien ou mal, et c'est à vous que je m'en prendrai de tout obstacle à mes desseins. Votre règne est fini, noble camériste, le mien commence, soumettez-vous.

— Oui dà ! dit Inès, je ne reconnais d'autre loi, d'autre supériorité que celles de l'affection, et j'ai juré à mon honorable maître de veiller au bonheur de sa fille, fut-ce au péril de mes jours. Eh bien ! je vous brave, monsieur le marquis ; je vous défie de m'éloigner ; madame de Lorency ne le souffrirait pas, et Élise me suivrait au bout du monde. Quant à votre mariage.... soit, s'il le faut absolument, je ne vous en dis pas davantage ; mais vous apprendrez, à votre désespoir infini, que les résolutions de la vieille Inès Murviedo ne sont pas moins fortes que les vôtres. Adieu.

— Au diable, Inès *Demonio*, dit Luxeuil, comme soulagé par le départ de l'espagnole. Cette furie m'en impose, je regrette de n'avoir pu la gagner coûté que coûte.

Inès était au courant des habitudes, des heures de leçon ou de repas de Charles.

Elle savait toujours où le prendre. Elle courut chez lui.

— Monsieur Charles, lui dit-elle, je veux savoir bien positivement, si, comme j'ai cru m'en apercevoir, vous aimez ma chère Élise, là de tout cœur, d'un amour tel qu'on l'éprouve dans mon pays.

— Ah! plus qu'on n'a jamais aimé, répondit l'artiste. Je lutte en vain contre mon amour, je n'en ai rien osé dire à la jeune comtesse; un sentiment de délicatesse me domine, en raison du rang et de la fortune de ces dames; mais, ma bonne Inès, vous m'avez promis votre amitié, et je ne saurais

rien vous cacher ; parlez pour moi. Que je sois aimé d'Élise, un jour, un seul instant, et que je meure après.

— C'est bien, voilà ce que je voulais, ce que j'avais besoin d'entendre. Il est convenu que vous ne reculerez devant aucun obstacle, si insurmontable qu'il paraisse, devant aucun danger, quel qu'il soit.

— Je suis prêt à vous en signer l'engagement de tout mon sang, la vie ne m'est rien sans Élise.

— Eh bien ! Élise ne vous aime pas moins.

— Que me dites-vous !... Puis-je vous croire ! C'est trop de bonheur O ! mon ange tutélaire, ma seconde mère, je vous dois plus que je ne puis dire.

— Vous ne me devez rien encore ; mais, de par la mémoire de M. de Las Frias, qui m'est chère et sacrée, de par mon horreur

pour le fat qui ne craint pas d'épouser ma pauvre enfant en dépit de toutes les lois divines et humaines, vous me devrez ce que je vous défie de jamais oublier. Laissez donc les événements suivre leur cours et ne vous désespérez pas, quoiqu'il arrive, fussiez-vous témoin du mariage d'Élise.

— Comment! que me dites-vous!

— Je vous dis qu'il est vraisemblable que vous verrez cet affreux mariage; mais qu'il est un terme au triomphe des pervers, et que, vous aussi, vous triompherez, à votre tour, à l'extrême confusion, au désespoir infini de votre rival.

— Je ne vous comprends plus.

— Ah! je veux que l'on ait foi en moi; j'ai droit à une confiance aveugle, sinon je romps le pacte d'alliance. Regardez-moi, enfant, ressemblé-je à vos froides poupées du nord de la France? Le soleil de mon

pays brûle, si celui du vôtre est tiède ; mon sang bout, si je hais. Élise m'obéit, parce qu'elle sait que j'ai vécu, que je mourrais pour elle ; Élise verra par mes yeux, faites comme elle.

Le marquis n'était pas homme à s'attrister longtemps des menaces d'Inès.

Il entra chez Charles en chantant.

— Mon cher Orphée, lui dit-il, vous devez, je vous le dis franchement, vous féliciter de vos rapports avec moi. Je vous ai tenu au courant de toutes les phases de cette affaire, et vous ne pouvez manquer d'en éprouver une impression profonde. Quelque septentrional que vous soyez naturellement, je crois vous avoir vu parfois touché, ému, émerveillé. J'aurai fait ainsi votre éducation d'un coup, et je ne serais pas surpris de vous voir d'un instant à l'autre prendre votre essor, et nous sur-

prendre aussi par la hardiesse d'une entreprise, qui constitue à elle seule une renommée. En avant, mon ami, prenez-moi pour modèle, et reconnaissez qu'il n'y a que la noblesse française pour marcher ainsi à ses fins, tête haute, avec cette bonne grâce, qui fait tout pardonner et en impose au vulgaire. Eh bien, mon cher, je suis encore un modèle, un type de délicatesse. Vous ne sauriez croire les noirceurs de toute espèce, dont mes pareils de cette province ont épouvanté, scandalisé le pays, comme disent les bonnes-gens. Ce ne sont que raptis, emploi de narcotiques et autres diableries, parfois même de moyens beaucoup moins innocents, et j'ajoute que nos méfaits ont été constamment impunis. Nous ne sommes pas gibier de justice. Quelques coups d'épée, passe : cela est de bonne compagnie. Je regrette que vous ne soyez pas

des nôtres ; vous auriez déjà fait dix traits qui vous auraient placé au premier plan. Cela tient au sang, à la souche ; il n'y a que nous au monde pour ces choses-là. Aussi lisez l'histoire, nous ne saurions tomber, nous éclipser pour longtemps. Ce vaurien dé Robespierre nous avait décimés, mais nous reparûmes dès le Directoire, et cet adorable Napoléon nous rendit bientôt notre splendeur. Nous avions tant d'attrait pour lui, ou sa naissance, plus ou moins illustre, lui portait tellement au cœur, que, si j'en crois ses plus intimes, il nous aurait volontiers rendu les biens dont on nous avait injustement dépouillés. Au prix de quelques complaisances, nous étions revenus en possession des plus grandes fortunes de France, et la Restauration nous a comblés. La révolution de 1830 nous fait constamment la cour, et nous lui

tenons rigueur : ceux qui sont comme moi, et consentent à se laisser faire, par pure bonté d'âme, arrivent aux premiers rangs de toutes les carrières ; je compte bien mourir maréchal de France. Honneur aux races antiques ! nous brillons par les vertus de nos ancêtres, si ce n'est par nos mérites personnels. Je me plais à regarder ces bons bourgeois du régime actuel. Rien de plaisant comme ces officiers de la milice citoyenne que je rencontre à la préfecture. Ces braves gens sont tout surpris d'être arrivés dans les salons ; ils n'y sont pas à l'aise, ils craignent que le pied ne leur manque sur le parquet ; ils ont bien les tournures les plus comiques en uniforme !.. Il faut entendre leur absolutisme sur les avantages du système de l'état de choses ! Le fantôme de la République une et indivisible les tient dans un émoi continu ; ils

sont si enchantés d'être arrivés, au prix du sang de quelques badauds qui ont fait les journées de juillet, qu'ils croient toujours voir le pouvoir leur échapper. Ce temps-ci est amusant par merveilles. Ce gouvernement du juste-milieu, mi-monarchique et mi-populaire, est une découverte bien supérieure à celle de la vapeur, et c'est avec délices que je m'installe dans la vie, avec une fortune immense et la plus belle femme de France et de Navarre. Vrai, je ne saurais mal parler de l'époque.

— Je le conçois, dit Charles en soupirant. Je m'étonne seulement de vous entendre mentionner en première ligne la fortune de la jolie femme.

— Mon ami, l'or est de tous les régimes. J'estime assez aussi la jolie femme....

— Ah ! ne parlez pas ainsi, monsieur le colonel, autrement je pourrais moi-même

débiter une philippique à l'honneur, plus ou moins réel de l'aristocratie.

— Je vous accorde, mon cher, qu'il y a à dire, à reprendre à tout. Maint grand seigneur a des inclinations bourgeoises, et maint roturier vivrait volontiers, au contraire, en gentilhomme. Ce tohubôhu du monde est plaisant à observer, quand on n'a rien de mieux à faire, et je m'en amuse plus qu'aucun; mais aujourd'hui mon personnel est encore plus agréable que toutes les bigarrures politiques, sociales et psychologiques. Je m'y tiens. Adieu, mon cher.

XXXVI

- Ah! que je t'aimerai, que je t'adorerai!
- Et je te servirai! Si tu meurs, je mourrai!
- Et je tuerais quiconque oserait te déplaire!
- Je prétends remplacer et ton père et ta mère.
- Oui, tous les deux; j'en prends l'engagement sans peur
- Ton père, j'ai mon bras; ta mère, j'ai mon cœur. • :

(VICTOR HUGO, *les Burgraves.*)

Le mariage du colonel avec la belle Élise de Lorency était arrêté, fixé au dix décembre. Déjà les invitations pour le bal étaient envoyées au nombre de quatre cents; la noblesse de toute la province était conviée; M. de Luxeuil n'épargnait rien et faisait venir de Paris une corbeille magnifique.

La comtesse recevait peu de monde; elle semblait craindre sa fille, et l'évitait autant que possible.

Elise avait une contenance, une manière d'être qui glaçait le marquis, quelque dépit

qu'il en eut. Son regard était fixe et elle parlait à peine. Elle passait ses longues heures avec sa gouvernante, écoutait ses consolations, ses projets, semblait parfois effrayée des énergiques résolutions d'Inès, et s'en rapportait toutefois à son dévouement.

L'hôtel de Lorency était en proie aux tapissiers, aux ouvriers de toute espèce, et la vieille espagnole indiquait avec un soin particulier divers arrangements, réparations et consolidations, qu'elle faisait exécuter sous ses yeux dans les vastes appartements de la future marquise. Élise restait avec sa mère; M. de Luxeuil venait habiter chez la comtesse, pendant les six premiers mois de son mariage tout au moins; madame de Lorency devait subir complètement le supplice de sa position.

Charles était peut-être encore le plus malheureux.

Il n'avait pas vu Inès depuis plusieurs jours. Hors de lui, éperdu d'amour, il se hasarda à se présenter à l'hôtel de Lorençy, et sa bonne étoile permit qu'il rencontrât l'espagnole sous la porte cochère.

— Soyez le bien venu, lui dit-elle. Entrez dans le salon, je me charge de tout.

Bientôt elle amena Élise, pâle, changée.

— Ah! dit Charles, effrayé à son aspect, je ne suis donc pas le seul à souffrir!

— Ce dont j'enrage, reprit la duègne. Enfants que vous êtes, vous manquez de confiance en votre vieille amie, et ma fille chérie s'effraie d'un projet qui n'a rien que de légitime, d'une vengeance que tout justifie. Quoi! le vice, le crime auront tous les privilèges, et de faibles femmes opprimées ne pourront se défendre!

Ici Inès, avec une volubilité, une chaleur toutes méridionales, en mots coupés et

presque inintelligibles, laissa ou plutôt donna à entendre quelque chose d'un plan extraordinaire, inoui jusqu'à l'impossible.

Charles le saisit cependant, l'adopta d'enthousiasme, de passion, et, se jetant avec délire aux pieds d'Élise.

— O la bien aimée de mon cœur, lui dit-il, mon idole adorée depuis le jour tant heureux où je vous vis pour la première fois, laissez notre bonne Inès agir dans nos intérêts tels qu'elle les conçoit. Mon Élise, crois-la, crois moi, tu l'as déjà éprouvé, je suis ton esclave soumis. Il en sera de même toute ma vie, et que je meure à l'instant où tu éprouveras le regret de m'avoir aimé.

— Eh bien! oui, s'écria la jeune comtesse dans un état d'exaltation extrême, oui, toi seul es mon fiancé; je n'aime et ne peux aimer que toi.

— Allez-vous en, monsieur Charles, re-

prit Inès, et, mercredi prochain, lors de la cérémonie, approchez-vous de l'autel, autant que vous pourrez, sans blesser les convenances. C'est vous qu'Élise jurera d'aimer à jamais, et vous lui ferez même serment,

— Oh ! dès aujourd'hui et devant Dieu, sur tout ce que j'ai de plus sacré.

— C'est très bien, reprit l'Espagnole, je me charge du reste. Ma mère m'a raconté un mariage semblable à Tolède. C'est une ruse sainte, pieuse et très permise. En tout il ne faut voir que le but, m'a dit un frère franciscain de mon pays.

Cette scène affermit complètement le courage d'Élise, et, le soir, lors de la réunion pour la signature du contrat de mariage, elle montra un sang-froid qui intimida le marquis et surprit toute la famille. Elle exigea la présence de l'avocat le plus

distingué et le plus expérimenté de Montpellier.

— Je vous confie mes intérêts, monsieur, lui dit-elle, et je vous charge de mettre ma fortune hors de la disposition de M. de Luxeuil. Quant à ses biens personnels, je n'y prétends absolument rien; je refuse tout droit quelconque, même, s'il se peut, pour mes héritiers.

L'avocat était un homme habile et probe : il dicta au notaire un contrat désespérant, humiliant pour le colonel.

Celui-ci faisait de vains efforts pour dissimuler son dépit. Il se fût retiré s'il eût osé. Pour la première fois, il ne persifflait plus.

Madame de Lorency risqua quelques observations à sa fille.

— Maman ! ne faisons-nous pas un assez grand sacrifice, vous et moi ? répondit Élise. Faut-il vous rappeler aussi que M. de Luxeuil

n'attache aucun prix à ma fortune ? Je pense trop bien de lui, vous m'avez trop vanté sa délicatesse et son honneur, pour que je puisse le croire capable de spéculer sur un mariage!... En tout cas, je veux désormais me défendre dans la vie, non pas, hélas ! complètement, je n'en ai pas la force, mais autant qu'il est en moi. Je t'en prie, ma bonne mère, laisse-moi faire et pour nous deux.

Elise avait pris son parti : Inès, sa gouvernante l'avait rangée à sa manière de voir. La jeune comtesse faisait abstraction de tout contrat devant maire et notaire, et prétendait très fort ne se marier que devant Dieu et à l'homme qu'elle aimait, à Charles de Surval.

Les capitulations de conscience, les restrictions mentales peuvent aller très loin.

Une fois dans cet esprit, Elise s'occupait de ses toilettes, et reçut visites et compli-

ments avec une grâce parfaite, un ton dégagé, que tout le monde prit pour du contentement.

— Mademoiselle de Lorency n'en sait pas davantage, disait-on; elle n'est pas en âge de compter. Le colonel est aimable, fort joli homme, d'un beau nom... C'est pour elle un mariage agréable, qui n'a rien d'immoral ou d'indélicat. On voit des choses plus extraordinaires. »

Élise en vint à plaisanter M. de Luxeuil sur son air sérieux, soucieux.

— Vous êtes peu galant, monsieur, lui dit-elle, et je ne sais à quoi je dois m'attendre après mon mariage, si, à la veille du *plus beau jour de la vie*, comme on dit, sans doute aussi bien pour la mariée que pour le mari, vous si gai, vous l'âme et la joie de nos cercles, vous ne trouvez plus un mot aimable pour moi. Vous semblez perdu dans

la profondeur de vos réflexions. Vraiment cela m'effraie, et me rappelle qu'un grand sorcier m'a prédit que mon mariage ne ressemblerait à aucun autre. Seriez-vous un *Barbe-Bleue* ou quelque chose de semblable ? Que cela serait méchant ! Je vous en prie, ne me poignardez pas, cela n'est plus dans nos mœurs.

« Je ne veux pas mourir encore... »

comme dit le poète. Je vous parle la langue qui vous est familière, celle des dieux. Vous êtes le citateur par excellence. Allons, vous me devez deux vers au moins, en retour de celui d'André Chénier.

— Soit, répondit le colonel :

« Medio de fonte leporum

» Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat. »

— De plus en plus ; vous n'êtes pas reconnaissable. Une citation latine, à moi, pauvre ignorante, qui lis tout au plus Métastase et Byron ! Vous me traitez en *bas-bleu*, et c'est me faire trop d'honneur.

• Excusez-moi, monsieur, je ne sais pas le grec. •

Donnez-moi vite la traduction de la sentence que vous m'avez jetée à la tête ; mais je la veux en vers. Vous devez être poète, dans ces jours solennels.

— Mon Dieu ! je vous demande grâce, reprit le marquis, je ne fus jamais moins en verve.

— Je vais prendre mauvaise opinion du mariage, en dépit de mes instincts. Deux époux ne sauraient-ils être gais en même temps ?

— Je crains que non.

— A quoi cela tient-il ? Comment, vous, expert en toutes choses, vous jetez-vous sciemment dans le précipice ! On a bien raison de dire que le plus sage pêche encore sept fois le jour. C'est une maxime vulgaire jusqu'à la trivialité... Vous comprenez mes sentences, à moi, et vous n'osez m'interpréter les vôtres.

Le malheureux Luxeuil perdait de plus en plus la tête. Des visites vinrent mettre fin à son supplice, et il s'esquiva.

Ne pouvant tenir en place, il courut chez Charles.

— Mon cher, lui dit-il en se jetant dans un fauteuil, vous voyez un homme démoralisé, abîmé. Je ne suis pas de force avec *Sa Majesté*. Je ne sais quel démon l'inspire ; son contrat de mariage est une œuvre, un fait satanique, et, pis encore, elle se moque de moi, même avant la noce. Je dois

m'attendre à tout : je ne ferais pas mal d'aller me jeter à l'eau. Qu'en pensez-vous? je n'hésiterais pas si vous vouliez m'accompagner.

— Non, dit Charles, nous ne saurions mourir de compagnie.

— Que j'envie votre impassibilité, votre indifférence! Vous vivez en paix, sans amour, sans ambition. Donnez-moi votre secret. Est-ce donc le privilège des arts? N'êtes-vous pas un artiste privilégié! Vous êtes l'ami de toutes nos dames. Je vous en conjure, mon cher, obtenez de ma femme qu'elle ne prenne pas à mon égard le ton, les airs, que j'avais naguère avec tout le monde.

— Je ne vois rien à reprendre...

— Pardon, mon ami, je n'ai plus le cœur assez gai, pour avoir la plaisanterie incen-

sante à la bouche. Mes beaux jours sont passés.

— Si votre mariage vous inquiète sérieusement, vous êtes encore à temps de vous retirer.

— Eh ! non, mon cher ami. Mon oncle le commandeur, homme formaliste et régulier à un point désespérant, est venu de Malte tout exprès. C'est un de ces personnages graves et compassés, qui n'ont jamais mis le pied de côté, qui s'étonnent du moindre incident et ne le pardonnent pas. Il me déshériterait, surtout si je lui avouais que je m'éloigne par frayeur. Selon lui, les femmes ne doivent être que nos esclaves, et mon oncle ne concevrait pas que je ne fusse, au contraire, que l'humble serviteur de *Sa Majesté*. Le comble de la perfidie de celle-ci est qu'elle fait sa cour au commandeur, qui la croit un mouton, une colombe....

C'est une position anormale, toute nouvelle, où je n'ai pas honte de me perdre, parce que je prétends que les gentilshommes de M. le Régent ne s'en seraient pas sortis à leur honneur... Adieu, très cher, dormez sur l'une et l'autre oreille, et priez Dieu pour qu'il m'en accorde autant. Pardonnez-moi d'être venu vous importuner de mes tribulations. Que voulez-vous ! il y a de vous à moi une de ces sympathies irrésistibles, peut-être en raison de l'opposition de nos caractères. Votre gravité, votre maintien froid et digne me conviennent, me plaisent ; je m'épanche tout naturellement avec vous, de cœur, sans danger, sans frayeur aucune ; vous me laissez dire, vous ne me faites que de brèves observations, sans pédantisme, sans arrière-pensée, et ce m'est un avantage immense, qu'aucun autre confident ne me présenterait... Adieu, de rechef... Ne man-

quez pas de venir demain soir au bal : vous me consolerez, si je ne suis pas mort. Venez aussi à la mairie, à l'église. Assistez-moi, soutenez-moi, soyez mon *alter ego*. Mon ami, c'est effrayant d'épouser *une Majesté*. On s'est toujours moqué des maris des reines. Serais-je condamné au sort commun, moi, l'homme irrésistible, le modèle des roués les plus aimables !

« L'hymen est un lien charmant... »

XXXVII

« Ah ! c'est le paradis

- Que vous m'ouvrez ! — Alors, fais ce que je te dis.
- Plus un mot. Le matin venu, tu fuiras vite,
- Et j'empêcherai bien qu'on aille à ta poursuite. »

(VICTOR HUGO, *les Burgraves.*)

Quel grand jour que celui du dix décembre, pour la jeune comtesse, pour le marquis de Luxeuil, pour Charles surtout ! quelles émotions !

A peine Charles était-il levé qu'on lui apporta une bague, une de ces bagues que l'on nomme *alliance*. Il l'ouvrit, et lut gravé à l'intérieur, son nom et celui d'Elise.

Un billet enveloppait la bague. « Cet anneau ne doit plus vous quitter, lui disait-on, et votre mariée d'aujourd'hui en a déjà un pareil au doigt ; vous allez pouvoir vous en

assurer. Celui-là seul sera béni par le ministre de Dieu, et Elise; elle le jure, n'en portera jamais un autre. Faites en sorte que le vôtre soit béni en même temps. »

Charles était rendu à l'église une heure avant celle fixée pour la cérémonie. Il voulait s'assurer la place la plus voisine, à gauche en regardant l'autel; il avait surtout besoin de prier Dieu, de méditer profondément sur sa position. « Tout pour Elise, se disait-il, ma vie, mon âme pour son amour. »

La jeune comtesse entra belle, magnifiquement parée, conduite par son subrogé-tuteur. Elle semblait fortement émue, mais dominée par une ferme et grande résolution; jamais son regard, sa démarche ne furent aussi réellement majestueux. En entrant dans le temple, son premier regard découvrit Charles : elle savait la place qu'il

devait avoir prise. Leurs yeux se rencontrèrent, et Elise sourit à son amant, sans pouvoir être devinée de tout autre. Ce sourire, d'une douceur ineffable disait : « espoir, amour, amour à toi seul, et quand même. » L'amour fait des merveilles, des prodiges en ce genre ; nul ne dit plus en peu de mots ; nul télégraphe n'est plus concis, plus rapide, plus intelligent.

Madame de Lorency était d'une pâleur livide. Elle avait tort de se donner ainsi en spectacle. Toute la ville venait jouir de sa douleur ou la plaindre. Déjà son sacrifice était consommé, et le prêtre allait en prononcer la consécration.

Le colonel jouait la comédie, il tenait à bien faire, à avoir bonne grâce, et jamais acteur ne fut plus élégant, plus coquet, ne porta mieux l'uniforme et l'épée. « Il n'est pas possible que cette jeune fille ne m'adore

pas, se disait-il en jetant un regard agaçant sur Élise, cela ne serait pas naturel. »

Il surveillait alors d'autant plus sa pose, prenait ses airs les plus vainqueurs. Mademoiselle de Lorency regardait ailleurs ; Luxeuil retombait découragé et perdait toutes ses grâces, absolument comme s'il eût entendu la protestation, qu'au fond de son cœur, Elise adressait à Dieu contre un mariage sacrilège.

Au moment de la bénédiction nuptiale, la jeune mariée leva la tête, rangea son voile, rencontra les yeux de Charles, et ce fut à lui qu'elle jura amour et fidélité.

Nul serment sans doute n'a été fait en circonstances plus compliquées, plus bizarres, plus difficiles, et nul serment n'est resté plus saint et sacré. Le cœur humain est inextricable, rien ne l'excite comme les obstacles, et il n'en est pas que l'amour ne

puisse vaincre : la continuité d'un bonheur paisible est peut-être le seul prodige qui lui soit impossible.

La noble compagnie quittait l'église. Le colonel donnait la main à *madame la marquise*, et celle-ci le désespérait bientôt, en lui faisant compliment sur ses bonnes manières, sur son maintien plein de convenance dans le temple de Dieu.

— Vraiment on ne saurait mieux faire disait-elle. Vous, voltairien de profession, ainsi que vous vous en vantez, vous savez vous montrer grave et respectueux, au besoin. J'espère beaucoup de votre salut : ce grand jour va faire de vous un tout autre homme, et je serai fière d'être pour quelque chose dans votre conversion. Cela me fera honneur, à mon entrée dans la vie. Vous traiterez cela de miracle, et me direz gaillardement que moi seule en étais capable.

De Surval sortait, lui aussi. Inès lui dit à l'oreille : « J'ai tout vu, tout saisi, tout compris, et je suis contente. Le ciel a béni votre union. A ce soir, au bal. »

Jamais les heures ne sont plus longues qu'un jour de mariage; elles pèsent, elles accablent les plus forts, les caractères les plus énergiques.

Madame de Lorency était au supplice d'être obligée de faire les honneurs, de représenter. Elle n'était nullement comédienne, à la manière du colonel.

— A toi l'embarras, chère maman, à toi qui l'as voulu, lui dit gaîment Elise; mais du moins ta peine n'ira pas plus loin.

— Que veux-tu dire?

— Ma toilette me réclame, j'use de mon omnipotence d'aujourd'hui, et je ne descendrai au salon que pour le dîner. Je ne suis visible jusque-là que pour ma femme de

chambre, consigne de rigueur, sans exception. M. le colonel fera sa cour à ces damés ou un tric-trac avec son oncle. Il est passé maître sous ces deux rapports.

Elise se retirait avec Inès. Elles avaient, encore et toujours, beaucoup à se dire, et mieux aussi que de parler toilette.

Jamais mariée ne fut plus belle, plus brillante, pour un festin plus splendide.

Nouvelle toilette pour ouvrir le bal à neuf heures.

Charles dévorait le temps, les heures, avec une impatience indicible. Il était chez lui, sa montre à la main, comptant les minutes.

Guébin ne pouvait manquer d'accourir. Il allait plaisanter son ami, il le trouva les yeux noyés de larmes. Mille craintes assiégeaient, torturaient Charles, malgré le billet du matin et le précieux anneau, malgré

les regards si doux, si pleins d'amour d'Elise, en dépit même des paroles si encourageantes d'Inès.

— Ah diable ! dit le docteur, tu coupes court à mes saillies : ta douleur est réelle, et je ne sais plus que te dire, la science me fait défaut. A demain. Mon état m'a porté à étudier la question, tu dois préférer être seul. Je te laisse. Je sais ce que je fais en me retirant : tu souffriras moins.

Quel luxe ! qu'il était brillant ce bal de noces de la jeune comtesse ! Deux cents femmes charmantes s'y disputaient le prix de la beauté, et Elise était encore la plus belle. Objet de tous les hommages, elle s'occupa de Charles plus que d'aucun, et voulut danser avec lui.

Il l'entretint de son amour, de ses anxiétés. « Chut ! lui dit Elise, mon anneau a parlé pour moi. »

On fut surpris de la voir s'établir à une table de whist avec le vieux commandeur, et se faire sa partenaire pour plusieurs robes. Le commandeur était infatigable, et, à eux deux, ils écrasèrent le lieutenant-général et le premier président.

Ces messieurs demandant incessamment leur revanche, Elise fit appeler M. de Luxeuil et lui céda son jeu. Il était minuit.

Le marquis était étourdi, accablé de toutes parts de compliments, de plaisanteries, de reproches. De belles dames le menaçaient de faire des scènes, de s'évanouir; elles ne pouvaient, disaient-elles, penser sans indignation, sans haine au moment présent, à l'abandon qu'elles subissaient. Madame de Lorency elle-même s'oublia un instant et courut s'enfermer dans ses appartements.

Luxeuil ne savait plus à qui entendre, et

l'appel d'Elise pour la remplacer au jeu de son oncle, arriva à propos; mais il n'avait nullement l'esprit au whist, il faisait faute sur faute, et le commandeur l'en querella.

Elise avait quitté le bal.

Cinq minutes plus tard, Charles aperçut Inès qui le cherchait.

« — Par le petit escalier du corridor, lui dit l'Espagnole, et je répons de tout; je vous ferai sortir à propos. »

Le commandeur, furieux des bévues de son neveu, refusa de continuer la partie à la fin du robre.

Luxeuil s'excusa sur ses préoccupations du moment et se mit à chercher sa femme.

Un domestique lui remit une lettre, avec recommandation d'aller la lire dans la salle de jeu la plus éloignée.

Le colonel reconnut l'écriture d'Elise, et les plus fâcheux pressentiments l'assaili-

rent aussitôt, tant sa conscience était inquiète. Il lut ce qui suit :

« Monsieur, vous avez imposé à ma malheureuse mère un mariage qui fait son désespoir et le mien. J'ai combattu longtemps, soutenue par mon bon droit et mon honneur instinctif. Ma famille, vous le savez, ne me présentait ni appui, ni conseils. Que pouvais-je faire? J'ai cédé, et vous avez ainsi brisé mon avenir! J'avais promis à ma mère de ne tenter aucun effort auprès de vous, je suis restée impassible, et ce n'est qu'à toute extrémité que j'ai défendu ma fortune contre votre déplorable cupidité.

» Mais le crime ne doit pas aller plus loin. Si votre cœur ne vous l'apprend pas, ne vous le commande pas, le mien me maîtrise. .

» Je ménagerai votre amour-propre, au-

tant qu'il sera en moi. Nul ne saura votre position, particulièrement monsieur votre oncle, dont la bonté m'est chère. Si, ce que je ne saurais croire, vous aviez l'audace d'insister, pensez-y bien, tout tournerait à votre confusion. J'ai pris mes mesures pour parer à des violences même. Jamais vous n'entrerez dans mes appartements. A ce prix, ma fortune sera à votre disposition, aussi longtemps que vos procédés seront ceux d'un homme de bonne compagnie. »

— Voilà une épithalame qui n'est pas ordinaire, se dit Luxeuil, après avoir lu, relu la douce épître. *Sa Majesté* jette le masque. La comtesse ne saurait avoir trempé dans le complot : elle est trop douce et résignée. Il ne faut pas faire de bruit, rien ne l'excuserait ; le monde a ses exigences, et puis ce ne saurait être là le dernier mot de *Son Altesse*... Je me suis trouvé

dans tant d'autres circonstances... Eh! je ne m'en rappelle pas d'aussi délicates... Je vais ranimer le jeu, le bal. Morbleu! mes amis doivent m'aider à passer la plus belle nuit de ma vie. Oh! je suis heureux, très heureux!

Le colonel se mit à danser avec un entrain exorbitant. C'était de la fièvre, plutôt que de la gaîté. Il voulait, disait-il, faire excuser la marquise, qu'une légère indisposition avait forcée à quitter le bal. Un de ses amis lui ayant reproché son indifférence apparente, ajoutant que les usages du monde lui permettaient de suivre la marquise et de laisser un parent faire les honneurs du bal.

— Non, mon cher, lui répondit-il, en prenant ses plus grands airs, il n'en est pas ainsi dans la maison de Luxeuil, et vous m'accorderez qu'on y sait vivre autant qu'en aucune cour de l'Europe. La marquise at-

tendra : je n'ai jamais gâté les femmes.

Il offrit un lansquenet aux joueurs les plus intrépides, et leur fit servir un déjeuner magnifique au point du jour.

— Vous pouvez entrer dans la salle à manger et y prendre place, fut-ce aux côtés de M. le marquis, dit Inès à Charles, les vapeurs du punch lui permettront à peine de vous reconnaître.

Charles suivit en effet les joueurs, sans aucune observation de la part de ces messieurs, tout occupés de compter leur or ou de supputer leurs pertes ; aucun ne remarqua s'il venait ou non du salon de jeu ; l'un d'eux lui demanda s'il avait perdu ou gagné.

— Oui, oui, répondit-il machinalement.

Il était plus ivre que les compagnons de Luxeuil, mais d'une autre façon. Il n'osait

en croire ses souvenirs, il regardait autour de lui pour se bien assurer qu'il ne dormait pas. Le bruit de tous ces hommes, en proie à une espèce de délire, pouvait à peine le persuader qu'il était encore à l'hôtel de Lorenicy.

Le marquis parlait le plus haut de tous. Il aperçut Charles.

— Eh ! c'est vous, mon cher, lui dit-il. Je vous sais gré d'être des nôtres : il n'y a que mes amis pour avoir ainsi passé la nuit avec moi. Je gage que vous avez gagné votre bonne part de mes trois cents napoléons..... tant mieux. Je vous veux du bien, je vous aime, de Surval, *je vous aime*, de même que l'empereur disait aux Lyonnais, en 1815. Quel homme ! ah ! mon ami, l'avez-vous connu ? avez-vous servi sous lui ?... Non, vous êtes trop jeune, vous ne devez pas avoir plus de vingt-cinq ans. Moi, je suis

plus fier d'être né sous l'empire que de mes campagnes d'Espagne et d'Afrique. Je voudrais avoir soixante ans et être un *grognard* de la garde impériale. Sur mon honneur, je m'estime moins que le vieux groom de notre ami le docteur. Il me disait dernièrement avoir fait la campagne d'Austerlitz. Je l'ai embrassé, serré dans mes bras, mon chapeau à la main. « *Voilà un brave!* » me suis-je écrié. Ces mots-là sont désormais historiques, messieurs, et je donnerais mes titres de noblesse pour que mon nom figurât dans un bulletin de la grande armée. Cependant, je descends de l'un des trente barons qui accompagnaient Philippe-Auguste!.. Ah! la gloire militaire! il n'y en a pas d'autre... Je pense à demander un commandement en Algérie, je vous emmènerai, mon cher de Surval, j'obtiendrai pour vous une sous-lieutenance dans les spahis, et nous ne

nous quitterons pas. J'ai besoin de vous, je veux que vous soyez mon successeur et mon héritier.

— Plaisant propos pour un jour de noce ! dit un des convives.

— Vous me rappelez que je suis, je crois, marié, dit le marquis.

— Sans doute, dit le plus raisonnable ou le moins pris de vin, et cela nous rappelle aussi que nous ne devrions pas être ici. Nous abusons de l'hospitalité de Luxeuil.

— Un moment, messieurs, reprit celui-ci, je me dois, avant tout, à mes convives, et j'exige un dernier toast : « Aux douceurs du mariage ! je ne les connais pas encore, ou j'en entre singulièrement en possession, et puisse la marquise de Luxeuil se bien trouver de la nuit qu'elle vient de passer ! »

— Tu es un mauvais plaisant, lui dit le

baron d'Echfeld, et madame de Luxeuil ne nous pardonnera pas de t'avoir retenu.

— Madame de Luxeuil, reprit le marquis, ne ressemble à aucune autre; mon bonheur est d'une espèce particulière.

Et il se mit à chanter ces vers de Regnard :

• Je me console au cabaret

• Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendresse.

» Là mon amour expire, et Bacchus, en secret,

• Succède aux droits de ma maîtresse. •

— Voilà le bouquet définitif. Bonjour, Luxeuil, dirent tous ces messieurs en gagnant leurs voitures.

Charles voulut les suivre.

— Laissez-les, dit le marquis, ce sont des ingrats, ils me quittent au moment où j'ai le plus besoin de consolations. Soyez plus

généreux : ne m'abandonnez pas, je voudrais chanter, faire de la musique.

— Mille pardons, je désire rentrer chez moi.

— *Tu quoque!*... je vais vous reconduire
Ma voiture!...

Il fut impossible à Charles de s'en défendre.

— Ah! mon cher, dit le marquis, que j'aurais de remarquables événements à vous raconter! Mais vous ne me comprendriez pas, ou vous ne voudriez pas me croire.

- Bientôt l'herbe des champs croîtra
- Sur ma tombe isolée,
- Et pas un pleur ne mouillera
- » Le triste mausolée.
- Mon âme au ciel s'envolera,
- Plaintive et désolée. •

Oui, mon ami, j'en mourrai, j'ai le désespoir au cœur.

Guébin arrivait en même temps à la porte de Charles. Inquiet de la santé de son ami, il le regarda et ne lui trouva pas la même physionomie de la veille. Surpris, mais comprenant que Luxeuil devait être importun, il l'emmena et le reconduisit à l'hôtel de Lorency, bien que le marquis, s'attachant à ses pas, prétendit l'accompagner dans sa visite à l'hôpital.

XXXVIII

« Il n'y a ni crime ni délit dans
la légitime défense de soi-même
ou d'autrui. »

(CODE PÉNAL.)

Charles devenait fou, il délirait. Il ne manquait à son bonheur que d'en parler à son ami, mais la délicatesse, l'honneur ne le permettaient pas.

Le docteur se perdait dans ses observations et conjectures. Il croyait que Charles était le héros de quelque grande aventure, peut-être même avec Elise, et toutefois, le train des choses, lui semblant paisible et régulier à l'hôtel de Lorency, il perdait entièrement la piste et renonçait à deviner le mot de l'énigme en action, qui se jouait sous ses yeux.

La discrétion est presque une vertu ; c'est au moins une qualité essentielle, recommandable, honorable au dernier point. Rien de plus pressant pour le cœur que le besoin de s'épancher, que l'on soit heureux ou malheureux. On pardonne plus facilement l'indiscrétion qui cherche des consolations contre l'infortune, et la confidence du bonheur n'est cependant pas moins excusable. On se reporte au moment du plaisir en en parlant, on en devance l'heure, en s'en entretenant, on en jouit doublement en le faisant partager par la pensée à un ami ; on en jouit encore en en désespérant un ennemi. Il faudrait pouvoir être indiscret sans compromettre autrui, et c'est là l'extrême difficulté, tant le favori de la fortune, et, plus encore, celui de l'amour sont prodigues de détails, prolixes dans leurs récits.

Charles voulait se taire avec Guébin, mais

il s'oublia, un jour où le docteur vint à causer femmes et maîtresses. « Ne me parle pas de tes prétendues bonnes fortunes, lui dit Charles. Tu peux continuer, comme tu fais, jusqu'à soixante ans, et en totalisant la somme de ton bonheur, tu n'auras pas goûté, aperçu l'ombre de celui dont je m'énivre, moi. Je vis dans un ciel, dont tu n'approcheras jamais. Je me brûlerais la cervelle si j'en étais réduit à tes délices. »

Charles s'arrêta tout bref et s'éloigna, inquiet, désolé, tremblant de s'être trahi.

Le docteur, en effet, avait tout deviné; mais il n'était pas homme à abuser, même du secret qui ne lui avait pas été confié; il n'en plaisanta nullement son ami; il ne s'en occupa que pour parer, s'il était possible, aux dangers qui pouvaient survenir pour Charles.

Le marquis ne se doutait de rien, il pra-

tiquait avec une merveilleuse résignation ses grandes théories du savoir-vivre. Les gens de l'hôtel n'avaient, non plus que l'aristocratie, le moindre soupçon de la vérité. Inès, triomphante, plus heureuse que les jeunes amants eux-mêmes, était un argus incomparable.

La vieille Espagnolè ne se possédait pas assez dans ce qu'elle nommait sa gloire. Le marquis, lui ayant témoigné son inimitié dans une de leurs rares rencontres, Inès eut l'incroyable hardiesse de le plaisanter sur le sujet le plus délicat de tous, sur un article, à l'égard duquel l'homme le plus patient ne saurait supporter un mot équivoque.

— Ah ! monsieur le colonel, lui dit-elle, vous me boudez encore, lorsque vous devriez être tout à la joie, au bonheur ! Vous ne savez donc pas ?... j'ai cependant engagé

madame la marquise à vous en faire part... Elle en a du moins écrit à M. votre oncle, le commandeur, avec qui elle est toujours si bien. Il est instruit de la grande, de l'heureuse nouvelle. Quelle sera sa joie ! je m'attends pour ma maîtresse à de magnifiques présents.

— Quelle nouvelle?... dit le marquis, intrigué et prêtant l'oreille malgré lui. Parlez, vieux démon ?

— Vous m'effrayez. Je suis timide, je crains toujours vos mouvements d'impatience. Vous n'êtes point du tout galant, vous ne laissez point à une pauvre femme le loisir de s'expliquer, même lorsqu'il s'agit pour vous de l'événement le plus cher, le plus heureux, de celui que les maris désirent le plus vivement, surtout les hommes, comme vous, d'une illustre naissance, d'un grand nom.

— Comment ! quoi donc ? s'écria Luxeuil exaspéré. Je vous ordonne de parler.

— Quelle que soit mon obéissance, ma soumission aux volontés, aux moindres désirs de M. le marquis, je ne saurais commander à ma frayeur, et je vous livre à votre imagination. Voyez. pensez, devinez ; vous ne pouvez manquer d'être sur la voie : il est facile de prévoir les suites d'un mariage, tel que celui où vous avez eu l'art d'amener ma jeune maîtresse. Un bonheur ne va jamais sans l'autre, et votre fortune doit être complète.

Luxeuil allait peut-être s'oublier jusqu'à sauter à la gorge de l'Espagnole. Celle-ci sut lui échapper, et poussa des verroux inébranlables derrière elle.

Elle s'empressa de prévenir Elise de sa rencontre avec M. de Luxeuil. « Je l'ai laissé

furieux, » dit-elle, rayonnante du coup qu'elle avait porté.

Elise fut très contrariée de cette scène, et fit de vifs reproches à la duègne.

— Tu te trompes, enfant, dit froidement Inès, je veux exaspérer ce méchant. Il se vante de ses roueries, je le paie dans sa monnaie. Je défends l'honneur féminin. C'est une belle folie aux femmes de se laisser écraser par ceux qui ont l'impudeur de se dire nos maîtres. Je suis du pays de don Quichotte, et, comme lui, je défends le faible contre le fort ; je veux rétablir l'égalité à laquelle nous sommes en droit de prétendre. Respectons les traités, si l'on nous respecte ; vengeons-nous, si l'on nous opprime. En fait d'amour, et de mariage, surtout, je ne veux, n'admets, ne permets que le libre arbitre, que la loi du cœur. Autrement, vengeance. Maintes femmes se jettent dans le

crime pour échapper au malheur qu'elles ne peuvent plus supporter. Duperie : ces infortunées se vengent ainsi sur elles-mêmes. Notre malheur vient de ce que nous perdons la tête au moindre choc. Soyons à la hauteur des grandes circonstances, et nous pourrons braver nos tyrans. Toi, chère Elise, tu as à venger ta mère et toi-même. Seule, tu ne saurais combattre ; je te seconde, et la victoire est à nous. Depuis deux mois, M. le marquis s'efforce de faire bonne contenance, tout en pestant au fond du cœur contre sa destinée, tandis que toi, tu es adorée de l'époux réel de ton choix, d'un homme qui est à tes pieds, parce qu'il te doit plus que sa vie ne saurait payer. Cela est bien. Tout et tous sont à leur place. Je veux faire mieux encore : il faut que M. de Luxeuil nous cède le champ de bataille. Je viens, pour arriver à mon but, de

lui enfoncer un poignard au cœur. Regarde dans le jardin : le voilà qui se perd dans ses pensées, dans ses projets. Nul homme ne fut jamais plus en peine. Ne lui ai-je fait qu'une mauvaise plaisanterie, ou s'humiliera-t-il jusqu'à se cacher dans un coin, sous un canapé ? Si on l'y surprend, et je m'en charge, il faudra quitter Montpellier. Il ne peut prendre un confident, son étourderie ne va pas encore jusque-là. Ton Charles t'a dit que son noble ami se bat les flancs incessamment pour continuer à rire, à persiffler, éprouvant un besoin cuisant de parler et s'arrêtant au moment de tout dire. Vois-le toi-même : il cherche, il hésite ; il veut, je crois, tenter ce soir l'aventure, fût-ce à force ouverte. Tu sais que tu n'as rien à craindre de ce côté. Regarde, une fois de plus, ces portes, ces verroux, ces tapisseries, ces machines à la manière de mon pays. Dors en

paix, digne fille de mon bienfaiteur. Ta vieille Inès a du cœur, et son bras arrêterait, à lui seul, celui d'un roué.

La fidèle espagnole ne s'était pas trompée, elle avait deviné la pensée de Luxeuil. Il faisait d'ailleurs un temps détestable, et il était impossible que le colonel se postât en sentinelle au dehors de l'hôtel. Il résolut d'aller droit à l'antichambre d'Élise.

— Plus de doute, dit Inès à sa pupille le soir même, nous allons être attaquées. M. de Luxeuil est venu regarder à cette porte, il en a *tâté*, éprouvé les ferrures, et, contrarié de leur solidité, il s'est muni d'une espèce de levier, pour briser tout obstacle, s'il le faut. Je t'en préviens pour que le bruit ne t'effraie pas. Tu devras te montrer quand je te nommerai. Il ne sera pas tenté d'aller plus loin que l'antichambre; il se retirera honteux, furieux contre lui-même.

Il était minuit lorsque M. de Luxeuil heurta de toutes ses forces à la grande porte de l'appartement d'Élise. Il ne parvint à briser le massif en chêne qu'avec une fatigue extrême et des efforts désespérés. Inès avait tout prévu, et de grosses et doubles tapisseries de laine, soutenues par de forts bâtons en fer et couronnées par de pesantes dorures, tombèrent en même temps que la porte et enveloppèrent le malheureux époux, froissé, moulu par la chute de l'appareil. L'un des fers l'atteignit même légèrement à la tête et lui fit répandre un peu de sang.

Inès veillait près du feu dans le déshabillé de nuit le plus grotesquement galant qui se puisse voir. Elle accourut et se prit à rire aux éclats à l'aspect du malheureux marquis, empêtré, écrasé sous deux à trois cents kilogrammes de produits des manufactures d'Aubusson. Elle eut la malice d'y

ajouter, en détachant ce qui tenait encore à la porte.

Elle sonna pour appeler la livrée; et lorsque dix laquais furent accourus en hâte, on la trouva tenant M. de Luxeuil dans ses bras, et semblant s'efforcer à grand'peine de le retirer du milieu de cinquante mètres d'épaisses draperies.

Élise, belle comme l'Amour dans sa toilette de nuit, se tenait, une bougie à la main, témoignant une grande surprise, éclairant ce singulier tableau.

Inès s'empressa de répondre au : *qu'est-ce donc!* du premier laquais accouru, que M. le marquis, *en sortant* de l'appartement de sa femme, s'était embarrassé dans les portières, dont les attaches et embrasses tenaient peu, et qu'elle craignait vivement qu'il ne se fût fait beaucoup de mal.

Luxeuil, humilié et meurtri, repoussa du-

rement la duègne, et gagna sa chambre sans proférer un mot.

— Saint-Jean, s'écria l'impitoyable Inès en s'adressant au valet de chambre du colonel, courez chercher le docteur et prenez en passant des vulnéraires chez le pharmacien.

— Saint-Jean, dit le marquis, va te coucher ou je te chasse. Qu'on me laisse en paix jusqu'à ce que je sonne.

Le colonel était plus fatigué peut-être que le jour de la prise d'assaut de Constantine, et force lui fut de se mettre au lit, où l'agitation de son esprit ne lui permit pas de trouver le sommeil avant le point du jour. Il se rappelait particulièrement avec désespoir avoir été vu par toute la livrée de l'hôtel, dans les bras de son ennemie intime, l'atroce Inès, comme il la nommait. Il ne pouvait croire que la chute de ces tapisse-

ries et de leurs vergettes et supports fût un effet du hasard ou de la seule violence avec laquelle il avait enfoncé la porte ; ce devait être une machination d'Inès. Il éprouvait ainsi qu'il n'était pas de force dans la lutte avec la vieille espagnole... Et il avait aperçu Élise dans tout l'éclat de sa beauté, impassible, étonnée seulement !...

Après quatre heures de méditation, il n'était pas plus avancé, plus fixé sur tant et tant de graves questions, et il s'endormit de lassitude, sans avoir décidé si Élise avait ou non un amant.

Le matin, il eut à subir les informations de la comtesse et de la vieille baronne sur la manière dont les choses s'étaient passées, sur les causes du bruit qui était parvenu jusqu'à elles. Elles ne pouvaient se rendre compte du bris de la porte et de la chute des tentures. Leurs questions répétées exaspérèrent le

malheureux Luxcuil, et il sortit, sans penser même à déjeuner.

« Oh ! se disait-il en proie à une fièvre mortelle, quel est le néant de l'état social ! Je vante souvent la civilisation où le monde est parvenu : tout serait au mieux, selon moi, tout besoin rationnel serait satisfait pour un homme comme il faut ; il y a des avocats pour les affaires litigieuses, des confesseurs pour les cas de conscience.

» A qui m'adresserai-je, moi, dans l'état des choses ? Quel est le docteur, de quelque faculté que ce soit, dont les conseils puissent me sortir de peine ! Il n'est pas un avocat qui ne me pouffe de rire au visage, au premier mot de mes inquiétudes. Si un prêtre pouvait consoler ou rassurer de même qu'il absout, je courrais me confesser de mes doutes sur ma position.... ou celle de ma femme ; mais on ne manquerait pas de

me répondre que ces doutes sont un péché mortel à l'égard de la vertueuse et impeccable Élise, si chastement élevée par une vieille Espagnole fanatique, et l'on m'anathématiserait pour avoir eu de si coupables pensées. Il n'y a ni prêtre ni avocat qui puisse m'être en aide..... Ce n'est pas non plus le docteur Guébin. Les médecins sont plus sceptiques, moins compatissants, moins secourables qu'aucuns. Ils guérissent tout au plus le corps, et se rient des peines de l'âme, puisqu'ils ne croient pas le plus souvent à ce mobile moral. Ce docteur professe d'ailleurs trop de dévouement à ces dames, et les amis de ma femme ne sauraient être les miens. Il y a ce jeune de Surval, qui, par la raison, pourrait bien être aussi docteur que tant d'autres ; mais cela n'a que peu ou point vu, cela est absorbé dans les sonnettes et les airs variés ; par fois cependant je lui

trouve le regard plus intelligent, ses grands yeux se fixent sur Élise... Si c'était lui!... Je n'y veux pas penser. Je serais dans l'obligation de le tuer, et comment m'y prendrais-je? Cela doit être inhabile à manier une arme : il s'occupe tout le jour de musique. Il est impossible qu'il ait osé jeter les yeux sur la marquise!... Passe pour une femme de chambre. Ce garçon est poli, bien élevé, plein de distinction... Eh! je le surveillerai... Le surveiller! pitié de moi!... j'ai eu tort de me marier : c'est un état trop sérieux. J'en avais ri jusqu'à présent, mais je vois que l'on avait raison... Il me serait préférable d'être moins riche... Je devais peut-être épouser la comtesse... J'ai pensé à me débarrasser de cette gouvernante maudite... Si je la faisais enlever! Il me faudrait des complices, et cette duègne est adorée de tous les gens de l'hôtel. Mon malheur vient d'être

trop facile, de mœurs trop douces : je ne saurais mûrir une pensée de vengeance... Je dois succomber dans cette lutte. Il sera remarquable que le vainqueur des Espagnols constitutionnels devant Cadix en 1823, de la milice turque du dey d'Alger, et des bédouins et kabiles d'Abd-el-Kader, sans compter mes innombrables conquêtes féminines; il sera remarquable, dis-je, qu'un homme comme moi succombe, avant trois mois, dans la bataille conjugale. Celle-ci est-elle donc la plus difficile, la plus inévitable, et l'honneur de ces guerres de géants appartient-il constamment au sexe que l'on dit faible et sans défense? O Elise! Elise! ne vous devrai-je d'autre douceur que celle de retourner en Afrique traiter avec les beautés maures et les enfants de l'Atlas! Me chasserez-vous du paradis que vous habitez! Cette sibylle, votre inséparable, aurait-elle

dit vrai ! aurait-on osé intervertir l'ordre de successibilité dans ma dynastie !... Dieu d'amour, accorde du moins à ton plus fervent adorateur la satisfaction de connaître le chevalier félon et déloyal qui a pu ternir un écusson jusqu'alors si pur, et celle, plus grande encore, de lui donner un coup d'épée ! Puissant roi de Cythère et autres lieux, quel est donc le perfide, le sacrilège, qui sans respect pour mes vieux lauriers !... »

La profondeur de ses réflexions l'avait amené à la porte du théâtre. On répétait *Guillaume Tell*, et il fut frappé des accords de la harpe de Charles, qui faisait danser la divine tyrolienne du troisième acte, à Flora Fabri, alors en représentation à Montpellier. Charles recevait mille compliments de l'incomparable danseuse elle-même.

L'artiste aperçut Luxeuil et alla à lui le plus naturellement du monde.

« Je suis heureux de vous rencontrer, mon cher colonel, lui dit-il, je pensais à vous dans l'instant, et je voulais vous offrir de venir avec moi entendre d'excellente musique au *Bon-Pasteur*. A deux heures, je vais aller faire répéter à ces dames les morceaux principaux du *Moïse*, de Rossini, et je vais prendre Guébin en passant. Enthousiastes tous les deux du cygne de Pézaro, ce vous sera une fête, et d'autant plus que vous serez les seuls auditeurs du céleste concert. Cent jeunes filles, presque toutes fort jolies, vont, j'en suis sûr, vous faire oublier la fuite du temps. Entre nous, il y a de l'amour-propre de ma part à vous faire entendre mon joli troupeau féminin. C'est un ensemble auquel je travaille depuis deux mois, et qui, je crois, me fera honneur. »

De Surval entraîna le marquis en lui

parlant ainsi, et ils montèrent dans la voiture de Guébin, qui les attendait.

Le colonel ne disait presque rien, et ce fut Guébin, qui se mit à parler musique avec sa passion accoutumée. Charles lui-même s'épanchait avec l'abandon qu'inspire un entourage amical.

Il était l'enfant gâté de ces dames du *Bon-Pasteur*, qui le remerciaient incessamment du véritable cadeau, comme elles disaient, qu'il leur avait fait, en leur donnant Clarisse, pour enseigner la harpe dans leur établissement ; Clarisse était en effet le modèle de la piété et du travail. Aussi, madame la supérieure accorda sans difficulté à Charles de laisser ses deux compagnons assister dans le coin le plus retiré du chœur de la Sainte-Chapelle, à cette dernière répétition du concert, par lequel on célébrait, chaque année, la fondation de cette maison religieuse.

Charles était admirable à la tête de ses élèves. Aucun autre n'aurait obtenu des résultats aussi heureux. Ces jeunes filles étaient pleines de bon vouloir pour leur aimable professeur, et elles mettaient à bien faire un amour-propre infini.

Pendant quatre heures de suite, et sans un moment d'ennui, Guébin et le marquis s'enivrèrent de mélodie. Des exclamations échappaient de temps en temps au docteur. Luxeuil, lui, était ému, attendri, étonné, il ne se reconnaissait pas. Le sentiment de sa position lui revenait fréquemment à l'esprit, mais il en était aussitôt distrait par les plus délicieuses vocalises. Cent voix d'une pureté parfaite, soutenues par l'orgue et la harpe, répandaient des torrents d'harmonie, selon l'expression de Guébin, et le colonel ne pensait plus, il était tout au plaisir.

» Il est incontestable que ce gaillard là

est prodigieux, se disait-il, en regardant Charles tout diriger, tout animer de son impulsion, et je vais tantôt lui pardonner d'être l'amant de la marquise... L'est-il réellement ? en trouve-t-il le loisir ? Il se lève avec le soleil pour ses leçons, et chaque soir, je le vois dans le monde... le soir !... »

La prière sans accompagnement de *Moïse* coupa court de nouveau à ses réflexions. »

A six heures, M. de Luxeuil ne s'apercevait pas qu'il était sorti sans déjeuner, et il accepta avec empressement de dîner chez le docteur, avec une douzaine d'aimables et joyeux convives.

De Sarval était d'une humeur charmante. L'amour d'Élise en avait fait un autre homme ; mais son bonheur tout intime, tout intérieur, était loin de le porter à railler, à plaisanter le marquis. N'ayant rien à envier au colonel, Charles l'aimait, au contraire,

et aurait donné sa vie pour lui. Il lui montrait une déférence presque révérentielle, ainsi qu'il eût agi si Luxeuil avait été le frère d'Elise, et qu'il eut eu besoin de lui pour obtenir la main de son amie.

Le marquis recouvra sa liberté d'esprit. Comme de coutume, il alla plus loin qu'aucun, et à onze heures il faisait un discours sur le bonheur des maris trompés et développait son texte avec une verve folle.

Charles s'était éloigné et tenait les yeux fixés sur la pendule, cherchant à s'esquiver à petit bruit. Il sortait lorsqu'un indiscret se récria sur son départ et le rappela pour boire un dernier verre de punch. Charles se rapprocha, but à la hâte et put partir. Le colonel se mit en devoir de le suivre.

Guébin était dans la cour de sa maison.

Il pressait un domestique de préparer son cabriolet pour aller chez un malade.

Charles allait franchir le seuil de la porte cochère; le docteur entendit Luxeuil, qui descendait à la hâte et faisait de bruyants adieux aux autres convives; il comprit que le marquis voulait épier son ami.

— Entre ici un moment, dit-il à Charles, en le poussant dans la remise.

— Où donc est de Surval? dit le colonel, regardant de toutes parts.

— Il est allé se coucher, dit Guébin... Je l'aperçois qui tourne la rue Royale. Il tombe de fatigue, et je le conçois, au métier qu'il fait.

— Bonsoir, docteur, dit Luxeuil, allant lui-même vers la rue Royale. « Il voulait rejoindre Charles, mais Guébin avait eu soin de lui indiquer la route opposée à celle de l'hôtel de Lorency, qu'il se doutait que son ami allait suivre.

— Va-t'en, et que Dieu te garde de mal-

encontre, » dit le docteur à Charles, en lui ouvrant la porte de la remise. »

Le marquis, aux trois-quarts ivre de champagne et de punch, se rappelait ou à peu près qu'il lui importait de savoir où Charles passait la nuit, et il se dirigea plus ou moins en ligne droite à la demeure de l'artiste.

Celui-ci occupait depuis peu de jours un appartement au second étage d'une maison où se trouvait le principal magasin de modes de Montpellier.

Mère avait engagé Charles à se loger ainsi, afin qu'elle pût, au besoin, venir chez lui sans donner à penser, la modiste étant celle de la jeune comtesse.

Le magasin était au premier étage, et dix jeunes filles travaillaient en chantant à une magnifique corbeille de mariée, qu'elles devaient livrer le lendemain.

Luxeuil faisait grand bruit dans l'escalier,

ne sachant où prendre la chambre de l'artiste.

L'une de ces demoiselles ouvrit la porte sur le palier. Le marquis s'avança, et fut ébloui de l'aspect de ces jeunes beautés entourées de gaze et de rubans. Toutes le connaissaient, et, s'apercevant que l'aimable colonel était au moins en gaité, elles le firent asseoir sur un canapé et lui témoignèrent mille égards. Elles n'étaient pas fâchées qu'il vint ainsi les aider à lutter contre le sommeil qui les gagnait.

Luxeuil oublia bientôt jusqu'au nom de Surval.

« Mon astre, mon étoile reparait sur l'horizon; je me retrouve, je me reconnais, s'écria-t-il. Je suis entouré des plus adorables houris de Mahomet. »

Il se mit à chanter, à pleine voix, le bel air de *Gulistan* :

« Ah! que mon âme en est ravie
» Dans cet instant délicieux !
» Il me semble dans l'autre vie
» Partager le bonheur des dieux. »

— Quelle est ici ma *Dilara* ? continua-t-il, Fleurs charmantes, compâtessez à mon embarras. Vous êtes toutes fraîches et pures comme la rosée du matin ; je vous adore en masse, et je vous le dis à chacune en particulier ; mais il m'est impossible de faire un choix dans le bouquet qu'amour me présente. Je vous en conjure, je vous en supplie, que l'une de vous se dévoue. Je l'aimerai, qu'elle soit brune ou blonde, qu'elle se nomme Fanny, Justine ou Marton, et je lui promets une constance, une discrétion à toute épreuve. Je suis connu à cet égard : mon seul défaut est l'impatience d'être aimé.

— Impossible! s'écrièrent toutes les mo-

distes en chœur. Chacune de nous a son amant, et le magasin de madame Love est renommé pour la fidélité à la foi jurée.

— Je proteste, reprit le colonel. Le culte de Cythérée ne doit pas être deshérité de ses plus jolies prêtresses. Que vous ayez chacune un ou plusieurs amants, cela est naturel, et je vous approuve; mais vous devez m'aimer aussi, moi, quand même; mes droits sont sacrés, ce sont ceux du malheur, s'il faut le dire :

- « Vous voyez devant vous un homme déplorable,
- » De la fatalité, monument pitoyable.
- » Moi, qui contre l'hymen, justement révolté,
- » Aux malheureux époux ai longtemps insulté... »

— Nous ne souffrirons pas que vous parliez mal du mariage, s'écria la première demoiselle du magasin. Caroline et moi, nous allons nous marier, et il n'est pas une

de nos amies qui ne désire nous imiter. C'est un lien plein de douceurs.

— À qui le dites-vous ! je sais cela mieux que personne... Eh bien ! je veux vous épouser toutes. Je suis né pour le bonheur du sexe.

— Mais vous oubliez que vous êtes marié, monsieur le colonel, dit l'orateur de la bande joyeuse. Quelle horreur ? Une si belle femme !... Une beauté comme il n'y en a pas une seconde peut-être dans toute la France.

— Taisez-vous, serpent. Je soutiens que vous êtes toutes préférables à la marquise. Qu'est-ce que la beauté ?.... Un charme trompeur et passager, qui ne dure qu'un jour, qu'un rien détruit, dont on abuse. Ou plutôt je ne sais pas, je ne peux pas savoir ce que c'est. Je conteste, je nie la beauté, ou je la déteste et la maudis tout au moins ; elle a fait le malheur du monde.

Vous ne pouvez pas ignorer, si peu que vous ayez fait vos humanités, les infortunes sans exemple de cet infortuné roi Ménélas, infortunes qui causèrent la guerre de Troie et mirent en feu toute l'Asie. Il serait trop long de vous raconter les cas semblables, qui, de nos jours, troublent les familles et menacent la société d'une conflagration générale. Fi donc de la beauté!... Parlez-moi de ces délicieux minois chiffonnés, qui nous enchantent sans nous dominer; parlez-moi de la *joliesse*, ou si vous n'aimez pas les néologismes, et si vous me comprenez mieux, parlez-moi de la gentillesse. C'est là votre lot, à vous, modistes adorables. Oui, vous êtes toutes gentilles, toutes charmantes, et je soutiens que vos amants sont mille fois plus heureux que ces époux condamnés à une commensalité, à un quasi tête à tête de vingt-quatre heures par jour.

Vous ne vous montrez-vous, qu'après le coucher du soleil, et vous êtes toujours de bonne humeur, parce que vous avez gaîment travaillé, et que vous êtes joyeuses d'aller retrouver l'homme auquel vous ne tenez que par une chaîne de fleurs...

— Quelle horreur! s'écria la blonde Clorinde, la plus sentimentale du magasin, quelle horreur! Se plaindre de passer sa vie avec la femme qu'on aime. Ah! je voudrais, moi, passer ma vie au fond d'un désert, avec l'époux de mon cœur.

— Vous vous y ennuierez, ma belle, avant une semaine. Je veux vous enseigner la vie. Je vous emmène dans la *Camarque*, là, tout près d'ici. Eh bien, je vous jure qu'avant huit jours, vous me prierez de vous rendre promptement à votre atelier, bien que je sois reconnu l'homme le plus aimable de la division.

— Mais je ne vous aime pas, reprit Clo-
rinde, avec la plus jolie petite moue du
monde.

— C'est là votre tort infini. Pourquoi ne
m'aimez-vous pas?

— Parcequ'elle rêve, je crois, d'un autre,
dit la brune et piquante Justine; il y a un
très joli garçon qui se montre depuis peu
dans ces parages, et de qui nous sommes en-
train de nous éprendre, toutes tant que
nous sommes, folles et sages.

— Qu'il est heureux celui-là! Etre aimé,
voyez-vous, mes chères disciples, c'est le bon-
heur sur la terre et dans le Ciel. Je veux me
faire dévot et tout ce qui pourra vous plaire,
pour arriver à votre ciel, à vous. Le ciel, an-
ges chéris, ne saurait être qu'un vaste maga-
sin de modes, peuplé de jolis oiseaux, au
plumage bariolé comme vous. Je vous jure
que c'est là l'explication rationnelle des Écri-

tures : en effet, il faut bien occuper même les anges, pour les empêcher de penser à mal, et quel plus joli travail leur donner que celui de chiffonner tout le jour de la gaze et des rubans? Puis les anciens mortels, aussi méritants que moi, par exemple, par leurs infortunes, viennent adorer les jolis anges, sauf à changer parfois, souvent même d'adorations, parce que, quoi qu'en dise la belle Clotilde, aux blonds cheveux, la constance est impossible et trop ennuyeuse pour exister, même dans le paradis.

« Vous dont souvent j'ai lassé l'indulgence,
» Sexe charmant, daignez me pardonner.
» Vos attraits seuls font naître l'inconstance :
» Cessez de plaire, et je cesse d'aimer. »

Cette cavatine n'est-elle pas jolie, paroles et musique? Cela est chantant, spirituel et vrai. »

On se lasse, même de dire des folies, surtout à deux heures du matin. Le marquis s'endormit sur le canapé.

Les modistes avaient fini leur travail. Elles gagnèrent leurs chambres, après avoir enveloppé, couvert Luxeuil de leurs châles, pour le garantir du froid.

Elles étaient heureuses et riaient de tout cœur, en le regardant ainsi costumé. Madame Love ne pouvait leur reprocher leurs soins, leurs procédés pour le mari de la meilleure cliente du magasin. Le mettre à la porte eût été un acte d'inhumanité.

XXXIX

« Ah ! monsieur, pardonnez, il ne m'est pas possible
» De vous passer cela. Je suis né doux, paisible,
» Mais il est terme à tout : en deux mots, vous savez
» Ce que j'ai droit d'attendre et ce que vous devez. »

(COLLIN D'HARLEVILLE.)

Charles, en rentrant à cinq heures du matin, fut surpris d'apercevoir de la lumière au magasin de ses voisines, car les modistes avaient eu l'attention délicate de laisser une veilleuse ; mais il ne se doutait nullement que Luxeuil fût si près de lui.

Il monta rapidement à sa chambre, fit du feu, sommeilla pendant une heure, et se mit à s'habiller pour aller donner sa première leçon.

Le colonel s'était éveillé au jour seulement. Il eut peine à se reconnaître au milieu

de la mousseline et des fleurs. Se rappelant confusément sa mésaventure de la chute des portières dans l'antichambre de sa femme, il se crut encore dans son enveloppe de laine. Il distingua enfin les tartans de ces demoiselles, et se prit d'attendrissement en voyant les soins dont il avait été l'objet.

« Le peuple seul est capable de dévoûment, s'écria-t-il; je vais me faire radical, ou tout au moins je veux offrir un cachemire à ces enchanteresses, en retour de leurs châles à dix francs. C'est adorable, miraculeux, je suis un mortel privilégié des femmes : il n'y a que la mienne qui ne m'aime pas. »

Il était tenté de se montrer à Charles couvert des chiffons féminins, pour exciter sa jalousie, lorsque le but de sa présence dans la maison lui revint à l'esprit.

« Peste soit de ma femme et de sa gou-

vernante espagnole ! se dit-il. En voulant me faire une position régulière dans le monde, je me suis mis dans la plus sottise de toutes. Si j'en prenais mon parti ? Je disais hier soir des choses très sensées sur le bonheur des maris trompés, ou susceptible de l'être.... Malheureusement, je ne suis pas suffisamment pénétré d'une quantité d'axiomes que je débite ainsi sur tous sujets. Si je soumettais la question à cet aéroplane en corsets, qui va revenir siéger ici, après s'être délecté de la fine tasse de café au lait ? Il n'y a de bonheur que pour les gens de cette classe. Si j'avais vingt ans je jetterais mon marquisat à la tête du premier imbécile qui y attacherait de l'importance, et je me ferais commis-marchand pour pouvoir être aimé de ces petites. Oh ! pourquoi suis-je enrégimenté dans les graves et grands personnages ! *Aurea medio-*

crias! Je changerais mon grade, ma fortune, mes titres contre les yeux noirs et le talent de ce jeune artiste; mais j'oublie que je ne suis ici qu'en route pour me rendre chez lui... A vous mille baisers, heureux chiffons; à vous mille vœux, anges adorables, qui avez abrité, consolé, fait oublier mes inquiétudes conjugales. Rentrons dans le positif de l'existence, tâchons de jouer avec quelque dignité mon rôle de mari jaloux. Je n'ai pas assez d'esprit de corps; je ne veux pas assez fortement pourfendre l'infâme, le scélérat, le misérable qui s'est attaqué à mon bien, ou qui s'en est mis en possession, au mépris de mes droits civils et religieux. Pénétrons-nous bien de mes griefs, et tuons, à tout événement. Il est des maris qui jugent beaucoup plus à propos de tuer la femme que son amant, c'est une lâcheté, selon moi. Je ne sais pas, d'ailleurs,

comment je pourrais lever la main sur *Sa Majesté*... Quant à son maître de chant!... Je me rappelle Marie Stuart et Rizzio.... Morbleu! il n'y a rien de perfide, de dangereux comme ces musiciens... Je veux faire querelle à celui-ci. »

Charles, lui, n'était nullement d'humeur à quereller qui que ce fût. Il avait laissé Élise heureuse, sans inquiétude : il était tout au présent.

Il chantait à demi-voix, en passant sa redingote du matin et allait sortir dix minutes avant sept heures.

Luxeuil entra chez lui quasi sans frapper.

— Eh ! c'est vous, mon cher colonel, lui dit gaiement Charles : votre visite est celle que j'attendais le moins. Vous dérogez aujourd'hui à vos habitudes de douce paresse. Entrez-vous donc en campagne ! Le gou-

vernement est-il menacé ? La république est-elle toujours ?... Moi, vous le voyez, je suis déjà sur pied. La vie occupée !... Dieu me garde de m'en plaindre toutefois. Je suis bien le plus heureux des prolétaires. Pardon de vous recevoir ainsi dans mon cabinet de toilette : je sortais, j'ai éteint mon feu, et ma femme de ménage n'est pas encore venue.

— A quelle heure vous levez-vous donc ?

— Toujours avant le jour. C'est la bonne manière de vivre, je vous assure : on double ainsi son existence. Oh ! je ne demande rien de plus à Dieu : je le remercie, et ne saurais le faire assez.

— Alors vous avez une maîtresse, c'est ce qui marche en première ligne, c'est le plus pressant besoin du cœur, à votre âge... Vous n'en aviez pas cependant, je crois, il y a trois mois encore, et vous étiez moins affirmatif de votre félicité parfaite. Est-ce une

grande dame ou une fillette ? Il y a ici, tout autour de vous, un vrai nid d'amours...

— Bon ! ces jeunes filles ne travaillent pas moins que moi, de leur côté, et nous nous apercevons à peine.

— Vous n'oseriez vous hasarder auprès d'une actrice. Ainsi, puisque ce n'est pas une grisette que vous aimez, c'est nécessairement une grande dame.

— *Nego consequentiam.*

— Morbleu ! parlons français.

— Je sais parler comme chanter sur tous les tons ; mais je me rappelle vous avoir entendu professer que la discrétion la plus absolue était de rigueur, au début de la carrière, et j'ai foi dans vos principes. Ah ! honneur, hommage, amour, fidélité, dévouement à qui m'aimera. Vous aviez encore raison, monsieur le marquis, en me vantant les délices que l'on peut devoir à une femme. Je les conçois, les apprécie de cœur,

et suis décidé à les payer tout ce qu'elles valent. De même qu'elles passent toute croyance, on ne saurait jamais en souffrir autant qu'on en a joui.

— Cela peut aller fort loin cependant.

— Vous voyez les choses en noir, ce matin, colonel, il faut que vous ayez mal dormi...

— Morbleu !... répéta Luxeuil... J'ai un scrupule à votre égard.

— Pas possible. Vous m'avez fait aussi votre profession de foi en fait de scrupules. C'est une duperie, m'avez-vous dit. Il faut marcher au but, coûte qui coûte, et la voie la plus courte est la meilleure, quelle qu'elle soit.

— Au fait donc. Le maniement des armes vous est-il étranger ? Vous avez sans doute plus joué de la harpe que du fleuret ?

— Dieu merci ; mais rassurez-vous. Je suis un artiste bien élevé, ou plutôt de mon

siècle. Mes bons parents ont pensé à tout : ils m'ont envoyé au tir et à la salle d'armes en même temps qu'au collège. Puisqu'il est convenu qu'il faut répondre à une provocation, fût-ce la plus absurde, sous peine d'être déshonoré, j'ai appris à briser la poupée chez Lepage, et Grisier m'a dit que j'étais de ses meilleurs élèves... Te nez, cela vous distraira, descendons chez mon voisin Bellegarde. C'est l'heure où il ouvre son académie, comme il dit, et personne ne lui vient si matin. Il attend souvent son premier élève au café en face. Il est probable que nous pourrons tirer au mur, sans témoins.

— C'est une chose à voir, et je regrette que le docteur ne soit pas des nôtres.

— J'irai le chercher.

— Je pourrai vous en épargner la peine.

Le mari et l'amant en étaient venus de la plaisanterie à l'aigreur et la provocation.

Charles avait oublié sa belle résolution de souffrir *presque* tout de la part du marquis. Élise lui recommandait incessamment la plus grande circonspection ; mais Inès, qui détestait, de toute la force d'une haine espagnole, l'odieux époux de sa fille chérie, poussait, au contraire, Charles contre Luxeuil. Suivant elle, la mort du colonel était encore ce qui simplifiait le plus la position.

De Surval avait été blessé du jeu de mots du marquis sur la harpe et le fleuret, et il s'était fait provocateur plus que Luxeuil lui-même.

Tous les deux marchèrent avec vivacité vers la salle d'armes, située à quelques pas seulement du magasin de modes. Bellegarde était en effet fumant un cigarre au café, et il ne les vit pas entrer dans l'étroite allée qui conduisait à son académie.

— Voilà mes fleurets, dit Charles, en

en décrochant deux du mur. Vous voyez que je suis des habitués du lieu : je viens ici, à mes moments perdus, pour m'entretenir la main. J'ai bien fait, puisque cela me procure l'honneur de faire votre partie.

— Voyons, voyons, dit le marquis, prenant l'un des fleurets et s'animant de plus en plus. Je suis enchanté de vos allures guerrières, cela me met à l'aise. Le diable ne s'en serait pas douté.

« Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence.

— » Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau. »

Reprit Charles.

— Vous avez la réplique vive, et l'à-propos est parfait. Allons, en garde.

— A vous les honneurs, dit de Surval. Je me tiens sur la défensive, et me bornerai à parer, si je puis.

Luxeuil se lança en avant avec son étourderie accoutumée. Charles, au contraire,

avait repris tout son sang-froid. Le jeu du marquis était étonnamment léger, brillant, propre à désarçonner un homme moins habile que le jeune artiste. C'était un *cliquetis*, qui ne laissait pas le temps de respirer.

Charles s'était promis de ne pas riposter, et, dans un moment où le marquis le pressait exorbitamment, il préféra rompre.

— Votre manière ne fait pas honneur à votre maître, dit le colonel, vous ne brillez que par la circonspection. J'allais vous offrir de déboutonner nos fleurets ; mais mes scrupules me reviennent : vous n'êtes pas de force.

— Je vous ai dit, répondit Charles, qu'il y avait nécessité sociale de répondre à toute provocation... Voilà mon fleuret à *nu* ; mais vous pouvez être fatigué, et je vous dois des égards : je ne vais vous blesser qu'au bras, pour que vous puissiez juger la manière de mon maître, en parfaite connaissance de cause.

— Je vous préviens que je vous vise à la poitrine, dit le marquis, en brisant, à son tour, le bouton de son fleuret.

Le choc devint réciproquement très vif et bientôt sanglant. De Surval attaquait le marquis avec un élan irrésistible. Tous les deux n'avaient pas de gants, et, à maintes reprises en un clin d'œil, le colonel fut touché dans les nerfs de l'avant-bras. Il jurait et pestait en damné, et ne voulait pas toutefois cesser le combat. Il prit son fleuret de la main gauche et s'avança de nouveau sur Charles.

— C'est trop fort, dit celui-ci, je donnerais tout au monde pour que quelqu'un survint.

— En garde, sacrebleu ! dit Luxeuil.

Charles toucha le marquis au poignet gauche, et le fleuret tomba de la main du malheureux colonel.

— Allons, dit le blessé, il est constant que

la victoire est à vous ; il est constant aussi que je souffre beaucoup... Faites-moi le plaisir, mon cher Orphée, d'appeler votre ami Guébin... Eh ! j'aperçois son page, ce vieux grognard d'Hermann. A moi, mon brave : c'est aujourd'hui mon Waterloo. Mettez-moi mon manteau sur les épaules, car je ne saurais faire œuvre de mes deux bras ; conduisez-moi à l'ambulance ou chez le docteur, je ne puis me présenter en si piteux état à l'hôtel de Lorency.

— Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il, messieurs ? dit Hermann. Je venais boire la goutte avec le camarade Bellegarde, et je ne m'attendais pas...

— Mon ami, reprit le colonel, je n'aime, en fait de récits, que ceux de vos campagnes, et celui de ma catastrophe actuelle est trop lamentable pour que je risque, en vous le faisant, de vous couper les jambes, lorsque j'ai besoin de votre appui pour ga-

gner la maison du docteur. J'ajoute que je vous fais trois mille francs de pension, si vous pouvez me garder le secret sur ce que vous voyez. Quant à vous, mon cher Charles, je vous en donne deux cent mille, si vous voulez aller enseigner la musique ou l'escrime ailleurs. Je vous reconnais beaucoup plus fort que moi, vous êtes docteur *in utrâque*... Nos dames me l'avaient bien dit, votre éducation a été soignée... Allez à vos leçons, cher ami, et pardonnez-moi, si je vous ai fait perdre un ou plusieurs cachets, j'en ai grand regret, je vous jure. Votre serviteur très dévoué. Marchons, mon brave Hermann.

Luxeuil s'efforça de tromper le docteur.

— J'ai eu la sottise de vouloir faire des armes avec notre aimable ami de Surval, dit-il ; il est si maladroit qu'il a brisé le bouton de son fleuret, et vous voyez comme il

m'a arrangé. J'ai les nerfs affreusement déchirés. Il ne faut pas jouer avec ces conscrits, qui ne savent ce que c'est qu'une épée, ils sont gens à vous assommer d'un coup de pointe. Guérissez-moi vite, et qu'on n'en sache rien à l'hôtel, s'il est possible : autrement je suis un homme déshonoré.

Guébin savait l'adresse de Charles à l'escrime, il ne fut nullement la dupe du mensonge de Luxeuil. « Je l'avais prévu, se dit-il à lui-même : comment cela finira-t-il... ? »

Il pansa les blessures du marquis avec un soin particulier.

— Allons, dit celui-ci, il faut en prendre son parti et retourner à l'hôtel, quoiqu'il en soit. On y crie sans doute déjà bien fort au scandale de mon absence ; voilà tantôt vingt-quatre heures que je suis sorti. Un homme marié ne doit pas découcher, ou c'est un soldat qui déserte le poste du dan-

ger. Un homme marié!... Je vous en prie, docteur, prêtez-moi votre *grognard* pour aujourd'hui. Mes valets me feraient mille questions qui me mettraient dans une colère atroce; je voudrais les battre et ne le pourrais. Hermann sera mon bras; il assommera en mon nom cette vile canaille. Je pourrais même profiter de sa présence à la maison pour faire étrangler une personne, avec laquelle je suis en inimitié déclarée..... Ah! cher docteur, je suis le plus infortuné de vos clients, et je défie votre science de rétablir ma tête dans son état normal.

— Vous plaisantez, dit Guébin : vos blessures ne sont nullement profondes, le fer n'a pas appuyé, pénétré...

— Vous croyez, docteur, que notre féal y a mis des procédés? Oh! c'est un charmant garçon; il prétend que je lui ai inculqué quelques principes, et il me les jette à la face avec beaucoup d'aplomb.

— Je mets Hermann à votre disposition.
Gardez-le autant que vous voudrez.

Guébin s'éloigna, conservant à grand'-
peine son sérieux.

XXXIX

« Justum et tenacem propositi virum
« Si fractus illabatur orbis
« Impavidum ferient ruinæ. »

(HORACE, ode III, livre III.)

En rentrant à l'hôtel de Lorency, le colonel prit l'initiative et signifia à toute la livrée qu'il ne voulait, jusqu'à nouvel ordre, d'autres services que ceux du vieux soldat, et qu'il ne recevrait personne, pas même sa femme. Il s'était, disait-il, foulé le poignet, et le docteur lui avait commandé un repos, un calme absolu, sous le gouvernement unique du vétérán, qui, dans ses campagnes, avait acquis une expérience particulière du traitement de ce genre de blessures.

— Venez, mon brave, dit-il à Hermann, en le conduisant à sa chambre; voici notre bivouac. Vous voyez mes armes : disposez-

en pour notre défense commune. Je suis, je vous en prévient, en pays ennemi; la nation espagnole use de représailles à mon égard, et se venge de mes lauriers du *Trocadero*. Vous n'étiez pas là, c'est une campagne qui n'est pas du temps de *l'autre*. Mais je dois vous fournir les vivres de guerre. Le soldat sera nourri chez l'habitant, chez le *pékin*, comme vous dites dans la langue militaire, la seule qui soit naturelle à la France, la seule que je veuille parler désormais. Sonnez, camarade... Qu'on nous serve à déjeuner et magnifiquement; deux couverts... Mettez-vous là. Il est déjà midi.

— Je ne me permettrai pas, mon colonel, de m'asseoir à votre table.

— Je vous en prie, mon brave, n'ajoutez pas à mes contrariétés. Je vous ordonne en tout cas de manger et boire de la bonne façon. Je vous en donnerai l'exemple moi-

même. Le vin peut être une consolation puissante contre les tribulations de l'existence.

— J'en ai toujours pensé ainsi, dit Hermann avec beaucoup de gravité, se résignant à faire un excellent déjeûner, qui se prolongea à peu près jusqu'au dîner.

— C'est très bien, mon vieux héros, vous êtes un digne soldat. Ce que c'est d'avoir servi sous le grand capitaine ! Vous êtes un géant auprès de moi ; il ne vous arriverait pas, à vous, de ces événements désagréables qu'on ne saurait digérer, quoiqu'on en ait... Voyons : comptez-moi un de ces traits, qui sont maintenant pour nous d'un autre siècle : quand, où et comment avez-vous donné votre premier coup de sabre ?

— Ah ! dit Hermann, c'est une histoire assez bizarre. Le commandant Bernard était, ma foi, un autre *lapin* que votre serviteur, et j'ai tant de plaisir à parler de lui, que je

pourrais bien vous ennuyer à force de chanter ses vertus.

— En avant, mon brave, je suis insatiable de vieux *lapin*.

— Eh bien donc ! je vais vous en servir :

« C'était au printemps de 1806.

» Soldat au 7^e régiment de chasseurs à cheval, colonel Lagrange, j'avais fait la campagne d'Austerlitz, au corps commandé par le maréchal Augereau ; mais, arrivés trop tard sur le Rhin, nous ne prîmes que peu de part aux travaux de la grande armée. A peine aperçûmes-nous la division autrichienne du général Jellachich, qui se hâta de capituler à notre approche, sous les murs de Feldkirch.

» J'étais encore le conscrit échappé six mois auparavant à la charrue de mon père, et mon sabre était revenu vierge sur la rive gauche du Rhin.

» Mon patron au régiment, le commandant Bernard, m'avait amené passer quinzaine dans notre pays à tous les deux, à Weissembourg, et nous en partions au mois de juin, pour rejoindre à Reggio, dans la province de Modène.

» Le commandant était une vieille moustache, volontaire de 1792 et ayant passé par tous les grades. Son visage balafré, son œil noir, son langage énergique, tout en lui signalait l'homme de guerre; sans compter que notre pays a produit de fameux soldats.

» A Turin, le commandant traita avec un *voiturin* pour nous conduire jusqu'à Reggio. Il n'y avait alors que cette manière de voyager en Italie.

» Les grands chemins étaient peu sûrs; mais le commandant professait plus de mépris que de frayeur pour les bandits piémontais ou lombards. Mieux valait surtout, disait-il, être tué que dépouillé par eux.

» L'audacieux brigand, qui s'était intitulé empereur des Alpes et roi de Marengo, parce qu'il était originaire du village de ce nom, avait succombé récemment dans une rencontre avec la gendarmerie, et, particulièrement entre Alexandrie et Voghera, l'on racontait des merveilles de courage et de ruse de ce scélérat et de sa bande.

» Le commandant prit plaisir à renchérrir sur les histoires les plus épouvantables de voleurs et d'assassins, et, en arrivant à Plaisance, deux bourgeois, venus avec nous, étaient à moitié morts de peur.

» Les autres, prétendant que nous leur porterions malheur, s'arrêtèrent à Borgosan-Donnino, ce qui rendit notre voiturin d'une humeur détestable.

» Le commandant n'était pas homme à s'en inquiéter.

» Notre conducteur faisait encore la sieste, lorsque M. Bernard me dépêcha, à

quatre heures, pour le mettre en route. Au train ordinaire de notre marche, nous ne devions pas arriver à Parme avant neuf heures, et le commandant voulait y voir, au passage, le général Junot, qui s'y reposait de la course qu'il avait faite à franc-étrier de Lisbonne à Austerlitz.

» Cependant nous avions fumé deux pipes de plus et nous ne partions pas encore.

» — Oh ! je vais aller froter les oreilles à ce drôle-là, me dit le commandant, tu n'as pas su, conscrit, lui transmettre mes ordres.

» Un instant après, les chevaux étaient attelés et nous partions seuls de voyageurs et sur le devant, le conducteur à cheval.

» Le commandant s'asseyait à ma droite, fronçait le sourcil et regardait à l'amorce de ses pistolets ; il plaçait son sabre entre ses jambes, me disait d'en faire autant et d'être prompt à la manœuvre.

» Je dirais qu'il était inquiet, si un

pareil troupier avait pu connaître la crainte.

» Au soleil couché, nous étions encore à deux grandes lieues de Parme, nous arrivions au bas d'une côte, et nous en avions devant nous une autre plus rapide à monter.

— Je te prévient, une dernière fois, dit le commandant au conducteur, que si tu ne marches pas plus vite, je vais te donner de nouveau une volée de coups de plat de sabre.

» Le voiturin s'arrêta tout court.

» Au même instant, six bandits, armés d'espingoles et de pistolets, débouchant d'un chemin de traverse, entourèrent la voiture, deux en tête, deux derrière. Les deux autres descendirent de cheval et se présentèrent, le pistolet au poing, à la portière du côté de M. Bernard. « La bourse ou la vie, » dirent-ils en italien.

» — Attention au commandement, me dit froidement et à voix basse mon brave chef, nous entrons en campagne; tiens ferme le ressort de la portière, sans gêner mes mouvements.

» Tout cela fut l'affaire d'un instant, et le commandant se tournait vers les bandits.

» — *Non capisco*, leur disait-il, en leur déchargeant ses pistolets dans la poitrine à bout portant.

» En même temps, l'un des bandits restés à cheval tirait lui-même sur la voiture, mais presque au hasard. Le bruit avait effrayé les chevaux, et nos voleurs avaient peine à les retenir; l'un d'eux était désarçonné.

» — Chasseur, lâche la portière et à moi me dit M. Bernard.

» Il était à terre, marchant sur les cadavres des deux premiers bandits, et avait déjà enfoncé son arme dans le cœur de ce-

lui qui était tombé de cheval ; il détournait l'espingole que le quatrième dirigeait sur nous, et le jetait à bas ; je frappais, à mon tour.

» Les deux autres bandits, croyant le diable à leurs trousses, fuyaient de toute la vitesse de leurs montures.

» — A cheval, chasseur, me cria le commandant, en enfourchant l'un de ceux que nous avions sous la main.

» Soit que nos chevaux fussent les meilleurs, ou que nous n'eussions affaire qu'aux derniers sujets de la bande, nous atteignîmes bientôt nos ennemis, et nous les entendions demander grâce.

» — Sabre, chasseur, me dit l'impitoyable commandant.

» Les deux derniers voleurs tombaient frappés à mort.

» — C'est bien, chasseur, c'est bien ; les voleurs des états de Parme ne sont pas de

force à s'attaquer aux soldats de l'empereur. Emmenons les chevaux. Je veux les atteler à la carriole pour notre entrée à Parme. Le général sera content de nous.

» Nous retournâmes à notre voiture. C'était un vrai champ de bataille. Notre conducteur lui-même ne donnait pas signe de vie. Une balle partie de l'espingole l'avait atteint, et le commandant, qui l'accusait de complicité avec les bandits, y avait ajouté, en passant, ce qu'il appelait un *léger* coup de sabre.

» — Ce coquin fait le mort, me dit M. Bernard, pour ne pas nous aider à atteler. Il pense bien que j'ai reconnu dans l'un de ces misérables l'homme avec lequel je l'ai surpris s'entretenant à Borgo san-Donnino. Ils préparaient leur guet-apens.

» Il lui prit fantaisie d'emporter à Parme les corps des voleurs. Il les entassa dans l'intérieur de la voiture, au risque d'ache-

ver ceux qui pouvaient conserver un reste de vie. Il jeta le *voiturin* sur les autres, malgré ses cris.

» — Tais-toi, lui dit-il, ou *un coup de pointe* va exécuter à l'avance le jugement du tribunal spécial. Tu ne sais pas, chasseur, ce que c'est que la justice militaire?... C'est la bonne, l'expéditive, la véritable justice. La civile, celle des pékins, n'en finit pas avec ses formalités. Elle est capable de nous demander compte de cette rencontre et de nous faire un procès pour avoir sabré nos coupeurs de bourse. Je lui porte ce qu'elle appelle les pièces de conviction : tout le *bataclan*, la voiture, les chevaux, le *voiturin*; je dépose le tout au premier corps-de-garde, et je continue ma route.

» M. Bernard parlait ainsi, tout en attendant nos chevaux. Il me confia le fouet du *voiturin*, me fit monter sur le siège, monta

lui-même en tête, et se chargea de conduire à coups de sabre.

» Nous fîmes nos deux lieues en une demi-heure.

» En arrivant à Parme, le malheureux *voiturin* ne valait pas mieux que les autres.

» Le duc d'Abrantès reçut son vieux camarade de gloire, et le combla d'éloges pour notre victoire de grande route.

» Blessé mortellement à la Rothière, dans la campagne de France, M. Bernard me disait : — « Eh bien, chasseur ! te souvient-il de Borgo san-Donnino ? C'était ta première affaire, et c'est aujourd'hui ma dernière, à moi. C'est dommage : la belle chose que la guerre ! »

XL

« Ce que femme veut !... »

Malgré tout le bon vouloir du marquis et sa passion pour les exploits des vieilles moustaches, il ne tarda pas à s'endormir, au récit d'Hermann, sans que celui-ci s'en aperçut, et s'arrêta dans sa narration.

Le brave soldat s'échauffait en approchant de la péripétie, et mettait tant d'action, de feu dans son discours, que force fut au colonel de s'éveiller, au moment où l'orateur, ayant épuisé ses forces et son sujet, lui disait : « Voilà, mon colonel, voilà l'histoire véridique de mes premiers coups de sabre. Depuis, j'en ai donné de tous côtés ; mais ce serait long à vous dire aujourd'hui. »

— Sacrebleu ! chasseur, lui dit Luxeuil, enthousiasmé sur parole ou mal réveillé, cela est beau jusqu'à l'incroyable. Votre commandant était un *lapin* à tout poil, c'est un type perdu de nos jours. Lorsque je me compare à ces colosses de gloire, j'ai honte de moi, qui ne sais pas même me défendre contre une vieille femme et un jeune chanteur. Dites-moi, mon brave : puisque je ne suis plus bon pour l'exécution, pouvez-vous me rendre un dernier service ?

— Ordonnez, mon colonel.

— Onze heures vont sonner dans quelques instants... Ce doit être le moment qui m'est fatal... Prenez cette clé de la porte du jardin, sortez par là, embusquez-vous de manière à surveiller les trois issues de l'hôtel ; saisissez quiconque voudrait s'y introduire, et amenez prisonnier ce traître, ce félon...

— Vous êtes donc averti que quelque voleur doit venir?...

— Oui, mon ami, c'est un vol en effet et de la plus dangereuse espèce, une perfidie atroce, une noirceur épouvantable. J'en suis consterné, malade, démoralisé.

— Soyez tranquille : je vais vous amener l'individu, et je me charge aussi de le conduire au procureur de la république.

— Oui, les tribunaux doivent être saisis, la morale le veut; cependant les mauvais plaisants pourront en rire; enfin nous verrons. Emparez-vous d'abord du délinquant... Je devrais vous accompagner, mais je souffre affreusement, et je tremble de ne pouvoir attendre jusqu'à demain la visite du docteur.

— Je vais à mon poste; je me rappelle parfaitement la consigne.

Le diable prenait de plus en plus parti contre le malheureux Luxeuil.

Inès, toujours à l'affût du moindre événement, avait deviné le duel.

Elle sortit le soir, vers dix heures, pour aller dire à Charles de ne pas venir, savoir de lui les détails de la rencontre du matin, et jusqu'où allaient les soupçons du colonel.

Inès rentra à l'hôtel.

Elle s'était couverte d'un manteau et d'un chapeau d'homme à larges bords, afin d'être moins remarquée dans les rues, en raison de l'heure avancée. Sa taille élevée et ses traits fortement prononcés lui donnaient d'ailleurs un aspect assez masculin. Personne n'avait été tenté de lui faire querelle.

Elle aperçut Hermann en sentinelle et le reconnut facilement. D'un mot dit au nom du docteur, elle pouvait l'éloigner; mais elle se fit un malin plaisir d'intriguer, de tromper le vieux soldat.

Elle marcha tête haute, le chapeau enfoncé sur les yeux, à la petite porte du jardin.

Elle introduisait la clé dans la serrure, quand Hermann lui mit la main sur l'épaule. « Halte-là, mon jouvenceau, dit le vétéran ; je ne sais pas ce que vous pouvez venir faire ici à l'heure qu'il est ; mais ma consigne est de vous arrêter, de vous conduire devant le commandant de la place, et un troupier n'en demande pas davantage. Marchez donc en douceur, pas de rébellion, obéissance à l'ordre. »

La vieille Espagnole ne prononça pas un mot, et se laissa conduire à l'appartement de Luxeuil.

Celui-ci s'était endormi de nouveau. Son premier mouvement fut de maudire l'importun qui le réveillait.

Il reconnut Hermann.

— Eh ! c'est vous ? lui dit-il. Qu'y a-t-il donc ?

— Mon colonel m'avait chargé de lui amener quiconque tenterait d'entrer à l'hô-

tel, et je lui présente un particulier qui m'est suspect.

— Voyons, voyons, dit le marquis en sortant hors du lit et courant vers le *particulier*.

Inès laissa tomber le manteau qui la couvrait, jeta son chapeau de côté et dit avec un sang-froid glacial : « Je prie, monsieur le colonel de me permettre de me retirer. Il n'est pas convenable que je le voie dans l'état où le voilà : la pudeur s'y oppose. »

Hermann n'était pas peu surpris d'avoir arrêté une femme de l'hôtel, une femme qu'il avait même en grande considération. Il s'attendait à la mauvaise humeur du colonel.

Celui-ci était consterné, et son premier mouvement fut de se mettre au lit et de s'y enfoncer sans mot dire. Il se retourna cependant vers Inès, en se promettant de ne pas s'emporter, et il lui dit avec impassibi-

lité : « Puis-je vous demander, duègne incomparable, le motif qui vous fait ainsi courir la ville, la nuit, alors que tout repose ou doit reposer ici.

— Monsieur le marquis, répondit Inès, peut voir à sa pendule qu'il est à peine onze heures, et se rappeler que lui-même n'a pas l'habitude de se mettre au lit, à beaucoup près aussi tôt. Il est aujourd'hui public à Montpellier, qu'il a passé la nuit dernière chez madame Love, et, puisqu'il faut le dire, ma malheureuse maîtresse, redoutant un scandale de plus, m'avait envoyée m'assurer au magasin de modes, si l'homme qui lui jurait fidélité, il y a trois mois, au pied des autels, ne lui préparait pas de nouveaux chagrins. Une jeune femme est excusable de céder à un mouvement de jalousie, à l'égard de l'homme dont elle porte le nom, et qu'elle a épousé par inclination....
Je n'ai pu manquer de compatir aux larmes

de ma maîtresse, et j'ai dû m'informer auprès de ces demoiselles... La belle Clotilde, celle que monsieur le marquis offrait d'enlever, cette nouvelle victime qu'il voulait ajouter à tant d'autres...

Inès mettait un tel accent dans son récit, que le vieil Hermann en était attendri. Une larme tomba sur sa moustache grise. Luxeuil s'en aperçut, et interrompant la duègne : — Mon cher héros, dit-il au soldat, vous pouvez vous retirer. A votre âge, le nerf lacrimatoire est exorbitamment facile à émouvoir, et je ne veux pas mettre en jeu, plus ou moins à propos, la sensibilité d'un homme que j'estime. Allez dire au docteur de commencer ses visites demain par moi ; je suis peut-être celui de ses clients qui a le plus besoin de ses soins. Je me réserve de reconnaître dignement les vôtres, abstraction faite de votre dernière expédition... Veuillez aussi vaquer à vos autres affaires,

adorable Andalouse. Celle-ci est conclue, terminée à votre honneur infini, et je voudrais pouvoir moi-même vous couronner des lauriers de la victoire. Vraiment je regrette de ne vous avoir pas connue à vingt ans. Combien je vous aurais aimée, si j'en puis juger par les sentiments que vous m'inspirez aujourd'hui !...

— Monsieur le marquis est trop bon, trop flatteur, dit Inès de l'air le plus humble et le plus modeste, en se retirant après une révérence jusqu'à terre.

La résolution du malheureux Luxeuil était irrévocablement prise, et dès le lendemain, il écrivit pour demander du service en Afrique.

XLI

- « Le diable y perdrait son latin.
» Qui s'y reconnaîtrait? Le plus sot, le plus fin,
» Quel est-il donc? Mais c'est plaisanterie :
« Quel tohubohu que la vie! »

Charles se maudissait de s'être emporté à l'égard du colonel. Il était en proie aux plus tristes pressentiments, et regrettait de n'avoir pas reçu lui-même les coups d'épée qu'il n'avait donnés qu'à son corps défendant.

La visite d'Inès confirma ses craintes. Il comprenait qu'un duel avec le marquis lui interdisait l'entrée de l'hôtel de Lorency. Il insista vainement auprès d'Inès pour voir Elise, quelques instants la duègne fut inflexible. Elle mettait l'honneur, la réputation de sa jeune maîtresse fort audessus du désespoir, fut-il mortel, de l'amant le plus irréc-

prochable et le plus aimé. Elle était mécontente de ces piqures faites au bras de monsieur de Luxeuil. C'est à la poitrine seule de son ennemi que l'on doit viser, pensait-elle. Charles avait le tort de ne pas partager sa haine, de n'avoir rien de l'énergie espagnole ; il adorait encore Élise après trois mois, et il n'en pouvait être autrement ; mais, dans la manière de voir d'Inès, une liaison criminelle produit son fruit en moins de temps : l'amant ou le mari doit y succomber.

Charles avait d'autant plus le désir devoir Élise, qu'il lui fallait un amour aussi absolu que le sien, pour s'excuser envers lui-même des reproches qu'il ne pouvait manquer de s'adresser, pour ne pas répondre de suite à son oncle, ainsi que celui-ci l'en priait.

L'honorable monsieur de Surval prétendait avoir reconnu dans les lettres de Charles que son neveu éprouvait souvent une

fièvre inquiétante, par suite de sa vie plus ou moins agitée, et il caressait alors plus que jamais la pensée de le voir rentrer dans ce qu'il appelait le sentier normal. La tendresse d'un vieillard pour son enfant est aussi un amour, non moins vif et puissant qu'aucun, et la bonté parfaite de l'honorable magistrat avait opéré le prodige d'arracher le jurisconsulte à son cabinet, et de le faire assister aux soirées des chefs de sa compagnie, afin de savoir quelque chose des nouvelles judiciaires, des vacances probables. Et toujours il présentait les respects et compliments de son neveu, *voyageant à l'étranger pour étudier et comparer les lois des différents peuples.*

L'homme excellent se reprochait bien un peu d'altérer ou tourner ainsi la vérité ; mais il ne pouvait pas rationnellement avouer que son neveu chéri, dont il ménageait la rentrée dans la magistrature, était chantant

l'opéra ou jouant de la harpe avec de belles dames, qu'il adorait et qui, en le désespérant à leur manière, ne laissaient pas de préparer son introduction définitive au temple de Minerve.

Une vacance tout-à-fait selon le cœur du vieillard s'annonçait prochaine. Charles aurait milité sous les yeux de son oncle, à ses côtés, sous la même robe ! noble et pardonnable ambition ! saint esprit de la famille ! Le plus sage y sacrifie. Rien pour soi, mais quelque chose pour les siens. Un bel état est aussi un patrimoine ; on désire transmettre à son héritier d'affection une position dont on apprécie le côté honorable à l'égal d'une fortune.

Monsieur de Surval écrivit de suite à Charles : « Je sais très bien, mon ami, que tu es dans ton droit de continuer pendant un an la vie plus ou moins mondaine et artistique, juste complément d'une éducation

bien dirigée ; mais ton style m'a fait penser que tu pouvais te croire désormais à la hauteur d'une existence régulière, et qu'il ne te fallait qu'une occasion d'abrégier ton noviciat. Cette occasion s'offre et même d'une façon extrêmement avantageuse, et toute flatteuse pour ton amour-propre... Que l'enfant prodigue rentre au foyer magistral et paternel, et ses deux familles fêteront à l'envi son retour. Le vieux président sera toutefois le plus heureux, le plus flatté, et il couronnera de fleurs le portrait de sa digne amie, de ta mère, qui semble sourire à mes instances pour te ramener près de nous.... J'ajoute que ton ami Jules et sa femme partagent mes sentiments et t'engagent à revenir en Dauphiné. La jeune dame, tu le sais, m'a fait parrain de son enfant, et je vais souvent dîner à leur château quand j'éprouve le besoin de parler de toi. Ils font à l'envi ton éloge, et Florestine prétend te connaître

mieux qu'aucun, et que tu vaux aussi plus que personne. Reviens donc, et pour eux et pour moi. L'affection, comme tu dis, est tout ce qu'il y a de meilleur au monde, et tu en jouiras ici en pleine sécurité, sans compter l'amour conjugal, dont tu goûteras dès qu'il te plaira. »

Charles avait cette lettre depuis plusieurs heures ; il l'avait lue dix fois, et, tout à l'amour d'Élise, il différant de répondre, ne pouvant accepter l'offre de son oncle, et, n'ayant pas non plus la force d'affliger le digne vieillard par un refus.

Guébin entra chez son ami le lendemain au point du jour. Il venait de panser les nerfs du marquis, et rendit bon compte de l'état de ses blessures. Luxeuil était plus souffrant de ses inquiétudes que d'autre chose. Maintes fois il fut sur le point de s'en épancher avec le docteur, mais celui-ci n'était pas homme à se départir de sa circonspec-

tion. Aussi, à sa sortie, le colonel, découragé, lui dit :

— Allons, docteur, vous l'aurez voulu, et je vais écrire. *Facta est alea...* Comment se porte votre aimable ami ?

— Je n'en sais rien, reprit Guébin, je ne l'ai pas vu depuis qu'il vous a accompagné chez moi, hier au matin, et il me sembla plus peiné, plus impressionné que vous-même.

— Oui, je lui crois beaucoup de sensibilité. Il est adorable, ce garçon ! Je l'adorerais moi-même, s'il pouvait ou voulait répondre à une question que je ne peux ou n'ose lui faire....

— Cela n'est pas facile, répondit Guébin en riant.

— Il n'entend donc pas à demi-mot ?

— Pas jusque-là, que je sache.

— Eh bien, mon secret m'étouffera, c'est sûr... Adieu, docteur, je vous accorde que je

suis ridicule jusqu'à l'absurde, et que le remède à mon mal n'existe que sur le sol africain... Ce diable de petit harpiste ! Lui aussi, je l'ai interrogé indirectement, et il m'a mis les nerfs tout en sang, en tirant au mur avec des fleurets, au lieu de me répondre ; je ne serais pas plus avancé en le tuant... Il n'y a que mon incomparable commensale Inès, qui m'ait mis sur la voie par une impudence que rien même n'appuie. Allons, allons, le dieu Mars en décidera. Je suis dans l'âge des choses sérieuses, et je déserte les bosquets de Paphos. Mes compliments à votre ami, cher docteur.

Après ce compte-rendu, qui n'apprenait rien à Charles ou ne le sortait nullement d'embarras, Guébin prit un fauteuil, s'y enfonça et demanda gravement audience à son ami. « Tu m'excuseras, lui dit-il, mais j'ai autre chose en tête que les excentricités de M. de Luxeuil et tes amourettes quelcon-

ques. J'ai été appelé à donner une consultation, qui a commencé à ton sujet, et qui a tourné singulièrement. On est venu te demander en mariage à ton serviteur. Me fondant sur tant et tant de vraisemblances, j'ai répondu que tu n'étais pas disponible; je me suis offert pour pis aller, j'ai fait valoir une convenance d'âge qui n'existe pas de ta part, sans compter ma supériorité de fortune; j'ai particulièrement pris l'initiative pour le but principal de ce doux hyménée, et, le croiras-tu? j'ai été agréé.... Ne te récrie pas. Voilà tantôt seize heures écoulées depuis ces événements, incroyables, je te l'accorde, et je n'ai voulu t'en entretenir qu'après une nuit passée à y penser, afin de n'en être plus ni troublé, ni ému, ni ébloui, afin d'être certain que je ne m'abuse pas, que ce n'est pas une erreur... Si tu n'es pas sur la voie, si tu ne te rappelles pas nos causeries sur madame de Luciennes et ma

passion pour ton ou son enfant, je reprends les faits dans leur ordre chronologique : Hier, à quatre heures, madame de Luciennes, magnifique, incomparable de blancheur, d'embonpoint, de fraîcheur, couverte de dentelles et de soie, a paru chez moi, en compagnie du plus bel enfant que je me rappelle avoir vu. J'ai reconnu le petit ange qui vint au monde dans mes bras à Nice, il y a tantôt trois ans. Il m'a souri, et je n'ai pu faire la moue à sa mère, à l'égard de laquelle mes souvenirs n'étaient pas aussi complètement couleur de rose. La belle dame est entrée sans préambule dans le sujet de sa visite. Elle m'a montré l'acte de naissance de son fils ; elle seule y est mentionnée, aucun faux n'y a été commis, et tu n'as pas compris les lettres de Mathilde de Norvil, si tu as cru y voir le contraire ; Mathilde et son époux étaient tout simplement dans l'intention d'adopter l'enfant de leur tante,

afin de concilier leurs affections et leurs devoirs. De là les soins merveilleux dont le jeune Émilé a été l'objet de la part de tous ; mais Dieu a accordé à Mathilde elle-même un héritier direct, et madame de Luciennes, rendue à sa spontanéité, a scruté son cœur, et n'y a plus trouvé que des trésors de tendresse maternelle, à la place des sottes inspirations de l'orgueil ou de la haine : « Je viens vers vous d'abord, monsieur, parce que je sais votre amitié pour Charles et votre juste influence sur lui, m'a-t-elle dit. Je sais qu'il peut me reprocher quelques torts ; mais mon aveu doit lui suffire, et, fussé-je la plus coupable des femmes, il ne peut manquer de me pardonner : il me doit beaucoup. En deux mots, je viens lui offrir un adorable enfant, en échange de son nom, qu'il m'a sollicitée d'accepter dès Nantes même, et que j'ai refusé, plus ou moins rationnellement, dans un esprit et des circon-

stances de famille qui ne sont plus identiques. Vous savez nécessairement les sentiments, l'état du cœur de Charles, et je conviens que, par maintes raisons, il peut avoir changé de manière de voir, même à l'égard de son fils. Peut-être un autre amour, que je ne saurais lui reprocher, absorbe ses pensées. Dites-le moi, et je me résigne à ma position....

» Je t'en demande pardon, mon ami, continua Guébin, sans aucun aveu de ta part, à l'honneur de ta discrétion, mais, sur quelques mots qui échappent au plus sage, et sur tant et tant de doux regards, je suis au courant de tes affaires les plus intimes. Dans l'ensemble, tu as la tête ailleurs, et je ne pense pas que tu puisses consciencieusement jurer, aux pieds des autels, de t'occuper uniquement du bonheur de madame de Luciennes. J'ai motivé mon opinion très fortement à cet égard à la comtesse et je

dois rendre hommage à sa raison. J'ai eu la délicatesse de laisser à part le dessert au jalap et à la morphine, qu'elle ou sa camériste te servirent à Nice et dont ta philosophie a tenu moins de compte que ton estomac; je n'ai mentionné que tes liens actuels très étroits, et toujours sacrés, au gré de tes habitudes de toutes les époques. Elle m'a parfaitement compris; elle s'y attendait même, m'a-t-elle dit, et n'éprouvait de regrets que pour son fils.

» Sans avoir étudié la diplomatie, continua encore le docteur, je sais saisir le côté fort ou faible d'un discours ou d'un orateur, et j'attaque l'un ou l'autre aussi par la partie la plus vulnérable. Je le répète, le petit Emile m'a gagné le cœur à première vue à Nice; je l'ai aimé pour lui-même, pour toi peut-être, et, hier, mon amour s'est accru de la beauté de sa mère. Je comprends que cette femme-là t'ait fait déroger aux velléi-

tés de sagesse que tu as eues toute ta vie. Moi, qui depuis mes premiers chagrins d'amour, ai toujours conservé la pleine liberté de mon cœur, la comtesse m'est plus attrayante qu'aucune, et, sous les rapports moraux, j'estime sa manière de faire. Les mœurs italiennes, aux temps des Borgia, me sont sympathiques, pratiquées par les femmes : il est juste qu'elles se défendent ou se vengent d'un amant qui s'impose, qui persécute, qui insiste, qui veut épouser... Tu avais tort, et j'ai peut-être eu tort moi-même de contrarier les faits de madame de Luciennes ; mais c'était affaire d'amitié ou d'empressement à essayer d'une nouvelle découverte de la science.... Quoi qu'il en soit, ce souvenir de Nice m'a fort impressionné. et j'ai été éloquent, je crois, en me faisant valoir à tes dépens. J'ai persuadé à madame de Luciennes que ma philosophie était plus à la hauteur de la sienne ; que

ton fils, et ici il n'y a ni diplomatie, ni hyperbole, serait mon idole comme elle-même, qu'il aurait mon nom et mes soixante mille francs de rente; que je renoncerais à mon état pour vivre aussi noblement que possible; que je me ferais comte ou baron, aussitôt que la république en rétablirait la fabrique; bref j'ai été accepté pour époux, sans avoir besoin d'ajouter une raison, que j'avais sur les lèvres ou dans le cœur, et qui ne pouvait manquer d'être décisive; je veux dire que j'autorisais ma noble femme à me traiter comme elle avait fait de mon ami à Nice, à la première fantaisie qu'elle en éprouverait, m'engageant à ne la contrarier en rien, pour cela comme pour toute chose. Je ne prétends nullement me faire un mérite de cette longanimité, parce qu'il est très possible que je n'attache pas la moindre importance à la vie, le lendemain de mon mariage, sauf ma passion paternelle; mais

je tenais vivement à prouver combien mon dévouement est absolu. Voilà, mon ami....

— Mon cher Guébin, je suis dans l'admiration, la stupéfaction et tout ce que tu voudras de plus. Peut-être est-ce un conte des Mille et une Nuits que tu me dérites ; mais, je t'en prie, continue à parler aussi longtemps que tes malades et les préparatifs de ton mariage te le permettront, car je suis hors d'état de te répondre, même sur le bon marché que tu as fait, auprès de la comtesse, de mon amour paternel. Autant que je puisse me retrouver dans mes préoccupations de toute espèce, j'aurais grand plaisir, je crois, à embrasser mon petit Emile, et j'attends de ton influence qu'il me soit permis...

— Bon ! bon ! nous verrons à cela, à satisfaire à toutes les exigences : il y en a tant et tant dans les existences un peu compliquées, et je suis à ton égard autant le mé-

decin de l'esprit que du corps. Tu es vraiment plus abattu que je ne t'ai jamais vu..... Quelle est donc cette lettre que tu tiens là ouverte sous tes yeux?... Permits-moi de lire... Eh! l'honorable M. de Surval s'en mêle aussi, et il a raison, une fois de plus. Vas-tu m'en croire?... Pars, mon ami, tu le dois et sans hésitation. Toutes ces frasques féminines doivent avoir leur fin, et tu vois si j'y coupe court, même par un moyen exorbitant. La voie du grand nombre est la bonne, de même que la grande route est la plus sûre. On s'égare incessamment dans les chemins de traverse.

— Est-il généreux d'y laisser ceux qu'on y a fourvoyés!

— Que ta délicatesse soit en repos : tu es en une compagnie, qui se sortirait les yeux fermés du labyrinthe où tu t'égares, toi, en plein midi... Au surplus, je gage que tu vas recevoir congé avant ma noce, et pour tout

dire, je n'en serai pas fâché, parce que mon amour paternel et conjugal redoute quelque revirement de tendresse de ta part ou d'autrui. Tu es moins riche que moi, mais plus jeune; tu as plus d'entrain, de laisser-aller, tu ne te fâches que par boutades, ton nom est plus aristocratique que le mien, et la magistrature, qui te tend les bras, est plus estimée que la médecine, apparemment comme plus infallible. Tant il y a que je ne te veux pas pour témoin de mon mariage. J'ai remarqué que tu as assisté de très près, à l'église, à tel autre hyménée, qui, me semble-t-il, n'en tourne pas mieux. Je me rappelle telle vicomtesse de Nantes, la petite Lucette, d'Ancenis, une grande dame de Toulouse... Tu pourrais bien être le mauvais génie des époux : *Vade retrò satanas...* J'entends monter chez toi... Reçois tes visites. J'entre, moi, dans ton cabinet, et j'écris à M. de Surval que tu retour-

nes à Grenoble, à l'honneur éternel de la magistrature dauphinoise...

— Restera la question de savoir si ta lettre sera envoyée.

Le débat allait continuer entre les deux amis, lorsqu'on frappa à la porte de l'appartement, et Guébin n'eut pas le temps de fermer entièrement celle du cabinet. Charles, tout à la présence d'Inès, qui entra brusquement, sans attendre qu'on lui dit d'ouvrir, ne s'aperçut nullement que son ami allait entendre.

— Mon cher Charles, lui dit l'espagnole, je viens vous rappeler les conditions de notre traité, de notre pacte d'alliance : vous avez juré de m'en croire et de m'obéir aveuglément, dans l'intérêt d'Elise, tel que je le comprendrais... Eh bien, cet intérêt exige votre départ immédiat de Montpellier.

— O mon Dieu !... dit Charles.

— Mes paroles ne souffrent pas de répli-

que, et vous allez le reconnaître : la mort de M. de Luxeuil était désirable dans l'état des choses, mais cela n'était pas sans difficulté, j'en conviens, dès-lors que ma fermeté n'était nullement secondée. A cela près, mon plan a réussi : le marquis nous abandonne la place. Je l'ai entendu parler au docteur du *sol Algérien* ; il s'est mis à écrire, aussitôt la sortie de votre ami ; j'ai fait en sorte qu'il fût obligé de quitter un instant son bureau, et j'ai lu sa lettre au ministre... Il a de telles recommandations, quels que soient les temps, que sa demande sera accueillie. Nous pouvons espérer dans les chances de la guerre ; mais la raison nous dit d'agir comme si M. de Luxeuil devait reparaître à Montpellier, ne fut-ce que dans quelques années. Je crois mes précautions prises contre toutes les éventualités ; nous avons dans nos intérêts l'oncle du marquis lui-même ; à ses yeux, aux yeux de tous, la position de ma

chère enfant est intacte, parfaite, et le colonel lui-même ne pourra l'attaquer, ne fut-ce que par respect humain. Il est enlacé, captif, condamné; mais enfin, il peut y avoir encore des difficultés, et je ne saurais être trop circonspecte... Vous devez donc quitter Montpellier immédiatement, avant M. de Luxeuil. Il faut qu'il ne soit plus question de vous au jour de son départ; qu'on ne puisse pas dire qu'il a eu des inquiétudes, que c'est à cause de vous qu'il s'éloigne. Nous pourrions, à la rigueur, tout braver; mais je dois à Élise de mettre de son côté jusqu'à l'opinion publique.

— Et moi? dit Charles, et mon cœur que vous brisez?... car enfin cet amour est ma vie.

— Mon ami, ce sont-là de grands mots, si vous voulez, et je leur oppose d'immenses intérêts, que vous ne pouvez manquer de comprendre et de respecter dans toute

leur force et leur étendue. Adieu, partez.....
je vous écrirai... peut-être. La grâce de Dieu est grande, et vous l'éprouvez, je crois, depuis trois mois.

— Est-ce aussi l'avis d'Élise?

— Inutile de traiter la question. Moi seule en décide.

— Que je voie Élise, fut-ce pour la dernière fois!

— Rien de semblable. Ce seraient des larmes, des sanglots, de longs gémissements, des plaintes contre la destinée!..... Jouets d'enfant que cela! Tout est au mieux jusqu'à présent, ne gâtons rien. Adieu, mon fils.

Inès sortit, stoïque, impassible, comme au jour du mariage d'Élise, lorsqu'elle dit à Charles de monter le petit escalier de l'hôtel de Lorency.

— Cette femme-là emporte toute mon estime, dit Guébin en rentrant dans la cham-

bre de Charles, et je viens d'ajouter, en *post-scriptum* à ma lettre à ton oncle, que tu partais demain pour Grenoble. Si madame de Luciennes ne tient pas par trop à sa camériste de Nice, fille également très dévouée, j'attache Inès à sa personne, avec six mille francs de gages.

« Et vitulá tu dignus et hic. »

» Je te laisse faire tes malles, et vais dire à tous que la santé de ton oncle te rappelle à Grenoble. Le marquis est homme à te venir faire ses adieux et à t'étouffer dans ses embrassements. Toi, va voir Clarisse, pour que la meilleure action de ta vie artistique, te soit un talisman dans la carrière sérieuse où tu rentres, plus ou moins de ton plein gré. Si tu agis à la satisfaction de M. de Surval, je te donnerai des nouvelles de tes amis de Montpellier et de mon bonheur conjugal.

Guébin avait raison pour Clarisse, Charles en reçut plus de bénédictions que l'homme le plus bienfaisant n'en reçoit dans une longue existence. Il eut peine à s'en séparer et se félicita, une fois de plus, d'avoir obéi aux instincts de son cœur. Désormais la position de la pauvre fille était bien assurée et à l'abri des orages. Toute la sainte maison l'adorait, elle était un modèle de piété pour les plus pieuses.

Le docteur avait justement prévu la visite du marquis à Charles, le soir, à la nuit.

— Je suis encore fort souffrant, et, plus ou moins par votre fait, lui dit Luxeuil ; mais je ne saurais manquer aux procédés que je crois vous devoir. Je viens vous exprimer, une fois de plus, mes sympathies, mes regrets. Vrai, mes regrets. Je vous ai dit, hier au matin, quelque chose qui peut vous sembler contradictoire avec ces sentiments, et cela tient à ma position, qui n'est

pas ordinaire. Le docteur nous a appris votre départ, en raison de la santé de M. votre oncle, et nous en avons tous été extrêmement touchés, à l'hôtel. Quand je dis : *tous*, j'exagère peut-être. *Sa Majesté* a conservé son impassibilité royale (pardonnez-moi l'expression sous le régime où nous avons le bonheur de vivre) : mais je jurerais qu'*in petto*, elle partage l'émotion de sa mère et de son aïeule, qui ne tarissaient pas sur votre éloge.

« Quant à moi, mon cher, j'ai dû tant d'agrément à nos relations, que votre départ décide du mien. Oui, c'est un secret dernier que je confie à votre foi : ce courrier emporte ma demande de servir en Algérie. Le mariage n'est pas entièrement ce que je pensais, et je crois devoir renoncer à ses douceurs. La vie à deux ne présente pas les garanties désirables. Je ne sais pas bien les jouissances que l'on peut tenir de sa moitié,

et je crains qu'elle ne soit en possession de nous faire donner au diable, comme éditeur responsable de ses fantasqueries, gentillesses, etc., etc. C'est une anxiété incessante, à laquelle je succomberais plutôt qu'aux fatigues de la guerre. Il n'y a pas de folie que le mariage ne porte à la tête la plus saine. Peut-être étais-je jaloux de vous, en entrant, hier au matin, dans votre chambrette. Peut-être suis-je jaloux encore de.... je ne sais qui. Ah! mon ami, Dieu vous garde d'être l'objet d'une haine espagnole. Quant à moi, je m'en éloigne; je suis, décidé, résigné à ne m'informer, à ne plus m'inquiéter de rien. Quoiqu'il m'arrive, j'accepte ma destinée comme inhérente à la position, comme inévitable même, puisque, plus qu'aucun, je ne devais pas souffrir à l'exemple du grand nombre; que dis-je! je prétends qu'aucun des maris que j'ai trompés n'est approché de mes tribulations.

— Mais, monsieur le colonel...

— N'essayez pas, mon cher, de mettre sur mes blessures le baume de l'amitié, elles sont incurables. Recevez toutefois un conseil en retour de votre tendre compassion : si vous épousez jamais ma veuve, ce à quoi vous pouvez prétendre plus qu'aucun, sous le règne glorieux de la liberté et de l'égalité, je vous engage à faire préalablement poignarder sa gouvernante. Mes mânes vous en béniront.

« Du haut du ciel, ma demeure dernière, »

Comme dit la chanson. Adieu, mon cher artiste. *Moriturus te salutat.*

XLIII

« Honneur à l'esprit de famille :

» Il vient de Dieu, du cœur. »

« D'une affection sainte en lui la flamme brille ;

» Le plus vieux des amis est aussi le meilleur. •

Charles s'efforçait de se distraire d'Elise auprès de son digne oncle, tout heureux de son retour.

Ils revenaient ensemble d'une grande soirée chez le premier président. Charles avait chanté, joué de la harpe.

« — En vérité, mon ami, lui dit le vieillard, je me félicite de la route que je t'ai fait suivre : tu es incomparablement mieux élevé que les hommes de mon époque. Je ne t'ai pas encore entendu dire une sottise en matière de choses sérieuses ; tu possèdes de l'histoire, de la littérature, du droit autant qu'aucun collègue ; tu as donné des conclusions

fort distinguées, hier, devant notre première chambre ; le barreau m'en a fait compliment, et l'on te pardonne ton origine républicaine, ce qui est le plus grand éloge que tu puisses recevoir de la part des conservateurs ; enfin , il est incontestable que tu chantes merveilleusement.... On m'a déjà prévenu que la magistrature parisienne, si je n'y prenais garde, t'appellerait dans son sein. Reste avec moi, mon ami. La république, que j'ai adoptée crainte de pis, me frappera de quelque décret de mise à la retraite, qui avancera fort la fin du vieillard. Fais lui compagnie jusque-là. Tu pourras aller voir tes amis de ces derniers temps pendant les vacances, et t'occuper tout doucement de te marier. L'exemple de ton ami Jules doit te tenter, je ne connais pas de plus heureux ménage. Madame Florestine était-elle réellement comédienne avec vous ?

— Oui, mon cher oncle, et d'une vivacité qui allait jusqu'à l'effervescence, mais pleine de cœur, d'esprit, de dévoûment. Je ne saurais assez m'en louer, et c'est grâce à elle et à Jules que je suis resté si longtemps au théâtre. Il ne m'était supportable qu'avec eux. Aussi, j'aime à les voir chaque dimanche à leur campagne, et je leur sais gré de leurs procédés pour vous, comme de leur amitié pour moi.

— Madame Perrier est venue ici, me rendre, disait-elle, la visite que je lui avais faite à Bruxelles. Je lui ai offert le secours de ma bourse, à tout événement, sachant que ces chères dames ne sont jamais fort riches, si même elles le sont assez ; elle m'a gracieusement remercié, en me disant que tu lui avais récemment fait un beau cadeau à Montpellier. Je lui ai donné à manger plusieurs fois, et elle me nommait gaîment son cher oncle, riant par continuation de

ta fantaisie matrimoniale à son égard.

— Cette fantaisie, comme vous dites, est, je crois, générale. Tous mes amis se marient à l'envi : voilà le docteur Guébin, de qui Jules vous a tant entretenu, marié, à son tour, et de la façon la plus étrange.

— C'est cependant, paraît-il, un homme de mérite et de grand savoir.

— On ne peut davantage. Eh bien ! il se marie par originalité, pour s'éprouver, je crois, sous un dernier rapport, par scepticisme enfin.

— Folie pure. C'est se noyer pour savoir comment on meurt. J'ai sans doute vécu en vrai poltron, mais ma pensée, qui n'a pas laissé de vagabonder aussi, n'a jamais été jusque-là. Il est à craindre que le docteur ne finisse ou n'ait fini par une sottise, ainsi qu'il en est souvent pour les esprits trop curieux ou exaltés. Tu sais l'histoire de ce

philosophe qui tombe à l'eau en s'efforçant de lire par delà les nuages.

— Oui, et je vous dois, mon cher oncle, de voir plus juste, au moins pour mes amis. A la vérité, les plus grandes bizarreries miroitent autour de moi. Vous ne sauriez croire combien je lutte en ce moment avec Alfred de Ruillé, pour l'empêcher de se ruiner à Madrid, en l'honneur d'une adorable petite folle, la plus jeune des demoiselles de Ray, que vous avez connues dans la maison que j'habitais à Bruxelles. La position est difficile, en ce que je suis loin d'être ennemi à Adèle, sans doute par cela même qu'elle m'a causé mille misères. A Nantes, où elle était avec sa sœur sous ma tutelle, elle m'a valu un coup d'épée, et, depuis, à Perpignan, on a pu croire qu'elle était ma maîtresse, et la femme la meilleure, la plus inoffensive que j'aie connue, en aura cruellement souffert; maintenant Alfred a tantôt épuisé ce qu'Ida m'a

laissé de la succession de ma dignë mère : il me doit trente mille francs, et il prétend que je dois négocier avec M. de Saint-Aubin, pour que le marquis lui continue le subside que je lui fournis depuis trois ans...

— Je te sais gré de jouer ainsi cartes sur table avec ton oncle, et je te félicite de l'état de tes finances. Lors de la visite de la belle Ida, dont je t'ai parlé; lorsque la jeune cantatrice vint, le plus naturellement du monde, me demander de tes nouvelles, elle ajouta, les yeux baissés, qu'elle avait de grands torts envers toi et que tu l'avais fait voyager en reine, prodiguant l'or et les billets de banque. C'est là l'une des graves difficultés de la vie agitée, et tu t'en es sorti à bon compte, puisque tu as un débiteur, bien loin d'avoir des créanciers. Je t'aurais pardonné un déficit plus considérable, et je le comblerai à ton mariage. Je dois t'avouer ma faiblesse ou mes scrupules sur cet article,

et tu en riras, toi, qui es maintenant aguerrri : je m'étais douté que tu étais le coupable du rapt de la petite Mauclair. Je n'en disais rien, bien entendu, n'étant pas parfaitement convaincu qu'il y ait obligation d'épouser celle qui n'a pas craint de désespérer, si ce n'est, de déshonorer, sa famille. J'y pensais encore avec anxiété, lorsque, après trois ans, Ida, toute brillante, couverte de diamants, me dit t'avoir quitté pour un prince russe, beaucoup plus riche que toi... Elle résolvait ainsi la question de tes devoirs envers elle, et ma conscience en fut soulagée, au moins sous le rapport matrimonial. La belle enfant est magnifiquement pensionnée, et si jamais la Russie faisait faillite, tu ne manquerais pas d'y suppléer.

— Je suis tout à fait dans ces sentiments.

Abstraction faite d'Ida, envers qui la morale du monde t'a dégagé, tu as, je crois, à Montpellier, des liens fort étroits.

— Oui, mon cher oncle, et j'allais vous en entretenir, car j'apprends par *le Moniteur*, que le grand obstacle à mon bonheur vient d'être levé dans ces déplorables journées de juin, à Paris. Voyez, lisez : « Le colonel de Luxeuil a été tué, le 25, dans le faubourg Saint-Antoine. » Cela est d'un intérêt immense pour moi.

— Ne m'avais-tu pas dit que M. de Luxeuil avait demandé du service en Afrique ?

— Je l'y croyais en effet, mais il en sera revenu avec l'honorable général Cavagnac, son ami. J'ai déjà écrit au docteur pour savoir à quoi m'en tenir. Je ne vous cacherai pas que c'est madame de Luxeuil que je voudrais épouser.

— C'est une bien grande dame, et fort riche, si je me rappelle bien tes lettres.

— Elle est encore plus belle que riche.

— Ne te presses-tu pas un peu ? A peine sait-elle qu'elle est veuve.

— Sa douleur ne saurait être grande. Son mari réel n'était pas en titre. C'est un mariage à trois, si l'on peut parler ainsi, une histoire compliquée jusqu'à l'incroyable. Tous les romans ne sont pas imprimés.

— Le decorum exige une année de deuil tout au moins, surtout de la part d'une marquise. Celle-ci dérogera en t'épousant.

— Vous oubliez que nous sommes en république.

— J'oublie toujours, en effet, et c'est de mauvais augure pour la stabilité du régime. Marquise pour marquise, au surplus, j'avais pensé pour toi à la jeune nièce de M. de Saint-Aubin.

— Je n'ai plus osé y penser moi-même, mon cher oncle, à la fin de mon séjour à Nantes. Mademoiselle de Ruillé assistait à cette scène, dont je vous ai entretenu, lorsque nous avons eu la fantaisie de rentrer au théâtre de Nantes, le premier octobre, et

que le bon public, si bienveillant jusque-là, a fait un bruit désordonné et a voulu nous imposer de folles conditions, avant même de nous avoir revus. Philosophiquement, cela n'était que sot ou bête; mais, aristocratiquement, l'hésitation du parterre était peu flatteuse, et j'ai tremblé que mademoiselle Léocadie ne se le rappelât trop.

— Oui, oui, tu as raison. On ne saurait être assez susceptible sur certains articles. La marquise ne se rappellera-t-elle pas aussi le professeur de harpe?

— Oh! mon Élise est harpiste elle-même, et elle sait que c'est ma mère qui m'avait enseigné. Je n'ai pu manquer de lui dire que j'apprenais la vie à Montpellier, beaucoup plus que je ne cherchais à gagner de l'argent. J'ai fait dans cette ville une action qui doit y favoriser tous mes projets : une pauvre femme se nommait Clarisse, comme ma mère; elle était malheureuse, plus mal-

heureuse que Dieu ne saurait infliger à sa créature de l'être... Je l'ai donné, rendue au ciel : j'en ai fait une sainte, et l'ombre de ma mère m'a souri. Oh ! il ne manque à mon mariage avec Élise que d'être consacré par le maire comme il l'est déjà de Dieu : voyez ma bague d'alliance ; dans un an, il ne lui manquera plus rien.

— C'est bien, mon neveu. J'approuve fort que tu places tes espérances sous le patronage d'une bonne action. Que la marquise devienne ma nièce devant M. le maire, autre patronage, nécessaire, même sous le gouvernement républicain. Si madame de Luxeuil hésite à déroger, nous fouillerons dans nos archives, et je me rappelle que mon père m'a dit qu'en cherchant bien, nous y trouverions des lettres de comte. Nous descendons d'une souche méridionale.

— On m'a, en effet, demandé à Montpel-

lier si je n'étais pas originaire du pays, et je n'ai pu répondre, n'y attachant, au surplus, aucune importance. Mon ignorance m'aura été avantageuse. Dans ma lettre de Nantes à madame de Luciennes, pour lui demander sa main, je me suis dit simplement noble *ou autant vaut*, et ma présomption l'a fait se récrier et me repousser bien loin. Si j'avais connu à quel point je pouvais être à sa hauteur de naissance, je m'en serais targué pour flatter sa marotte; elle m'aurait pris au mot, et je crois, après trois ans, sans vouloir du mal à mon ami, que mieux me vaut que la comtesse soit madame Guébin. Le docteur a plus de caractère que moi.

LXIII

- Oui, quel que soit un jour le sort de nos liens,
- S'unir à ce qu'on aime est le premier des biens. •

(DESFONGRS.)

Guébin porta les procédés pour la comtesse jusqu'à cesser immédiatement l'exercice de son état et à n'en pas prendre le titre dans son contrat de mariage. Il quitta Montpellier fort peu de jours après, pour passer l'été en Poitou et l'hiver à Paris.

Il écrivit à Charles pour lui apprendre qu'il était, lui, Guébin, il ne se le dissimulait pas, un homme perdu pour l'amitié. Il lui donnait à entendre que la comtesse *ne désirait pas* qu'il continuât ses rapports avec Charles. « La chère dame est fort exclusive et veut absorber mes affections de toute espèce, écrivait-il. Elle jalouse jusqu'à mes

caresses à Émile. Je ne me croyais pas capable d'inspirer une passion aussi forte, et nous sommes ici, *cachant notre bonheur* dans les pâles campagnes poitevines. Sors-toi comme tu pourras, mon cher, de tes affaires de Montpellier. Je n'ose ou ne puis plus m'en mêler en quoi que ce soit. Émilie pourrait le trouver mauvais. »

Élise écrivit spontanément les lettres les plus rassurantes. « Aussitôt que les délais seront expirés, disait-elle à son ami, je tiendrai toutes mes promesses, sans autres conditions qu'un silence absolu sur la supériorité possible de ma fortune ou de ma noblesse. Ton état, ta position, ton pays me conviennent, et je les adopte comme ton nom, que je porterai avec une juste fierté. Ma mère le sait et m'approuve. »

La marquise de Luxeuil est, en effet, madame de Surval, et la vieille Inès, heureuse d'avoir accompli ce qu'elle appelait sa tâche,

est retournée dans son village aux portes de Séville.

— Je n'ai plus rien à combattre, à surveiller, à désirer, a-t-elle dit à ses enfants, en se séparant d'eux, malgré les instances les plus pressantes. Votre amour éprouvé m'est garant de votre bonheur. Il m'assure aussi votre souvenir. C'est ma récompense, je n'en veux pas d'autre.

—

Post-Scriptum.

Le seul chagrin que Charles ait éprouvé depuis son mariage est la réception d'une lettre toute récente de son ami.

« Mon cher, lui écrivait l'excellent docteur : notre petit Émile est charmant par continuation, et je l'adore ; mais sa tendre

mère est insupportable, et je n'y puis plus tenir. Je l'avais deviné, prévu, et je ne voulais pas ajouter à mes mérites auprès de toi en t'apprenant que je l'épousais pour t'enlever la possibilité de l'épouser toi-même. Aujourd'hui je puis te dire la vérité et me faire valoir impunément.

Mon devoir est rempli, et je me suis décidé, après grande réflexion, à recourir au moyen tout-puissant que tu voulais employer à Poitiers, lors de l'abandon de Mathilde. Je ne saurais mieux faire. Adieu, mon ami. »

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

	Pages
CHAP. XXVII.	1
— XXVIII.	14
— XXIX.	26
— XXX.	52
— XXXI.	83
— XXXII.	105
— XXXIII.	136
— XXXIV.	146
— XXXV.	173
— XXXVI.	198
— XXXVII.	213
— XXXVIII.	233
— XXXIX.	268
— XL.	286
— XLI.	299
— XLII.	308
— XLIII.	335
— XLIV.	247

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.



ciels. Il a été beau comme
se. A Alexandrie, dans les
rs, dans les bivouacs, on en
avec orgueil, avec attendris-

reur s'est rendu à Voghera,
assez tôt pour y trouver le
le désordre de la bataille,
et brodé à jour, tout illustré
es halles, le sabre tordu et
qu'à la garde. L'Empereur
ensemblement ses deux bras et
pressé sur son cœur.
e doit pas ce nom à sa

l'appelaient *Mons-Belli*,
ion, au milieu d'une vallée
die centrale, en fit de tout
le bataille. Le village sui-
n de *Casteggio*, démontre
avaient établi sur ce point
use (Castrum) tant contre
nnus que contre les soldats

livra, en 1800, un combat
de la bataille de Marengo.
eb. Ho, immo talise de nou-
de la campagne, est le
attit les Autrichiens le 9

été long, acharné et san-
er lieu à l'arme blanche, et
chamment disputé. Les
parmi lesquelles un régi-
aptême de feu, ont montré
un élan admirables. La ca-
preuve d'une grande éner-
ns ont été repoussés avec
s, et leur retraite, dans Ja-
entre les mains des trou-
matériel de guerre et de
ers, ressemblait à une ve-

plan de campagne de l'Em-
à se dessiner; un corps
s les ordres du prince Na-
dans le grand-duché de
r une puissante diversion.
prince Napoléon arrivait à

de Toscane, s'associant au
avait déposé, dès le dé-
grand-due Léopold II, et
forts aux efforts du Pié-

l'empereur, le prince Napoléon

intérêts de famille. Il a dit que « le seul bon
de la France, satisfaite de sa puis-ance, éta
d'avoir à ses frontières un peuple ami qui l
devra sa régénération. »

» Si Dieu nous protège et nous donne
victoire, l'Italie se constituera librement;
en comptant désormais parmi les natio
elle affermira l'équilibre de l'Europe.

» Songez qu'il n'est pas de sacrifices t
grands, lorsque l'indépendance doit être
prix de vos efforts, et montrez au monde,
votre union et par votre modération, au
que par votre énergie, que vous êtes di
d'être libres.

» Le prince commandant en chef
5^e corps de l'armée d'Italie,

» NAPOLÉON (Jérôme).

Le 26 mai, le mouvement en arrière
Autrichiens permettait d'avancer du côté
Vercell. L'Empereur arrivait en person
milieu des habitants si cruellement ép
par l'occupation autrichienne.

Une correspondance raconte ainsi cet
rivée :

« L'Empereur est venu ce matin à V
sans être attendu, en visite militaire. A
a-t-on su une heure à l'avance que S.
rivait. La ville entière, autorités et élé
tête, s'est portée à sa rencontre, et a s
protecteur de l'Italie d'indescriptibles
mations. Ces pauvres gens, qui ont tant
fert, étaient ivres de joie. Les tourn
l'Empereur produisent le meilleur effet
esprits, et donnent à tous une confian
espoir sans bornes. Napoléon III peut s
vainere de l'immense élan des popul
ainsi que de la profonde gratitude de
paye ses généreux efforts; la France re
lera bientôt les fruits de cette politi
éminemment nationale, et les gens eux
que guide l'unique intérêt matériel rec
tront combien a été sage, en même ten
noble, la conduite qui lie désormais à
système un peuple, no re frère par la
et qui de cœur et de bras s'associe à n
tins. En attendant, les bénédictions e
primés que l'on délivre sonnent com
douce musique aux oreilles français
montent vers le ciel en vœux ardents p
triomphe de nos armes, pour le bonh
prince auquel l'Italie va devoir son ind
dance, l'Europe son repos, et l'hum
réparation d'une trop longue injustice.

» L'Empereur est resté environ une
à Vercell; il s'est rendu à cheval au

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
130 St. George Street
Toronto, Ontario M5S 1A5
Canada